

Bernadette Boissié-Dubus

**Quel qu'en soit le prix**

Clair de Plume 34



## CHAPITRE I

-

*Et le prince charmant posa un baiser d'adieu sur la bouche de Blanche Neige... Alors la jeune fille ouvrit les yeux...*

- Dis, tu crois que moi aussi je le rencontrerai le prince marchand quand je serai grande ?

- Pas marchand, charmant... Bien sûr que tu le rencontreras, ma chérie. Bien sûr. *Alors, le prince et Blanche Neige se marièrent, ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants...*

- Toi et moi, aussi, nous aurons beaucoup d'enfants, hein maman ?

- Non, ma chérie, pour faire un enfant, il faut un papa et une maman, pas une maman et sa petite fille.

- Ah bon ? Alors je ne pourrai pas faire un bébé avec toi ? Et mon papa, il est où, mon papa ?

Elise éluda la question comme elle le faisait depuis des années, tout en sachant que ce comportement ne pourrait pas durer éternellement.

- Je ne sais pas, répondit-elle sans s'étendre. Maintenant tu dors, le marchand de sable est passé...

Comme chaque soir, Lydie se contenta de cette explication laconique, souhaita une bonne nuit au marchand de sable, à sa maman, à tous les enfants, eut une pensée toute spéciale pour le Père Noël qui sait tout, entend tout, et en profite pour faire des économies sur le dos des enfants polissons. Dans deux mois, ce serait Noël... Ce n'était pas le moment de faire des caprices et d'indisposer le distributeur agréé des cadeaux annuels. Lydie le savait et gérait ses affaires au mieux de ses intérêts du haut de ses trois ans.

Son petit nez dépassait à peine de la couette sur laquelle trois petits cochons dodus dansaient en se dandinant. Marion, avec son teint livide, dormait, un œil ouvert, d'un sommeil sclérosé de poupée de chiffon. Le marchand de sable avait bien fait son travail ce soir-là, car la petite dormait déjà, un sourire béat figé sur son visage.

Elise sortit de la chambre à pas de loup, referma la porte derrière elle et alluma la télévision.

Le film était commencé depuis un bon quart d'heure, conformément aux autres soirs, et, pour ne pas déroger aux habitudes, la jeune femme n'avait pas encore mangé. Elle ouvrit le réfrigérateur, sortit les restes du plat de pâtes préparées pour Lydie que le gruyère avait collées, ouvrit une boîte de sardines à l'huile, et posa le tout sur la table du salon. Armée d'un verre de vin rosé bien frais - son seul remède contre le cafard - et de sa fourchette, elle engouffra son repas. Elle n'avait même pas pris la peine de les réchauffer et les consumma à même la casserole pour éviter d'avoir à laver de la vaisselle. Il y avait des jours où même se nourrir la dégoûtait.

Evidemment, le film était nul, comme tous les soirs. Mais malgré la fatigue d'une journée bien remplie, elle hésitait à aller se coucher, reculant le plus possible l'instant chargé d'angoisse de l'endormissement.

La nuit, les cauchemars la faisaient hurler et se réveiller couverte de sueur et de larmes, le nez écrasé dans son traversin, le mordant d'une rage animale.

Surtout ne pas dormir... Refuser de se laisser emporter par la vague déferlante du sommeil sournois... Garder les yeux ouverts, rivés au petit écran, pour résister le plus longtemps possible, jusqu'à ce que la nuit l'emporte à son insu... Ne pas dormir...

L'immeuble était silencieux. En tendant l'oreille, elle aurait pu entendre respirer Lydie dans la chambre voisine. Le bruit de la télévision couvrait le craquement des meubles et quelque part, chez d'autres gens, le vent faisait claquer un volet mal fermé. La chasse

d'eau du couple d'à côté fit un borborygme tonitruant et se tut, vaincue par une main vengeresse qui ferma le petit robinet. Elise entendit le voisin jurer et ce, depuis plus de trois semaines, exactement à la même heure... Se déciderait-il un jour à la faire réparer ?

Du bruit dans les escaliers la fit se lever d'un bond, tous sens aux aguets. Des gouttelettes de sueur perlaient sur sa lèvre supérieure comme chaque fois que l'angoisse s'insinuait en elle. Elle s'approcha de la porte, en essayant de faire le moins de bruit possible, et entendit rire le couple de l'appartement mitoyen de retour du cinéma. Elle haussa les épaules en maudissant sa propre frayeur, soupira et, complètement découragée, se laissa tomber dans son canapé.

Le silence revint, profond, insondable. Aujourd'hui, il ne viendrait pas c'était déjà trop tard. Heureusement. Ce soir, elle pouvait être tranquille, respirer librement, se sentir propre sans passer une heure sous la douche, sans user une bouteille entière de gel lavant. Ce soir, elle n'aurait pas à se sentir souillée par ce corps écœurant qu'elle détestait plus que tout au monde. Ce soir, il devait être avec sa femme, l'autre, la légitime, celle qu'il avait dû épouser à une époque où il avait encore l'air d'un humain. Elle aurait dû réagir, fuir, quitter la ville mettre entre elle et lui les milliers de kilomètres purificateurs que la raison requérait, et tenter d'oublier si l'oubli était possible. Mais elle manquait de cran... ou d'imagination. Où aller ? Où se cacher ? Partir avec Lydie ? Tout abandonner ? Sa boutique de fleurs qu'elle avait créée elle-même avec le peu d'argent hérité de ses parents ? Vers quel avenir, quelle perspective ? A part faire des bouquets, que savait-elle faire d'autre ? L'art floral, c'était sa raison de vivre, sa bouée dans la tempête, une façon d'exprimer le fond de son être comme un peintre confie son intériorité à sa toile, un écrivain à son papier.

Trop de choses à perdre pour gagner si peu en échange.

Mais est-ce si peu la liberté ? Liberté... Ce mot résonnait en elle, creux, comme un écho venu de nulle part. La liberté, qu'aurait-elle pu en faire, loin de ses racines, de ses souvenirs pourtant si sombres.

Jamais elle n'aurait eu le courage de repartir à zéro. Sa ville, c'était son ancrage, son port d'attache, son cocon. Elle en connaissait chaque caillou, chaque pavé, depuis les bancs d'école où elle avait usé ses jupes à ne rien faire. Mais la ville avait trop grandi. Elise, fille de bourgeois tranquilles, derniers bastions d'une vieille famille du terroir, avait vu disparaître inexorablement les vestiges de son enfance, ses repères, ses marques. Du vieux cœur de la ville où elle avait vu le jour, il ne restait plus que quelques demeures familiales datant du XVIII<sup>e</sup> siècle, des bouts de remparts arrachés au passé, la vieille église, plus vieille encore ces maisons délabrées, jadis cossues, ayant abrité des familles dont les déboires de l'existence ne transpiraient pas au dehors. Il fallait paraître. C'était le lot des bourgeois. Beaucoup de ces maisons avaient été rasées et, à la place, de grandes avenues impersonnelles voyaient fleurir les commerces de luxe, les bureaux et mourir les derniers autochtones. Autour de la ville, une ceinture de cités champignons étendait des tentacules de béton froid, pareilles à de grises araignées dévorant la campagne. Qui aurait-elle pu appeler au secours dans ce monde où tous couraient sans cesse et se battaient pour conserver une petite place au soleil ? Ses amis ? Pas assez confiance en eux pour raconter son infortune. Peu à peu, elle les avait perdus, préférant rester seule que d'avouer cette honte qui la faisait fuir, comme une pestiférée, comme si elle avait été atteinte d'une maladie incurable et contagieuse. Qui d'autre ? Personne. Fille unique. La pire chose en ce bas monde. Pour Elise, les hommes étaient tous des lâches ou des salauds. La solitude s'était installée dans sa vie, sans faire de bruit. Il ne restait plus qu'un grand vide. Parfois, elle se penchait pour en regarder le fond. Heureusement qu'il y avait une barrière, comme sur ces routes de montagnes qui longent des précipices. Tant qu'il y aurait des barrières, elle tiendrait le coup. Mais pour combien de temps ? Le bout du tunnel n'était pas pour demain. Dans ces cas-là, tu fonces, tu fermes les oreilles à la petite voix qui te dit « attention, danger imminent. » Dépressive, moi ? Allons donc !

Juste un peu de fatigue. Pense aux petits africains qui meurent de faim, aux populations décimées par des épidémies, à ceux qui dorment dans des cartons dans la rue. De quoi te plains-tu ? Tu n'as pas honte. Si, j'ai honte. Elise avait honte.

Mais l'inconscient est ton ennemi mortel. Il travaille dans ton dos. Il te prend par surprise un beau matin et tu t'effondres, ou tu te jettes au canal avec ta voiture en espérant qu'il ne se trouvera pas un idiot qui cherche à faire sa « BA » du jour et qui, juste ce jour-là, pour te gêner ta mort après que d'autres t'aient gêné la vie; fait son jogging au bord de ledit canal. Alors, pour ne pas écraser cet imbécile, tu freines au dernier moment. Et tout recommence. Ou ils sont lâches ou ils sont cons et se prennent pour des princes charmants. Pire encore. Ils sont fiers. Ou ils sont pourris jusqu'à la moelle.

Voilà ce que se disait Elise, assise dans son canapé, comme chaque soir où elle avait la chance d'être seule. Il ne lui restait plus aucune illusion concernant les hommes. C'était comme un cancer qui lui rongeaient la vie. Elle se souvenait, avec dégoût, de ce jour maudit où elle l'avait rencontré, lui, celui de toutes les malchances. Depuis, il surgissait sans prévenir, au moins une fois par semaine, pour satisfaire son besoin lubrique. Il repartait en jetant un billet de cinquante euros qu'Elise n'avait jamais utilisé et qu'elle cachait sous son sommier. Elle commençait à posséder un petit magot mais était incapable de profiter de cet argent sordide. Depuis quatre ans que durait ce manège, elle était fatiguée. Pourtant, la boutique prospérait, elle avait pu abandonner les ménages, l'enfant était adorable et Elise l'aimait plus que quiconque au monde. Elle ferma les yeux et le cauchemar recommença, inexorablement, comme une spirale infernale.

C'était un soir de mars. Elle allait fermer le rideau métallique qui glissait bruyamment, lorsqu'un inconnu l'interpella :

- Holà, jeune fille, besoin d'aide ?

Cette manière de l'apostropher ne lui plut pas. C'était un vigile, un de ces hommes que les commerçants du quartier avaient

embauchés pour veiller sur leurs magasins et qui effectuait sa tournée. Cet homme ne lui plaisait pas, pas plus que l'idée de faire surveiller son bien par des faux policiers. L'individu avait des petits yeux méchants derrière de grosses lunettes à double foyer et ressemblait à un « culbutos » sur deux petites jambes malingres. Il avait la cinquantaine et l'air fat de quelqu'un qui se prend pour le nombril du monde. Elise le détestait sans le connaître et l'ignoble type semblait s'en rendre compte et en éprouver de la jouissance. Elle eut peur, et l'autre, comme un chien face à sa proie, flairant l'odeur animale de la panique, prenait un malin plaisir à importuner sa victime.

- Je dois vérifier votre système de sécurité. Puis-je entrer ?

Elle n'avait aucune envie de voir ce gros faux flic s'incruster dans sa boutique. Elle crut pouvoir s'en débarrasser facilement.

- Mon système de sécurité est en parfait état. Merci. Je le fais vérifier régulièrement. Ne vous inquiétez pas.

- Hé, je ne m'inquiète pas, ma poulette. Mais je dois le voir. S'il arrive un pépin, l'assurance ne marchera pas et ne comptez pas mettre ça sur le dos de ma compagnie. Il ne faut pas prendre les vigiles pour des imbéciles.

Elise était de plus en plus mal à l'aise. Depuis quand les vigiles étaient-ils affectés au service entretien ? Elle n'avait pas entendu parler de cet additif au contrat collectif. Mais la tenait-on au courant des modifications d'un contrat qu'elle n'avait de toute façon pas signé ? Sûrement pas.

L'individu malsain continua d'un ton sirupeux :

- Vous voulez m'empêcher de faire mon boulot ? Il paraît que vous êtes la seule du quartier à refuser notre intervention. Pourtant, vous voyez, nous ne sommes pas rancuniers, je m'occupe de vous quand même. Votre propriétaire a cru bon, lui, de faire appel à nous pour les locaux lui appartenant. Tous les autres commerçants sont satisfaits de nos services. Vous n'allez pas jouer les trouble-fête ? Vous êtes un peu jeune dans le métier pour vous attaquer aux vétérans,



fillette. Alors, vous me laissez entrer ou j'en réfère à mes supérieurs et à votre propriétaire ?

Elise, fatiguée, n'avait plus qu'une idée en tête : en finir avec cet idiot et rentrer chez elle. La conversation prenait un tour qui ne lui convenait pas, aussi, pour se débarrasser de ce personnage collant et désagréable, elle ouvrit la porte et le conduisit, à contrecœur, vers l'armoire de sécurité. Il valait mieux en finir tout de suite.

L'homme la suivait et elle sentait son regard posé sur les parties les plus délicates de son anatomie. Cette ordure en profitait pour se rincer l'œil ! Elle sentait son regard sale et inquisiteur posé sur elle, la déshabillant sans vergogne. Heureusement qu'elle n'avait pas mis sa minijupe qui aurait découvert ses jambes, et ses bas noirs brillants, tentateurs. Elle n'aimait pas s'habiller trop sexy au magasin. Pour une fois, elle se félicitait des mœurs puritaines de ses clientes qui l'obligeaient à porter des vêtements classiques moins aguicheurs.

Parvenue au placard, elle s'écarta pour lui céder la place. L'individu en profita pour frotter sa grosse bedaine sur le ventre de la jeune fille et un frisson de dégoût la parcourut. Profitant de son trouble et de la promiscuité, il la plaqua contre le mur et colla ses lèvres aux siennes. Son haleine empestait l'alcool. Dégoûtée, elle se débattit, essaya de crier, mais l'homme écrasait sa bouche sur la sienne au point de l'étouffer, et une poigne de fer la rivait au mur, écorchant au crépi la peau de son dos à travers son corsage. De sa main libre, il arracha sa jupe qui s'ouvrait comme un portefeuille sur ce qu'elle avait de plus précieux, dégrafa son propre pantalon et Elise, petite bourgeoise bien élevée, apprit, jusqu'à l'intimité la plus profonde de sa chair et de son esprit, ce qu'était un viol. Un objet chaud et dur mutilait son corps, brûlait ses entrailles comme un pal, une torture venue du fond du Moyen Age, sauvage, inhumaine. Il lui sembla que son ventre, gonflé jusqu'à l'explosion, devenait un énorme hématome, une plaie, un gouffre béant ouvert sur l'indicible horreur. Elle avait mal, mal jusqu'à l'agonie, jusqu'au bout de sa nuit éternelle. L'homme caressa

ses seins avec violence et émit un râle de plaisir. Puis, satisfait de son orgasme, il la saisit par les cheveux, la regarda d'un air moqueur puis la lâcha comme un vulgaire sac de linge sale et lui jeta sa jupe au visage en disant :

- Pas mal, mais j'ai vu mieux. Maintenant, ne t'avise pas d'aller le raconter si tu tiens à ta peau. Je suis marié et j'ai des amis. Alors tu la fermes, petite salope, et tu resteras en vie. De toute façon, tu l'as bien cherché, depuis le temps que tu m'aguiches avec ton faux air méprisant. Je suis sûr que tu as aimé ça, petite garce. Hein, que tu as aimé ?

Il lui prit le visage entre ses grosses mains, enfonçant ses doigts dans ses joues, la regarda avec dédain, remit son pantalon taché au genou et quitta la boutique. Elise resta seule, prostrée dans son placard, vomissant d'humiliation, de dégoût et de douleur. Que faire ? Qui prévenir ? Personne ne pouvait venir à son secours, c'était trop tard. Aller à la police ? Pour quoi faire ? Elle n'avait pas envie de raconter son abominable aventure, pas même à ses amis. Tétanisée, submergée de honte, elle se laissa tomber sur le carrelage froid où elle passa une partie de la nuit recroquevillée sur elle-même dans la position du fœtus. Le sperme coulait entre ses jambes et collait à sa peau sans qu'elle pût faire un seul mouvement pour aller se laver, sans même pouvoir pleurer, les yeux grand ouverts dans la pénombre, fixant le vide. Trois semaines plus tard, elle découvrit l'inévitable : elle était enceinte. Ce fruit indésirable, elle aurait pu s'en débarrasser, et pourtant, le petit être qui grandissait en elle n'était pas responsable. Elise se mit à l'aimer en dépit de la haine éprouvée pour son géniteur. Puisse Lydie ne jamais savoir l'horreur de sa conception !

Depuis, Elise vivait dans la terreur, car, de temps en temps, il surgissait, lui faisait l'amour, jetait un billet à ses pieds comme si elle était une prostituée, et repartait sans mot dire. Il l'avait menacée de mort si elle avait l'outrecuidance d'aller se plaindre, et elle était certaine qu'il était assez dangereux pour la tuer ou s'en prendre à la petite. Alors

elle subissait ses assauts, ses crises de démence, ses envie subites de plaisir sordide, la peur au ventre, le cœur au bord des lèvres. Jamais plus elle ne pourrait ouvrir son ventre au bonheur du plaisir partagé. L'amour était devenu pour elle, même dans l'absolu, synonyme de douleur et de répulsion. Parfois la nuit, elle se réveillait en sursauts, croyait le voir dans sa chambre, sentait son odeur glisser le long des murs comme celle d'un fauve à l'affût. D'autres fois, elle rêvait qu'elle était violée par des hommes masqués, criait dans son sommeil et réveillait sa fille terrorisée par les hurlements de sa maman.

Mais ce soir-là, il ne viendrait pas, l'heure était passée, elle pouvait enfin dormir tranquille. Blottie sur son canapé, les jambes remontées sous le menton, elle savourait le temps présent et parce que malgré tout elle était résolument optimiste, pensait pouvoir se sortir un jour de ce tourment.

Dans la chambre d'enfant, Lydie rêvait tout haut et riait en dormant.

Le tic-tac monotone du réveil scandait le passage inexorable du temps, s'égrainant doucement comme un chapelet infernal. Minuit sonna à l'horloge de la ville. Elise rêvait qu'elle se promenait dans une ville abandonnée, style ville fantôme du Far West, à la recherche de Lydie. Elle n'entendait que son rire cristallin se répercutant dans les bâtiments déserts, mais ne la voyait nulle part. Elle pleurait et les larmes lui brûlaient les joues. Elle perçut des bruits de pas, se retourna mais ne vit qu'une rue vide à perte de vue. Le bruit s'intensifia et un grand coup dans la porte d'entrée la tira de son sommeil. Les coups redoublèrent, Elle eut un haut-le-cœur. Encore lui ! C'était trop pour elle ! La révolte la submergea. Elle fut prise de tremblements et parvint tout juste aux toilettes pour vomir. Pas ce soir... Non, pas ce soir... Elle devait dormir. L'idée de cette peau contre la sienne lui était insupportable. Elle n'aurait jamais assez de tous les produits de nettoyage de la maison pour réparer la souillure de son corps.

Par le judas, elle le voyait s'impatienter. Les coups se multiplièrent et il se mit à crier. Visiblement, il était saoul et elle imaginait déjà les atrocités qu'il lui ferait subir pour satisfaire son plaisir. Alors, elle décida de ne pas ouvrir, de ne plus jamais ouvrir, quoi qu'il advînt.

- Va-t-en ! Je ne veux plus te voir ! Laisse-moi tranquille !

Sa voix mourut dans un sanglot. Mais son tortionnaire n'entendait pas lâcher aussi facilement sa proie.

- Ouvre-moi ou il t'en cuira. Je n'ai pas de temps à perdre.

Elise hurla comme un animal blessé mais la porte resta irrémédiablement fermée.

Elle cria :

- Non, je ne t'ouvrirai pas. Je te déteste. C'est fini, tu ne me fais plus peur.

De la chambre, une petite voix appela :

- Maman, maman, j'ai peur.

Lydie était réveillée et, Marion à la main, les yeux pleins de larmes, elle venait chercher refuge auprès de sa maman. Dans l'immeuble, personne ne broncha. Aucun ne viendrait à son secours. Pas même le militaire du premier avec sa « grande gueule » qui avait fait selon ses dires, ce que personne n'avait pu prouver, l'Indochine et la guerre d'Algérie. Il était sorti une seule fois, dans son pyjama à rayures, pour engueuler des gosses un peu éméchés. Des gosses inoffensifs, pas un vigile armé et ivre... Tout le quartier le connaissait et les habitants de l'immeuble ne comptaient pas le courage au palmarès de leurs vertus. La notion de non-assistance à personne en danger dépassait leur entendement.

Elle était seule avec la petite Lydie qui pleurait accrochée à son pantalon de pyjama. Elle prit l'enfant dans les bras et se réfugia dans la chambre à coucher, mêlant ses larmes à celles de la petite et son désarroi à sa panique.

Au bout d'une demi-heure, l'homme se calma et cria d'une voix froide :

- Tu me le paieras, petite. Tu n'as pas fini de le regretter. Sur ce, bonne nuit. Profite bien du dernier répit qu'il te reste.

Elle entendit son pas dans l'escalier et le silence revint, pesant, chargé de noirs présages.

Elise coucha la petite fille qui s'était endormie, épuisée sur le canapé, et essaya de trouver le sommeil. Mais le sommeil ne vint pas.

Au matin, lorsque sonna le réveil, elle était encore là, hagarde dans son salon, la peur au ventre. Le pâle soleil d'octobre se glissant par la baie vitrée lui redonna un peu de confiance en la vie et, à la lumière du jour, le cauchemar de la veille s'estompait. Après tout, elle avait eu le courage de résister à son bourreau et se sentait libérée d'un fardeau. Peut-être allait-il la laisser tranquille ?

Elle contempla son image dans la salle de bain. Ses yeux verts de chat sauvage lui donnaient un air d'animal toujours sur la défensive, mais elle avait un visage de madone de cathédrale, fin et délicat, un visage presque enfantin auréolé de cheveux courts bouclés, sagement coiffés. Même son nez trop long et son menton volontaire ne parvenaient pas à rompre l'harmonie de ses traits. Si elle avait été laide, au moins, Raoul l'aurait laissée tranquille ! Parfois elle détestait le reflet d'elle-même dans cette glace qui lui renvoyait l'objet de son tourment. Que n'aurait-elle donné pour être insignifiante, pour que les autres ne se retournent pas sur son passage, pour que Raoul l'ait trouvée repoussante, indésirable ! Parfois, elle avait envie de se défigurer, de se transformer en monstre, de devenir un objet de répulsion plutôt que de désir. Elle pensait à se lacérer le visage avec un cutter, à se brûler, à transformer ses traits délicats en sillons.

Puis elle abandonna la contemplation haineuse de son miroir pour se consacrer à son bout de chou aux prises avec les boutons récalcitrants de son gilet.

Lydie aussi était jolie. Elle avait beau la regarder, sonder ses traits, elle ne trouvait aucune ressemblance avec l'individu qui l'avait

engendrée. La petite fille portait ce matin-là une petite robe de laine rouge et des collants assortis ornés d'une petite fleur à la cheville. Elle était très coquette et entendait partir à l'école bien habillée et bien coiffée. Une vraie petite bonne femme dont Elise n'était pas peu fière malgré une paternité inavouable. A huit heures du matin, elle la déposa à l'école et se rendit au magasin.

Elle ne comprit pas tout de suite la raison de cet attroupement sur le trottoir. Mais en s'approchant, elle put constater que la vengeance, chez un individu imbécile et méchant, n'était pas un vain mot. Le rideau métallique de sa boutique était soulevé et la vitrine fracassée. A l'intérieur, toutes les fleurs écrasées sur le sol et les vases cassés témoignaient d'un acharnement sauvage à détruire. Il ne restait plus un objet intact. Elise pénétra chez elle dans un état second. La foule s'écarta sur son passage, lui faisant une haie d'honneur. Il ne manquait que le tapis rouge pour se croire une star de cinéma. Le silence se fit, on entendit à peine murmurer :

- Pauvre petite, quel sale coup...

Personne n'avait eu l'idée charitable de l'avertir. Ils avaient appelé le propriétaire des locaux qui lui, au lieu de lui téléphoner, avait envoyé la police.

Elise aurait bien hurlé à cette bande d'hypocrites ce qu'elle pensait de leur pitié, mais à quoi bon ? Quand elle aurait besoin d'eux, elle savait qu'ils détourneraient la tête, l'abandonnant à son sort. Elle ne voulait pas de la pitié fourbe de ces pharisiens. Ni même de leurs remords tardifs, encore moins de leur aide. L'œuvre de sa vie s'étalait là, réduite en miettes, devant ses yeux refusant de croire à l'évidence.

Un policier lui posa des questions auxquelles elle répondit machinalement, tout à son désespoir. Elle entendit dans son dos la voix de son tortionnaire. Un voile opaque obscurcît sa vue et ses mâchoires se crispèrent à se briser. Elle ne pouvait plus desserrer les dents et se mit à trembler.

Le commissaire, petit homme maigrichon, affublé d'une barbiche à la Lénine qui lui valait les moqueries sympathiques de ses collègues, n'était pas arrivé presque à l'âge de la retraite sans avoir acquis un peu de psychologie. Pour lui, il était évident que cette fille était terrorisée et que l'objet de sa terreur était cet homme antipathique en uniforme de vigile. Le commissaire Le Poulain détestait la milice parallèle de ce quartier qui se substituait à la police sans en avoir la déontologie. A son avis, ce n'était qu'un ramassis de vandales sans foi ni loi qui ne respectaient rien. Des fous qu'il faudrait tenir à l'œil au lieu de leur confier des surveillances de magasins... Mais on ne lui demandait pas son avis sur le bien-fondé de leur emploi, et il était obligé de garder pour lui ces considérations. Il s'était déjà bien assez disputé avec le procureur au risque de se voir mis à pieds pour insubordination.

Il sortit de sa poche un calepin défraîchi et y inscrivit :

« *Cette fille a peur du vigile. Mais pourquoi ?* »

Il se réservait de vérifier sa théorie plus tard et demanda :

- Mademoiselle, avez-vous une idée de l'identité des vandales qui ont fait ça ?

Elise sentit monter en elle une terreur incontrôlable. A présent, elle était certaine qu'il la tuerait si elle parlait.

- Non. Non, je l'ignore. Je ne sais pas. Mon Dieu, que vais-je devenir ?

- Ne vous inquiétez pas. Vous avez une assurance, non ? Savez-vous pourquoi votre système d'alarme n'a pas fonctionné ?

- Pas fonctionné ? Mon système d'alarme ? Non, je l'ignore. Il était en parfait état. Je ne comprends pas...

Raoul, occupé à contenir les badauds, intervint :

- Permettez commissaire. Cette petite ment. Il y a deux jours, je lui ai fait remarquer que son alarme était défectueuse en passant mon inspection. Je suis mandaté par le propriétaire des murs, vous

comprenez ? Elle a refusé de m'écouter. Voilà le résultat. Comptez sur moi pour faire mon rapport à l'assurance.

Le commissaire Le Poulain essaya de garder son sang-froid mais grinça :

- Si quelqu'un fait un rapport, ici, ce sera moi. Vous, je ne vous ai rien demandé. Alors vous parlerez quand je vous en prierai. Vu ?

Le vigile ne répondit pas mais un sourire mauvais fit grimacer son visage. Elise frissonna. De quoi était encore capable ce salaud ? Si l'assurance refusait de payer, elle pouvait fermer la boutique. Il lui restait encore des crédits et elle n'avait pas fini de payer le stock. Comment subsisterait-elle ? Et la petite ? Toutes ces questions se bousculaient dans sa tête en un temps record. Le commissaire continuait :

- Etes-vous sûre, Mademoiselle, de ne rien me cacher ? Je suis là pour vous aider...

- Non, rien, je ne sais rien. Je ne vois pas...

Le commissaire soupira :

- A votre guise. Tant pis pour vous.

Mais Le Poulain était un entêté et ne comptait pas la lâcher aussi facilement. Il ne lâchait jamais un suspect ou une victime, dormant souvent dans sa voiture comme un simple policier à l'affût, même par temps de neige ou de pluie, que ce soit l'hiver ou l'été... Cet entêtement le faisait passer aux yeux de ses collègues pour un casse-pieds bien sympathique. Cependant, il se doutait bien que la fille ne parlerait pas tant que le vigile serait là. Sa colère redoubla devant l'individu qui inspectait le magasin comme s'il était chez lui. Le commissaire vit rouge.

- Vous, sortez ! Vous n'avez rien à faire ici. Que cherchez vous ? Et d'abord, où étiez-vous cette nuit ? Ce n'est pas votre boulot, la surveillance des magasins ?



- Des magasins, oui. Mais pas de ce magasin. Mademoiselle croyait pouvoir se défendre elle-même...

- Alors, vous avez voulu lui montrer qu'elle avait tort ? En saccageant tout ?

Le visage de Raoul s'empourpra et il dit :

- Vous, croyez ce que vous voulez, mais attention ! Je peux porter plainte contre vous pour diffamation. La boîte qui m'emploie est assez puissante...

Le policier se retint de lui mettre son poing dans la figure. Il se prit à rêver qu'il le passait à tabac dans le commissariat avec quelques collègues moins regardants sur le choix des moyens pour faire parler un suspect... Mais l'homme n'était suspect que par sa tête de satyre et son air bête et méchant. Néanmoins, il inscrivit sur son petit carnet :

*« Le vigile est employé par les commerçants du quartier - ne pas oublier de savoir lesquels - par la propriétaire des murs du magasin de fleurs mais pas par la fleuriste... »*

Il y avait aussi cette angoisse dans les yeux de la fleuriste et il se faisait fort de comprendre ce qui motivait une telle panique. Pour l'instant, il fit mettre dehors le vigile et resta seul avec Elise de plus en plus épouvantée. Ce n'était déjà pas facile d'élever seule la gamine... Les soirées interminables à parler seule, les décisions pas toujours faciles à prendre et l'impression de devoir jouer sans cesse deux rôles en même temps, fallait-il encore y rajouter l'incertitude du lendemain ? Elle était lasse et ne nourrissait aucune illusion. Accuser celui qu'elle appelait à présent dans son fort intérieur « le monstre » ? Qui témoignerait des menaces proférées la nuit précédente ? Certainement pas ses voisins.

En sortant de la boutique, ils se heurtèrent à la patrouille des vigiles, celle qui prenait ses quartiers de nuit. Ils ne s'étaient absentés que vers six heures du matin, heure à laquelle ouvrait le bistrot, pour prendre leur petit déjeuner chez « Jeannot ». D'ailleurs, celui-ci pouvait

témoigner. Une demi-heure pendant laquelle des inconnus s'étaient acharnés sur le magasin de la fleuriste.

Le commissaire soupçonnait un complot du silence qui n'allait pas lui faciliter la tâche. La patrouille demanda l'autorisation de rentrer, l'heure de la relève étant passée depuis longtemps.

Le policier de service releva les noms et adresses. C'était la seule chose que le commissaire pouvait faire pour l'instant.

- Rentrez chez vous mais n'oubliez pas que vous restez à la disposition de la justice. Je vous convoquerai pour recueillir vos témoignages.

A la disposition de la justice... Elise aurait bien éclaté de rire si la situation n'avait pas été aussi dramatique. Quelle justice ? Dehors, dans la foule des badauds, elle reconnut quelques voisins de l'immeuble et des commerçants du quartier qui détournèrent la tête en la voyant. Le militaire, l'épicier du coin de la rue, la vieille revêche de la boutique de mode... Celle-ci ne pouvait pas la sentir, c'était certain. Elise en avait conscience et n'espérait aucun secours de sa part. Quant à l'épicier, un grand maigre au teint jaune, elle le soupçonnait de savoir la vérité. Il était à l'origine de l'embauche des vigiles. Autant appeler au secours un troupeau de hyènes.

Elise avait eu le front, quatre ans plus tôt, de refuser de payer l'emploi d'une milice extra policière et l'avait crié haut et fort. D'autres commerçants du quartier étaient bien de son avis, mais personne n'osait aller à l'encontre des décisions de l'épicier et du propriétaire du bar, deux fripouilles brutales et sans scrupule. Les autres commerçants payaient, mais pas Elise. Rien ni personne ne pouvait remettre en cause son indépendance. Même après son viol, elle vivait dans la terreur mais refusait toujours la soumission.

Non elle n'abandonnerait pas, non elle ne partirait pas pour leur faire plaisir, pour qu'ils fussent satisfaits d'avoir terrorisé une pauvre femme et prouvé qu'ils étaient les maîtres ! Lorsqu'elle voyait les hommes en uniforme se promener avec leurs chiens, elle crevait

d'envie de les gifler, surtout lorsqu'ils s'attaquaient aux gosses des cités voisines qui avaient le malheur de chaparder dans les boutiques. Combien de fois lui avait-on chipé des fleurs ? Souvent. Les petits étaient habiles et bien organisés, mais Elise ne voyait pas l'utilité d'employer des brutes pour lutter contre les petites rapines journalières. Elle s'estimait assez grande pour faire elle-même le gendarme dans son commerce. Elle commençait à payer cher sa rébellion.

Le commissaire la regarda partir en hochant la tête. En bon père de famille, il la voyait un peu comme sa fille qui devait avoir sensiblement son âge, et comme il avait l'âme tendre, se sentait un peu responsable de son avenir. S'il avait pu seulement la faire parler ! Il faudrait d'abord l'appivoiser car la jeune femme semblait vouer au sexe masculin une méfiance farouche. Il pressentait, par habitude de fréquenter le genre humain, que la clef de son affaire résidait dans les rapports étranges entretenus par les commerçants de la rue et les vigiles. Des rapports troubles et compliqués qu'il lui faudrait comprendre pour dénouer le problème. Que cachait la fleuriste ? Qui voulait-elle protéger ? Elle-même ou quelqu'un ?

Le commissaire retourna à la routine : empreintes digitales, auditions des témoins, rapport de l'assurance. Que pouvait-il faire d'autre ? Devant l'entêtement de la jeune femme, il ne lui restait que son flair pour réussir. Il n'y avait pas eu de meurtre, simplement vol et saccage de magasin. La procédure était simple. Chef d'un petit commissariat de quartier, il savait d'expérience, que ce genre de drame finirait dans les oubliettes des affaires non résolues.

Elise n'avait pas le courage de rentrer chez elle. Ses pas la conduisirent au centre ville. Sentant venir l'orage sur sa tête, elle fit ce qu'elle désirait le plus dans ces moments-là : céder à l'envie irrésistible d'acheter n'importe quoi... Elle rentra dans une boutique de mode, essaya une bonne demi-douzaine de robes, en choisit deux et repartit son paquet sous le bras. Aux « trois petits filous », elle habilla Lydie, s'offrit un livre et deux disques de jazz à la FNAC et termina sa folie

dépensière à « la caverne d'Ali Baba » où elle avait repéré des boucles d'oreilles super géniales et des tissus indiens.

Elle retourna chez elle l'estomac à l'envers comme lorsqu'on a eu une indigestion de gâteaux, et satisfaite de cette boulimie féminine, elle se laissa tomber sur le canapé, jeta ses chaussures sur la moquette et ouvrit ses paquets. C'était toujours ça que la banque ne lui prendrait pas le jour de l'hallali... Elle alluma la télévision et passa son après-midi à regarder toutes les séries américaines faites pour meubler le temps perdu des mères au foyer en mal de passion ou des jeunes adolescentes... A seize heures, elle dégusta un café et partit chercher la petite à l'école à la place de la « Tati », qui faisait office de nounou. Marinette avait été aussi la nourrice d'Elise et depuis la mort de ses parents, remplaçait un peu la mère qui lui manquait tant. Les parents d'Elise étaient morts dans un accident de voiture quelques années plus tôt, leur épargnant la honte et la douleur de son naufrage, mais la laissant seule dans la bataille pour sa survie. Parfois, Elise se prenait à leur en vouloir de l'avoir abandonnée.

Lydie était ravie d'avoir sa maman pour elle toute la soirée et la mère et la fille s'arrêtèrent dans un salon de thé pour manger un gâteau. Elise vivait ces instants privilégiés comme un répit dans la tourmente, une sorte d'oasis de paix qui s'effacerait d'ici peu tel un mirage. Ce n'était la peine d'être médium pour imaginer la tournure que prendraient les événements...

La soirée fut douce et tranquille. Pas de Raoul, pas de tourments... Elle prit le temps de raconter toutes les histoires de fées et de sorcières réclamées par Lydie et s'endormit avec sa fille dans le petit lit trop étroit pour deux personnes à la fois. Elle était si lasse, si fatiguée moralement que même les courbatures ne parvinrent pas à l'empêcher de dormir.

Mais le lendemain même, convoquée par l'assurance, elle put déjà mesurer l'étendue du désastre.

Elise attendit au moins trois quarts d'heure que quelqu'un veuille bien s'occuper d'elle, dans une salle d'attente surchauffée aux murs repeints de frais. Un immense poster annonçait : « pour une protection efficace, faites confiance à votre assureur. »

Confiance... En qui Elise pouvait-elle avoir confiance ? Elle n'en avait aucune idée. En la vie ? En la chance ? En ce policier fureteur qui mettait son nez partout ? En cet assureur entre les mains duquel sa vie, sinon son avenir, ne tenaient qu'à un fil ? En Dieu, peut-être ? Risible. Elle était abandonnée de tous et si Dieu il y avait, il était du côté des plus forts.

Le courtier ne leva pas la tête lorsque la pimbêche lui servant de secrétaire l'introduisit dans son bureau. Elle n'avait pas daigné lui faire cadeau d'un sourire et Elise ne s'attendit pas à un accueil chaleureux de la part du patron. En effet, l'affaire se présentait mal. En « costume-cravate » et chemise de soie rose, il se croyait omnipotent, à l'abri de toute défaillance humaine. Il fut bien au-delà de ses propres limites de l'impudence.

- Asseyez-vous, je suis à vous dans un instant...

Elise était déjà assise et se tortilla sur sa chaise comme une gamine prise en faute. Elle détestait ce genre d'individu, jeune loup aux dents longues à rayer le parterre, costume impeccable et cravate « kitsch » voulant se donner une apparence moderne et décontractée, mais cachant, dans un cerveau étroit, une ambition sans limite. Le jeune cadre dynamique remarqua sur le visage de son interlocutrice une expression de mépris, et se jura de lui faire payer son arrogance. Elle ne rirait pas longtemps, et allait voir qu'on ne se moque pas impunément de la justice...

- Mademoiselle, nous avons examiné les dégâts, et soit-dit en passant, cela dépasse largement votre couverture...

Il marqua un temps d'arrêt pour savourer le trouble de la jeune fille et continua, narquois :

- De plus, vous auriez pu trafiquer votre système de sécurité un peu plus finement. Même un enfant ne s'y laisserait pas prendre...

Elise le regarda hébétée, sans comprendre de quoi il lui parlait.

- Trafiqué ? Mon système de sécurité, trafiqué ? Mais je n'ai rien trafiqué du tout, moi !

- Ecoutez-moi bien, Mademoiselle, ne me prenez pas pour un débutant ! J'ai déjà vu des saintes « Nitouche » dans ma vie et vous n'allez pas me la faire... Votre système était si ridiculement trafiqué que je me demande si vous êtes stupide ou si vous le faites exprès. De plus, je vous ferai remarquer que votre rideau métallique n'était pas verrouillé ce qui fait qu'aucune effraction ne peut être constatée. Peut-être avez-vous saccagé votre magasin vous-même ? La police s'occupera de ça... Quant à nous, inutile de vous dire que nous n'allons pas vous indemniser. Et je peux même vous certifier, sans être médium, que nous allons porter plainte pour tentative d'escroquerie à l'assurance...

Elise resta la bouche ouverte, incapable d'articuler le moindre son. Rêvait-elle ? Était-elle vraiment dans ce bureau en train d'écouter ce type mettre par terre toute sa vie ? Le glas sonnait sur tous ses espoirs, il lui semblait l'entendre au clocher de l'église... Même les curés s'en mêlaient... Son esprit divaguait et elle était incapable de prononcer un seul mot pour sa défense. A quoi bon, d'ailleurs ? Comme un automate, elle se leva, ne salua pas l'idiot habillé en sucre d'orge mais s'entendit, comme dans un rêve, lui dire :

- Franchement, ce costume ne vous va pas bien, non, il ne vous va pas bien. Vous avez l'air d'un bonbon que personne n'aurait envie de sucer. Essayez de vous habiller plus sérieusement à l'avenir. Le genre clown ne sied pas à votre profession.

Le courtier la regarda partir, un peu déçu de cette sortie qui le ridiculisait devant sa secrétaire et le privait de ce qu'il aimait le plus au monde : voir pleurer une femme. Si elle avait craqué dans son

bureau, comme la plupart de celles qu'il avait vues défiler, peut-être aurait-il eu un geste de pitié ? Mais visiblement, de la pitié, cette fille n'en voulait pas. Alors, tant pis pour elle. Il détestait, de toute façon, son genre sûr d'elle et de son charme. Que la police vienne l'interroger, il allait l'enfoncer ainsi qu'elle le méritait.

Il lui jeta, hargneux :

- C'est ça, partez ! Mais soyez tranquille, l'affaire ne va pas s'arrêter là.

Elise ne l'entendit pas, elle n'entendait plus rien, sauf le sang battant dans ses tempes. Le carrelage noir et blanc en damier ressemblait à un jeu d'échec. Elle était la reine, prisonnière du roi ennemi, acculée, coincée entre la tour et le fou, perdue pour son propre camp. Elle essaya d'esquiver l'attaque du roi maudit, glissa et se tordit la cheville. La douleur lui fit reprendre pied dans la réalité.

Des pas résonnèrent derrière elle. Le courtier l'avait rejoint.

- Mademoiselle, ne partez pas... On doit pouvoir s'arranger, voyons. Ne sommes-nous pas entre gens civilisés ?

Elise le contempla avec des yeux de poisson mort, inexpressifs. Un arrangement ? Quel arrangement ? Pouvait-il y en avoir un ? Les faits parlaient d'eux-mêmes ! Que pouvait-on faire devant une telle évidence ?

Mais le jeune homme continuait :

- Si vous voulez, je peux vous aider. Laissez-moi vous aider...

Etait-il sincère ? Après tout pourquoi pas ? N'y avait-il pas autre chose que de la pourriture dans la vie ? Elise avait envie de le croire, elle était si fatiguée...

- Ecoutez, si vous êtes compréhensive, je peux vous faire indemniser. On passe sous silence les défaillances du système de sécurité et on invoque un vol, pour la clef... Avec tous les gosses des cités voisines qui traînent sans cesse sur l'avenue, ce sera facile...

- Vous feriez ça pour moi ? Je ne vois pas pourquoi. C'est... C'est très gentil de votre part...

- Vous aussi, vous pouvez être très gentille... Un petit soir ou deux... J'ai un studio discret... Vous êtes ravissante... ET SEULE... Un petit soir, mettons deux petites soirées et je vous arrange le coup...

Il ne sentit probablement pas arriver la gifle qu'Elise, dans sa fureur, n'avait pu retenir. Blémissant de rage, il ânonna :

- Vous n'auriez pas dû... Non, vous n'auriez pas dû...

Elle s'enfuit sans écouter la suite. Des menaces... Toujours des menaces ! La voix douceuse de cette ordure la poursuivit longtemps sur la chaussée. Elle partit au hasard de ses pas, folle de colère et de désespoir, épouvantée par la tournure que prenaient les événements. Des larmes de rage embuaient ses yeux. Dans sa course, elle se heurta à un homme et faillit le renverser. Le choc la dégrisa et elle reconnut le commissaire Le Poulain.

- Bonjour, mademoiselle, justement, j'allais à l'assurance. Avez-vous des nouvelles ?

Elise hurla au commissaire :

- Des nouvelles ? Mais bien entendu, j'en ai des nouvelles et je vais vous en faire profiter. Je suis une malhonnête, une faussaire, et en plus, une faussaire malhabile, idiote, une faussaire qui cherche le bâton pour se faire battre, qui sème des indices comme le Petit Poucet ses cailloux, exprès, pour qu'on lui mette la main dessus. Je suis une masochiste, Monsieur le commissaire. J'aime les coups, les situations impossibles, je fais tout pour aller en taule. D'ailleurs, tenez, arrêtez-moi tout de suite, qu'on en finisse...

Elle brandit ses deux mains jointes sous le nez du commissaire décontenancé.

- Mon petit, j'ai déjà vu des malfrats, dans ma vie, et croyez-moi, ils ne vous ressemblaient pas. Allons, calmez-vous, venez prendre un café et racontez-moi tout. Que vous a-t-on dit, à l'assurance ?

L'ambiance feutrée du bistrot et le regard doux du commissaire finirent par calmer la jeune femme qui consentit à prendre un café.



- Mangez aussi un croissant. Je parie que vous n'avez pas pris de petit déjeuner.

Elise eut un pauvre sourire.

- Je ne peux rien avaler... Ça tombe bien, d'ailleurs, il vaut mieux que je m'habitue... Quand je n'aurai plus rien à mettre dans mon assiette...

Le commissaire lui tapota paternellement le bout des doigts.

- Allons, allons, ne soyez pas défaitiste. Tout n'est pas perdu. Que vous a-t-on dit à l'assurance ?

Elise narra sans rien omettre son entrevue avec le courtier. Le commissaire grimaçait. Se pouvait-il que tant de bassesse existât encore au vingtième et unième siècle ? Le commissaire Le Poulain, Gégène pour les intimes, était un naïf encore plein d'illusions sur la nature humaine. A chaque mauvais coup, il s'étonnait de la méchanceté du monde et du fardeau porté par les pauvres gens. Chaque arrestation lui laissait une impression de pas finie, comme s'il avait dû, en plus d'arrêter des bandits, recueillir leurs remords, trouver un peu de contrition dans leurs yeux. Ses collaborateurs les plus anciens n'y faisaient guère plus attention, les jeunes l'appelaient « l'éducateur de rue » ou, plus ironiquement, le « Robin des Bois de la justice », et même ses chefs, sauf le procureur, avaient un peu pitié de ce cœur sensible. Pourtant, il était sans faille, sans compromission, et faisait son métier le plus consciencieusement du monde. Cette fois-ci, il était franchement écoeuré.

- Vous dites qu'il vous a proposé de le rejoindre dans son studio ? C'est un scandale. Je vous plains, c'est moche, mais ayez confiance, je vous aiderai.

Elise le quitta un peu rassérénée, sans toutefois nourrir la moindre illusion sur son sort.

\*\*\*

Mais Gégène n'avait pas envie de baisser les bras. Il la regarda partir plein d'amertume. Il ouvrit la porte de bureau des assurances plus violemment que son grade le lui permettait et la secrétaire regarda sa carte de police d'un œil mauvais.

- Nous avons déjà répondu à vos services, lieutenant, dit-elle d'un air pincé.

- Commissaire, Madame, commissaire, répondit Le Poulain en souriant. Mais vous n'avez pas encore répondu à mes questions personnelles. Donc, vous n'avez répondu à personne. Le chef, c'est moi.

- Je vous appelle le directeur.

- Tss, tss, mon petit. C'est à vous que je veux parler. De votre patron, justement. Comment est-il avec vous ?

- Avec moi ? Mais je ne comprends pas.

- Vous comprenez fort bien au contraire. Quelle relation avez-vous avec lui ? Est-il correct ? N'a-t-il jamais eu des ... vous voyez ce que je veux dire. Des gestes, disons... déplacés ?

- Je ne vous permets pas ! s'énerva la secrétaire. Non, Monsieur Lafargue est tout ce qu'il y a de plus correct. Un gentleman.

- Un gentleman qui propose la bagatelle à une cliente... oui, un gentleman. Quand Mademoiselle Blanc est sortie d'ici, il l'a traitée comment votre patron ?

La secrétaire faillit répondre, se ravisa, marqua une pause puis maugréa :

- Avec compassion, bien entendu.

Le Poulain ne se départit pas de son sourire narquois et tapota le bureau presque sous son nez :

- Vous ne seriez pas amoureuse de lui des fois ?

La secrétaire vira au rouge lie de vin et manqua s'étouffer. Elle dit en retenant un cri de rage :

- Monsieur, je ne vous permets pas ! Quand même, ce n'est parce que vous êtes policier...

- Pardonnez-moi mon petit, je ne voulais pas vous froisser. Voulez-vous m'annoncer à votre directeur ?

Elle se leva d'un pas qu'elle voulait digne, mais Le Poulain nota des tremblements dans son déhanchement. « Une belle femme, Je suis certain qu'elle couche avec le patron. » se dit-il en regardant avec attention ses fesses se dandiner. Puis, un peu honteux de son comportement, il détourna les yeux et les porta sur les murs couverts d'affiches.

- Monsieur le commissaire, si vous voulez bien vous donner la peine d'entrer ?

L'homme qu'il avait en face de lui, lui fit l'effet d'un requin habillé en homme. Mais il s'obligea à rester impartial. Il devait se faire sa propre opinion, ne pas adhérer à celle d'Elise sans réserve. Après tout, il ne la connaissait pas cette petite, et elle était peut-être une mythomane invétérée.

- J'enquête sur le saccage du magasin de Mademoiselle Blanc. Vous êtes son assureur. Des résultats ?

- Des résultats ? Monsieur le commissaire, soyons sérieux ! Cette demoiselle a délibérément oublié de fermer son rideau métallique et, par-dessus le marché, a trafiqué son système de protection ! Un travail d'amateur. Que voulez-vous que fasse une compagnie d'assurance dans un cas pareil ?

- Qui vous a dit que le système de protection avait été trafiqué ? Les résultats de l'enquête ne sont pas encore connus.

- Et bien nous... nous avons fait notre propre enquête. Des témoins...

- Quels témoins ? demanda Le Poulain d'un ton brusque. Vous vous substituez à la police, maintenant ?

- Non, non, Monsieur le commissaire, voyons ! Mais il faut que cette affaire soit menée avec diligence. Vous comprenez, notre

police d'assurance ne peut pas se permettre de la laisser traîner. Si nous devons indemniser Mademoiselle Blanc... Enfin, ça, c'est compromis. Mais il y a sa propriétaire qui a porté plainte et l'expert qui est passé, a constaté...

- Je me fiche totalement de vos histoires de remboursements ! Dites-moi qui vous a prévenu du prétendu « traficotage » de ce système de protection avant que vous ayez eu le rapport de l'expert, qui, soit dit en passant, a fait vite sur ce coup-là. D'habitude, il me semble que cela prend plus de temps ? Et dépêchez-vous de me répondre. J'ai d'autres chats à fouetter que de vous entendre déblatérer sur cette jeune dame.

- Ce sont les vigiles. Vous comprenez, ces messieurs ont l'habitude. Ils connaissent bien cette demoiselle. Ils l'ont avertie à plusieurs reprises...

Le Poulain se leva refusant d'entendre un mot de plus. Les vigiles, toujours eux.

- Je vous signale, à toutes fins utiles, que c'est la police qui enquête et qui rend son verdict. Vous attendrez les résultats des investigations de la police scientifique avant de vous prononcer sur un éventuel refus d'indemnisation. Vu ?

La colère de Gégène avait empourpré ses joues et il tirait sans cesse sur sa barbichette comme si celle-ci en était responsable.

Il quitta le bureau de l'assurance en rage contre lui-même et toute la société. Et si Elise l'avait bien trafiqué elle-même ce système de sécurité ? Pourquoi alors cette terreur dans ses yeux à la vue du vigile ? Il se dit que les deux affaires n'étaient peut-être pas liées. Peut-être s'était-il laissé emporté par sa sensiblerie ? Elle avait tellement l'air perdu cette Elise...

Il se rendit au magasin de la jeune femme où il trouva ses collègues affairés comme à l'ordinaire. Un cordon jaune en interdisait l'entrée aux badauds, mais une petite troupe de curieux attendait en

faisant des commentaires. Le Poulain se planta derrière eux pour tenter de saisir des informations intéressantes dans leurs propos.

- La pauvre, disait une grosse dame essoufflée, tenant à la main un sac chargé de provisions. Elle ne peut pas avoir fait ça. C'est pas vrai. Elle est trop honnête cette petite.

- Honnête, honnête... Quand on est honnête, on ne refuse pas les services des vigiles. A mon avis elle avait quelque chose à cacher.

- Et cacher quoi ? imbéciles ! De la drogue peut-être ? Ce que vous pouvez être lourds, les vieux. Je préfère me tirer.

Celle qui parlait était une jeune fille d'une quinzaine d'années visiblement révoltée contre ses aînés. Son langage cru fit se hausser les épaules des « imbéciles » en question et elle partit en maugréant des insultes à peine voilées.

Le Poulain rentra dans la boutique, complètement écœuré.

- Ah, commissaire. Content de vous voir. Nous avons fini. Franchement, je ne sais pas quoi penser. Effectivement, le système de sécurité a été trafiqué et le rideau métallique pas fermé. Aucune empreinte digitale, à part celles de la fleuriste, celui ou celle qui a fait le coup a peut-être mis des gants, bien entendu ; quant aux traces au sol, il y en a trop. Plusieurs personnes sont venues piétiner ici avant notre arrivée.

- Conclusion ?

- Conclusion : la petite a dû le trafiquer elle-même ce système. C'était un jeu d'enfant. Je ne vois pas d'autre solution. Il n'y a pas eu vol. Il faudrait vraiment que quelqu'un la haïsse d'une manière abominable pour avoir tout saccagé gratuitement. Oui, ça c'est un acte gratuit. Un acte de désespéré, si vous voyez ce que je veux dire.

Oui, Le Poulain voyait, mais dans son fort intérieur, il refusait de l'admettre.

Pourtant, les résultats de l'enquête établirent qu'Elise avait saccagé elle-même son magasin, certainement pour escroquer

l'assurance. Mais elle n'avait pas été très maligne. C'était si grossier que tout le quartier se demanda si elle avait encore toutes ses facultés psychologiques.

Interrogée au commissariat, Elise s'entêta à clamer son innocence. Mais le procureur la fit inculper de destruction de biens d'autrui, sa propriétaire ayant porté plainte, de mise en danger des personnes – le magasin aurait pu prendre feu avec des clients à l'intérieur - et d'escroquerie à l'assurance. Elle fut laissée en liberté provisoire et citée en comparution immédiate au tribunal d'instance de la ville.

\*\*\*

Dix novembre... Seize heures trente... Elise quitta le tribunal. Son avocat lui avait dit :

- Nous irons en appel, faites-moi confiance.

Confiance ? Quel mot vide de sens ! Un mot creux dans lequel résonnait l'écho de toutes les horreurs qu'elle avait dû entendre sans pouvoir prouver son innocence.

Ils avaient tous été parfaits... Parfaits d'abjection, s'entend... Elise avait devant elle un front uni, inattaquable. Même le commissaire persuadé que se tramait contre elle un infâme complot, n'avait rien pu prouver. Ils étaient tous d'accord et bien préparés. Aucune contradiction, aucune faille dans les dépositions. Le premier appelé à la barre, Raoul, se pavanait, l'air important et sûr de ceux qui n'ont rien à se reprocher. Il avait fait bonne impression, très calme, se faisant prier pour raconter ce qu'il savait. Tout le monde lui sut gré de cette pudeur. Elise crevait de rage. Elle ne tenait pas en place sur son banc, gesticulait, et fut plusieurs fois rappelée à l'ordre par le président.

Le vigile racontait du bout des lèvres :

- Oui, monsieur le Président. J'ai rendu visite à mademoiselle Blanc. Je tenais à voir son système de sécurité bien qu'elle ait refusé

maintes fois nos services. Cette petite me paraissait si seule, je ne voulais pas la laisser tomber. Mais elle m'a envoyé promener. Elle ne voulait pas de nos services. Puis, un jour, elle m'a appelé. Bien sûr, elle avait des problèmes avec son système de sécurité. Et quels problèmes ! Les fils étaient sectionnés et raccordés avec du « chatterton. » Je lui ai conseillé de faire venir un technicien, mais elle avait l'air contre. Manque d'argent, je crois...

Elise n'y tenant plus, se leva et cria :

- C'est faux ! C'est faux ! menteur !

On la fit se rasseoir.

- Poursuivez, Monsieur, je vous prie.

- Je n'ai plus rien à dire sauf qu'il faut être indulgent pour l'accusée, Monsieur le Président. Elle est faible... Et seule.

Cette mansuétude plut au tribunal, et Elise sentit la partie perdue. Elle était résignée. Peu importait ce qui allait arriver. Peu importait le verdict, prévu d'avance, du tribunal. Le ciel venait de lui tomber sur la tête et elle courbait l'échine. Mais elle s'en sortirait, envers et contre tout et contre tous. Il le fallait... Pour Lydie, pour elle aussi. Ne pas sombrer, garder la tête haute, ne pas rentrer dans leur jeu ignoble.

Elle se redressa sur sa chaise et regarda tous les protagonistes en face. Le courtier d'assurance baissa les yeux, un peu gêné. Lui aussi l'accablait et réclamait, en plus, des dommages et intérêts pour diffamation. L'épicier enfonça le clou et, à la stupeur générale, la vieille fille, la chouette de la boutique de mode, la démolit avec une virulence qui ne fut pas du goût du public. Des sifflements accueillirent sa déposition et le président menaça de faire évacuer la salle. Elise ne s'étonna pas de la méchanceté de la vieille. Sèche comme un coup de trique, mal fagotée alors qu'elle vendait des vêtements, d'une laideur rare, elle ne supportait pas la jeune femme et sa fraîcheur pareille à ses fleurs. Raoul, pour une fois, haussa les

épaules et ricana. Les propos de la femme frisaient le ridicule et le public se mit à rire franchement. Le président intervint :

- C'est bon, madame, vous pouvez vous asseoir. On ne vous demande pas pourquoi vous haïssez cette femme ni les raisons de votre aigreur. Ici, il nous faut des faits, pas une démonstration de haine et de bêtise. Si mademoiselle porte des minijupes, je ne vois pas le rapport avec l'affaire. Je suppose qu'elle a de jolies jambes... Personne ne vous empêche de faire pareil. Mettez donc les habits que vous vendez, cela vous rendra peut-être plus aimable...

L'euphorie du public était à son comble. La salle était pleine. Tous les badauds du quartier se bousculaient sur les bancs bondés. La ville était petite. Petite ville, petit tribunal, petit esprit... Ce n'était pas tous les jours qu'une personnalité de la ville était accusée de malversation.

Elise, comme son propriétaire qui avait porté plainte, était bien connue du milieu commerçant. Inégalement appréciée, ceux-ci étaient là par curiosité plus que par malveillance, certains la plaignant quand même. La vie n'était facile pour personne. Concurrence des grandes surfaces, vie chère, de plus en plus chère... Autrefois, la bouchère lui achetait régulièrement des fleurs. Maintenant, c'était plus rare. Elle allait plutôt au supermarché... Mais entre elles, toujours de l'estime. Si la petite avait vraiment manigancé ce stratagème pour s'en sortir, et c'était encore à prouver, il fallait qu'elle soit au bout du rouleau... La bouchère lui adressa un gentil sourire, le boulanger aussi, ainsi que quelques autres.

Pour Elise, un petit rayon de soleil illumina soudain la salle dans cette simple manifestation de solidarité. Après tout, peut-être étaient-ils là par amitié... Pour montrer qu'elle n'était pas seule. Elle leur en fut reconnaissante, mais leur présence ne changerait rien au verdict. Personne ne leur demanderait leur avis sur la question « Mademoiselle Blanc est-elle, oui ou non, une honnête citoyenne ? »



Elle avait honte. Une honte horrible qui la submergeait. Elle qui n'avait jamais volé ne serait-ce qu'un fruit dans un étal ! Elle était au banc des accusés, comme une criminelle, et rien au monde ne pourrait jamais laver l'injure qui lui était faite.

Suivirent les témoignages des vigiles de garde le matin de l'effraction, celui du patron du bar attestant leur présence chez lui, l'épicier qui tenait Elise pour une péronnelle sans consistance. Elle fut entendue la dernière. Ses mains tremblaient et elle ne parvenait pas à desserrer les dents.

Le président lui demanda :

- Mademoiselle Blanc, reconnaissez-vous les faits ?

Elise savait qu'elle n'avait plus rien à perdre et c'est d'une voix redevenue claire et sûre qu'elle répondit :

- Non, Monsieur le président, je ne reconnais rien. Tout cela n'est qu'un tissu de mensonges abjects. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais je le saurai. Je ne pourrai certainement jamais rien prouver mais, croyez-moi, je n'oublierai pas. Je vais tout perdre et je le dois à la bienveillance de certains qui ne me pardonnent pas mon indépendance, des pauvres types et une pauvre folle... Je ne crois pas que leur conscience les travaille un jour... Ils n'en ont pas, encore moins du cœur et des scrupules... Alors, je vous en prie, ne vous gênez pas... Vendez mes biens, je m'en fous... Je n'ai qu'une seule chose à dire : vous êtes tous une bande d'enfoirés. Voilà, c'est tout. Bonjour chez vous, Monsieur le président.

Et Elise sans que quiconque lui en donnât l'autorisation, partit se rasseoir et ignora complètement la suite des événements.

Le président était blême de colère. Jamais une femme, surtout en plein tribunal, ne lui avait parlé de cette façon ! Lui, le représentant de la Justice, de l'état ! L'insulter était insulter le président de la République lui-même. Après une délibération des jurés de courte durée, Elise fut reconnue coupable d'avoir pillé elle-même son magasin, tenté une fraude à l'assurance, mis en danger ses clients, et

fut condamnée à rembourser tous ses fournisseurs, ses prêts bancaires et la détérioration de locaux ne lui appartenant pas. Et encore, elle pouvait s'estimer heureuse de ne pas être condamnée pour injure au tribunal ! Le tout assorti d'une peine d'emprisonnement de trois mois avec sursis et une amende de quatre milles euros qu'elle ne pourrait jamais payer. La totale... Pire qu'un pillage... C'était juste si on lui laissait les yeux pour pleurer.

Mais Elise ne pleura pas, et les yeux bien secs et le regard dédaigneux, elle supporta le verdict, droite et silencieuse, sans sourciller. On l'affamait, on l'envoyait à la rue, et la salle entière n'en avait plus rien à cirer... Ce n'était pas leur problème, la vie continuait. Qui pouvait les en blâmer ? Les temps étaient trop durs et les vigiles faisaient la loi sur l'avenue. Alors, chacun retournait à sa petite vie tranquille, la tête basse, conscient d'une injustice flagrante, et bientôt, les soucis personnels aidant, on oublierait la petite fleuriste malchanceuse.

Mais Elise n'oublierait jamais, jamais... Le visage de chacun de ses accusateurs resterait pour toujours gravé dans sa mémoire.

Le froid mordant de novembre ne parvenait pas à geler sa rancœur. Maintenant, il allait falloir affronter les charognards et être forte. Pas question de se laisser aller à la haine ou au désespoir. Lydie avait tellement besoin d'elle ! Comme elle avait besoin de Lydie, son rayon de soleil, son air pur. Mais Lydie serait la première affectée par le drame. Comment trouver du travail ? Elle savait ne pas avoir droit au chômage... Alors où trouver un moyen de subsistance ?

- Me permettez-vous de vous accompagner, Mademoiselle ?

Elise se retourna. Le commissaire Le Poulain était sur ses talons.

- Si cela vous amuse, je ne peux pas vous en empêcher.

- Non, croyez bien que cela ne m'amuse pas. Je déteste voir les gens se laisser enfoncer sans se défendre. Je sais qu'il y a quelque

chose de pas propre derrière tout ça et je donnerais cher pour le savoir. Pourquoi vous obstinez-vous à ne pas vouloir me parler ?

- Vous vous trompez, je ne cache rien. Tenez, je vous invite à l'apéro chez moi. Vous ferez la connaissance de Lydie. Le cœur vous en dit ?

- Pourquoi pas ? Je ne suis pas en service. Je vous suis.

- Je passe d'abord chez la nounou prendre la petite. Vous allez voir Marinette... Un amour de bonne femme. Il ne me reste qu'elle...

Marinette attendait Elise avec impatience pour connaître le verdict. La jeune femme la réduisit au silence en lui présentant le commissaire.

- Monsieur le commissaire, je vous présente Marinette. Marinette, voilà Monsieur le commissaire Le Poulain... Le seul à ne pas me croire coupable...

- Coupable ? Je mettrais ma main au feu que vous ne l'êtes pas malgré les apparences qui sont contre vous. Mais vous ne m'aidez pas.

Elise lança un regard à Marinette qui entendit le message caché. Ne rien dire, surtout ne rien dire. Marinette savait tout, mais même sous la torture elle n'aurait pas parlé. Son Elise, sa petite Elise qu'elle avait presque élevée, qu'elle avait dorlotée, choyée et qui était victime d'une société malveillante... Marinette était croyante, et de temps en temps, allait mettre un cierge à la Vierge à l'église Saint Charles, dans l'espoir qu'elle protégeât ses deux enfants... Parfois, elle se demandait si la Vierge l'entendait bien ou si elle était trop occupée ailleurs à défendre des causes plus graves pour perdre son précieux temps à prendre en considération une affaire qui, somme toute, ne lui paraissait pas des plus urgentes.

C'était un petit bout de femme plus très jeune, au visage fin et ridé, empreint d'une douceur mélancolique.

Le commissaire Le Poulain la dévisageait avec insistance tout en sachant qu'il n'obtiendrait rien de ce côté-là.

Elise dit avec désinvolture :

- Et bien, ça y est, Marinette. J'ai tout perdu. On m'accuse d'avoir détruit moi-même mon magasin. Les temps vont être durs.

- Mon Dieu, murmura Marinette, pourquoi les avez-vous laissés faire ?

Puis se ravisant, elle rajouta d'un ton neutre :

- Nous avons vu pire que ça... Tout finit par s'arranger.

Le commissaire préféra s'abstenir de tout commentaire. Ces deux-là ne lui faciliteraient pas la tâche. Pourtant, il refusait de baisser les bras. Il décida de faire semblant d'abandonner l'affaire mais mettrait un point d'honneur à l'élucider. Ces trois femmes, trois générations, voulaient mener leur barque toute seule, soit. Mais il pensait, précisément, que lorsque le bateau coule, on sauve les femmes et les enfants d'abord...

En pénétrant dans l'appartement d'Elise, Gégène, fin connaisseur en matière de décoration, apprécia l'ambiance exotique du logis. Une grande baie vitrée laissait rentrer un pâle soleil qui illuminait la pièce et de gigantesques plantes vertes s'accrochaient à la tapisserie, couraient le long du plafond. Une immense étagère croulant sous le poids de livres et d'objets d'art, séparait la pièce en deux : d'un côté une simple table en bois brut, de l'autre un ravissant petit canapé bariolé, une table basse et un meuble supportant la télévision le magnétoscope et la chaîne stéréo. Un tapis persan, quelques coussins de soie peints à la main, et les jouets de la petite, rangés dans un coffre. Le tout était très propre, accueillant.

Le soir tombait. Elise tira les rideaux sur la baie vitrée.

- Vous aimez mon petit nid, Monsieur le commissaire ? Moi aussi. Mais je ne crois pas le garder encore longtemps... D'ailleurs, demain, première corvée : congédier la femme de ménage. Vous buvez quoi comme apéro ?

- Un petit pastis léger. Voilà, merci, un doigt seulement. Que me disiez-vous ?

- Je disais, demain, la femme de ménage, ensuite je vends ce qui a de la valeur. Mais vous savez, c'est surtout sentimental. J'ai tout acheté à crédit, comme tout le monde. Les objets, je les ai eus aux puces. Ils ne valent pas grand chose. Après, je changerai d'appartement. Celui-ci est trop luxueux. Je voulais tellement que Lydie soit bien...

Elise retint un sanglot. Elle ne devait pas craquer devant le commissaire... Lydie jouait avec la vieille poupée qu'elle avait maquillée, laissant des traces de rouge à lèvres indélébiles sur le visage. Au commissaire étonné elle dit :

- Marion s'est fait mal, alors je l'ai soignée. Elle est très vieille, tu comprends, elle va peut-être mourir... Le Papa Noël va m'en apporter une autre. Une qui fait pipi, qu'on lave et qui dit maman. Et même, il m'apportera un landau pour la poupée. Je pourrai aller la promener dans le parc. Mais il faut être sage, sinon le papa Noël, il n'apporte rien. Moi je suis sage, hein, maman ?

Une larme dégouлина sur la joue d'Elise. Elle avait beau essayer d'être forte, c'était trop difficile en ce moment ! Elle détourna la tête, retrouva son sang froid et sourit à l'enfant :

- Bien sûr, le papa Noël te la portera ta poupée, et aussi le landau. Tu es un amour ma chérie...

Pouvait-elle dire à la petite que le papa Noël, cette année, était complètement fauché ? Lydie aurait sa poupée, même si elle devait la voler... Puisqu'on la traitait de voleuse, après tout, autant l'être pour de bon...

Le commissaire sembla percer ses pensées.

- Ne faites pas l'enfant, Elise. Vous me permettez de vous appeler Elise ? Ne commettez pas l'irréparable.

Le regard buté de la jeune femme en disait long sur ce qu'elle pensait à présent du bien et du mal. Elle dit, plus pour elle-même que pour son hôte :

- Jusqu'à présent, je pensais que, si on était régulier avec la société, elle le rendait bien. Je me suis toujours conduite d'une manière irréprochable. Je n'ai jamais demandé un sou à personne. Pas d'allocations, pas d'aides d'organismes quelconques. J'ai élevé ma fille dans la moralité, les convenances, le respect des lois. La loi me le rend bien... Croyez bien que, maintenant, ce que la société en pense, je m'en tamponne... Et si un jour Lydie dit à sa maîtresse d'école « vous me faites chier vieille conne », on saura de qui ça vient. Elle l'aura sûrement entendu de ma propre bouche...

Le commissaire ne savait plus que dire. Une telle détresse se passait de conseil ou de mise en garde.

Un silence gênant s'installa. Le commissaire semblait vouloir s'incruster.

- Si ça vous dit de passer à la cuisine, je dois préparer le repas pour Lydie.

C'était un peu une invitation à prendre congé mais le brave fonctionnaire était si désemparé que l'idée ne l'effleura même pas que la jeune femme eût envie de le voir disparaître. Il la suivit, son verre à la main, comme un gentil toutou docile, et s'assit sans qu'elle lui ait proposé un siège. La cuisine était petite, coquette, à l'image du reste de l'appartement.

Elise s'assit à son tour, sur le bord de la chaise, et entreprit de peler des pommes de terre. Elle avait un petit couteau à pointe fine, très aiguisé, un Laguiole, à en juger par la petite abeille ornant le manche. Dans sa nervosité, elle rata la pomme de terre et se coupa le doigt. Le sang gicla sur la nappe.

- J'aurais dû enlever cette nappe pour cuisiner. C'est toujours pareil, je suis d'une maladresse incroyable. En tous cas, ce couteau est

génial. Il coupe mieux qu'une lame de rasoir. On pourrait trancher le cou à quelqu'un, sans bavure, avec une précision étonnante...

Elle tourna et retourna le couteau entre ses doigts, indifférente à la présence du policier qui l'observait curieusement. Les yeux de la jeune femme avaient pris une teinte gris d'acier et le commissaire aurait pu voir briller la lame du couteau dans chaque prunelle. L'impression fut fugace, elle retrouva son calme et la douceur de son regard.

- Mademoiselle Blanc, vous êtes une femme intelligente. Je me demande pourquoi vous vous obstinez à vous laisser accuser sans rien dire. Il y a quelque chose de malsain là-dessous qui me hérisse. Bon, c'est moi qui ai fait l'enquête auprès de vos voisins. Soit dit en passant, certains sont charmants, d'autres de vraies vipères. Mais tous s'accordent à dire que vous êtes peu bavarde, peu liante, vous ne vous mêlez pas à eux. Un peu comme si vous les snobiez. Certains m'ont dit que vous devez cacher un noir secret pour vous comporter de cette façon. C'est une question qui me hante, qui m'empêche de dormir.

- Et bien vous avez tort. Je ne cache rien. Je n'ai pas trafiqué mon système de sécurité, je n'ai pas saboté moi-même mon magasin et j'ignore qui l'a fait.

- Voyez-vous, continua Le poulain, j'ai épluché vos comptes bancaires, j'ai parlé à votre comptable. Votre comptabilité est saine, vous n'avez que vos crédits, vous tirez chaque mois un coquet petit salaire, de quoi vivre aisément, sans souci bien que vous ne rouliez pas sur l'or. Il n'y avait aucune raison apparente pour que vous tentiez d'escroquer l'assurance. Ou alors, vous avez un projet caché, vous devez une grosse somme à quelqu'un ou je ne sais quoi d'autre. Drogue ? Hum, vous n'avez rien d'une droguée. Si vous dissimulez quelque chose, vous êtes forte, car je ne trouve rien.

Elise haussa les épaules et ne répondit pas. La petite Lydie s'impatientait sur sa chaise, son repas était en retard. Le commissaire comprit qu'il était de trop et prit congé.

En quittant l'appartement, il avait la certitude d'avoir participé, l'après-midi, à une vaste forfaiture, une tromperie scandaleuse et indigne. Les remords le torturaient de n'avoir rien pu faire, et l'empêcheraient de dormir encore longtemps. Gardien d'une loi souvent injuste, c'était le genre d'affaire qui lui donnait envie de prendre sa retraite au plus vite et de se consacrer à son jardin quelque part au fin fond de la Lozère.

Elise ne lui en voulait pas. Il était plutôt attendrissant et lui faisait penser à Hercule Poirot ou à Maigret... Deux personnages fictifs sans rapport avec la réalité. Elle était prête à parier que la police tout entière travaillait pour les crapules... Le commissaire Le Poulain, lui, faisait l'effet d'un héros de roman égaré dans le monde des vivants. Elle eut une pensée émue pour lui, posa son couteau et réfléchit. Ce n'était pas le moment de perdre les pédales... Les jours prochains seraient de plus en plus pénibles. Elle devait se préparer moralement à l'épreuve. Ce soir-là, elle n'avait plus peur. Que pouvait-on lui faire de pire ? Elle avait payé le prix fort pour se débarrasser de son amant abject... Ce soir-là, elle prit un bain avec un plaisir suprême. Rien à laver sur sa peau, seulement la poussière de la journée. La mousse montait, submergeait les bords de la baignoire et enveloppait son corps voluptueusement. Inutile de frotter à s'écorcher la peau. Ce n'était plus de l'épuration, mais un simple bain, pour le plaisir. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas goûté à ce bien être-là ! La délivrance... Comme une mue... Elle avait changé de peau. Elle se vautra dans l'eau chaude une bonne heure. La petite dormait déjà, protégée - pour combien de temps encore ? - de la méchanceté des adultes.

Le frigidaire était vide. Avec tous ces problèmes, elle avait oublié de faire les courses. Mais qu'importait... Un bout de pain et de fromage suffirait. D'ailleurs, elle n'avait pas faim. Une boule dans l'estomac empêchait la nourriture de passer. Chaque fois qu'elle avalait, des crampes insupportables la faisaient se tordre en deux. Elle abandonna son repas de fortune et s'abîma devant la télévision. On



jouait *Le Sixième Sens*. Elle pleura toutes les larmes de son corps au moment où Bruce Willis disait un dernier dieu à sa femme en lui murmurant dans le creux de l'oreille, et cette faiblesse lui fit du bien. La boule, coincée dans son estomac, lui parut moins douloureuse. Elle n'eut pas le temps de ressasser des idées morbides. Le sommeil la prit par surprise, et elle oublia, pour quelques heures, la laideur du monde.

## CHAPITRE II

Lydie essayait d'enfiler toute seule sa robe. Depuis quelques temps, une envie d'indépendance obligeait la petite fille à se prendre en charge. Ce n'était pas toujours facile : tee-shirt devant derrière et culotte à l'envers faisaient perdre plus de temps à Elise que de l'habiller elle-même, mais du temps, elle en avait à présent à revendre, et pour longtemps. Ce matin-là, Lydie semblait préoccupée par un grave problème. Elle fronçait les sourcils et son air grave inquiéta Elise. Lydie savait-elle quelque chose ? Elise redoutait les médisances. L'enfant demanda enfin :

- Maman, ça veut dire quoi « des couilles » ?

Elise crut s'étouffer en avalant son café et rit sous cape. Ce n'était que ça...

- D'abord, on ne dit pas « couilles » mais « testicules ». Qui t'a appris ce mot-là ?

- C'est Mathieu. Il m'a dit « tu veux voir mes couilles ? » et la maîtresse lui a mis une fessée. C'est quoi les « couilles », maman ?

- Alors, les « testicules », pas les « couilles », ce sont les petites poches des papas où sont conservées les petites graines pour faire les bébés...

- Les bébés viennent d'une graine ? Ils viennent pas du ventre de la maman ?

- Si, si, bien sûr. Mais c'est le papa qui met sa graine dans le ventre de la maman et le bébé grandit...

- Comment il fait le papa pour mettre la graine, avec la cuillère ?

Elise comprit qu'elle n'allait pas s'en sortir avec des explications scabreuses et tout en déjeunant, entreprit un cours d'éducation sexuelle. Ce n'était pas facile de mettre des mots d'enfants sur un acte d'adultes. Lydie ouvrait de grands yeux passionnés.

- Je peux l'expliquer à Mathieu ?  
- Mais pourquoi pas ? Peut-être le sait-il déjà ?  
- Ah non, il le sait pas. Il a dit que les bébés, les mamans les achètent au super marché. Alors, tu vois, il le sait pas. Il va être bien attrapé... Et moi, je peux faire un bébé avec Mathieu ?

- Certainement pas ! Quand tu seras grande, pas maintenant. Il n'y a que les papas et les mamans qui font les bébés. Il faut qu'ils s'aiment beaucoup pour cela...

- Alors, mon papa, tu l'aimais beaucoup ? Où il est ?  
La conversation déviait et Elise se sentait de plus en plus mal à l'aise. Il fallait pourtant rassurer la petite.

- Oui, je l'aimais beaucoup et il est mort. Ça ne fait rien, moi je suis là, n'est-ce pas ?

- Non, ça ne fait rien. Mais toi, tu vas pas mourir, au moins ?  
Les yeux de l'enfant se remplirent de larmes. Elise la prit dans ses bras et la serra très fort. Elle n'avait plus qu'elle à qui se raccrocher pour ne pas sombrer. C'était son île, sa bouée de sauvetage. Elise mesurait à quel point cette gamine portait le fardeau de son propre échec. A trois ans, c'était déjà un petit bout de bonne femme bourrée d'angoisses ne lui appartenant pas.

Elise la rassura :

- Mais non, ne t'inquiète pas, je serai toujours là...

Et comme les enfants ont une dose d'optimisme innée formidable et passent du rire aux larmes avec une facilité déconcertante, Lydie sauta au cou de sa mère et éclata d'un rire cristallin.

- On va à l'école, maman ? Il faut que je raconte à Mathieu, pour les bébés.

Les inquiétudes disparaissaient aux oubliettes et elles partirent à l'école en chantant « *jamais on n'a vu, jamais on ne verra la famille tortue courir après les rats!* ».

Elles croisèrent le légionnaire qui sortait sa poubelle, lui firent le pied de nez en dévalant les escaliers. Ce digne représentant de l'armée française qui tapait ses enfants et son épouse à l'occasion, haussa les épaules devant ce manque d'éducation justifiant, à lui seul, son antipathie pour la jeune femme...

Elise se rendit au magasin et reprit soudain contact avec une réalité moins amusante. Elle devait faire du nettoyage avant de rendre les clefs. La petite salle vide semblait avoir grandi comme par enchantement. Plus rien ne subsistait de ce qui avait été son monde pendant cinq ans. Que de peines et de fatigues depuis le jour où elle avait fait son premier bouquet, que d'espoirs perdus, de rêves envolés ! Elle se secoua pour ne pas sombrer dans la mélancolie, se dit que, finalement, les choses pourraient être pires. Elle allait chercher du travail et se faire une autre vie. A vingt-cinq ans, tout n'était pas perdu. Il lui restait aussi le magot accumulé au prix de tant de larmes... L'argent que Raoul lui jetait au visage à chaque visite. Cet argent-là, personne ne pouvait le lui prendre. Il lui permettrait de faire face aux échéances : rembourser le propriétaire et une partie du stock saccagé. Pour le reste, les quatre mille euros, ils pourraient toujours les attendre ! D'ailleurs, ils allaient se servir avec l'argent qu'elle avait mis de côté pour agrandir le magasin. La première des choses à faire était de s'inscrire comme demandeur d'emploi, ensuite changer d'appartement, et en comptant bien ses sous, elle tiendrait peut-être un ou deux mois. Personne ne savait qu'elle cachait de l'argent chez elle, c'était son secret. Pour faire la nique au destin, elle s'octroya un petit repas sympathique dans un restaurant où elle n'était pas connue, et fit le point. Tout n'allait pas si mal... Elle était en bonne santé, Lydie aussi. Que demander de plus ? Le pichet de vin rosé n'étant pas étranger à cette soudaine confiance en l'avenir, elle en commanda un autre et tituba légèrement en passant la porte de sortie. Le garçon, auquel elle avait laissé un pourboire, lui sourit, lui souhaita une bonne journée et le monde reprit un habit de lumière.

Les choses se compliquèrent au pôle emploi où elle dut attendre deux bonnes heures pour s'entendre dire ce qu'elle savait déjà, qu'elle n'avait droit à rien, seulement à la couverture sociale universelle et qu'il fallait qu'elle voie une assistante sociale pour le RMI. Il n'y avait aucun emploi pour elle en ce moment.

- Vous devrez répondre aux convocations, lui dit l'employé. Vous aurez droit à une formation pour faire vos lettres de motivation. Le fait de vous inscrire vous ouvre droit aux trimestres pour la retraite.

- La retraite ! Encore faudrait-il que j'y arrive ! Je veux bien faire n'importe quoi, vous savez, je ne suis pas fainéante. Même des ménages. Chez les vieux, par exemple, ou dans les collectivités. Vous avez bien ça, des ménages ?

- Ecoutez, ce n'est pas si facile que ça. Pour les ménages chez les vieux, il faut voir avec les associations d'aide à la personne ; pour le reste, vous devez postuler dans les mairies. De toute façon, il vous faudra prendre ce qu'on vous donnera. Je ne vous cache pas que les postes de fleuristes ne courent pas les rues. Même pour les ménages, c'est compliqué. Désolée.

- Pas tant que moi, merci.

Heureusement qu'il lui restait la dérision pour ne pas craquer... S'inscrire, toujours s'inscrire... En attendant, qui s'occupait de savoir si elle avait à manger dans son assiette ! Elle pensa aux « restos du cœur » mais se réserva le choix de cette solution pour plus tard. Quand elle serait acculée à réclamer la générosité des autres.

Aux allocations familiales, ce fut pire encore. Un individu sans âge la considéra d'un œil morne. Il voyait défiler toute la journée, des gens fauchés, endettés, des familles à l'agonie, des femmes désespérées, et depuis pas mal d'années ne ressentait plus aucune pitié pour personne. Il s'était fabriqué une carapace d'indifférence pour ne pas porter le fardeau de tous ces gens. A force de contempler la misère des autres, son cœur était devenu sec, peut-être par pure superstition, pour ne pas sombrer lui aussi, emporté par la vague

sociale, comme une maladie contagieuse. Le malheur attirant le malheur, il préférerait rester distant et ne pas s'interroger sur la précarité des emplois des autres.

Elise expliqua son cas. Il lui dit :

- Désolé, vous n'avez droit à rien. Les droits commencent à partir du deuxième enfant.

- Mais comment je la nourris, celle-là, moi ? Il faut que j'en fasse un autre pour faire manger la première ?

- Ecoutez, madame, ce n'est pas moi qui fais les lois. Je n'y peux rien.

- Essayez de faire un effort ! Juste une petite aide ! Pas pour longtemps, je vais trouver du travail.

- Impossible. Si je le fais pour vous, il faudra que je le fasse pour les autres. Comprenez-moi, je ne peux pas. De toute façon, ce n'est pas moi qui décide.

- Alors je fais quoi ? s'écria Elise indignée. Je vais faire le tapin ? C'est ce que vous voulez ?

- Moi je ne veux rien. Vous faites ce que vous voulez, ce n'est pas mon problème. Ou alors, demandez un prêt.

- Un prêt ? Et je le rembourse comment votre prêt ? J'en ai déjà des prêts à rembourser, et pas des moindres ! C'est votre dernier mot ?

- Mademoiselle, vous me faites perdre mon temps. D'autres personnes attendent. Voulez-vous disposer, je vous prie ?

Elise lui jeta une liasse de prospectus à la figure et sortit en claquant la porte. Dehors, une foule hétéroclite attendait de recevoir, peut-être, de quoi subsister. Le bonhomme avait raison. La loi, rien que la loi, pas plus... La loi qui s'acharnait à la détruire.

Malgré le critique de la situation, Elise sortit des allocations familiales en riant. Rien qu'en revoyant la tête de l'employé lorsqu'elle lui avait jeté les prospectus, elle était prise d'un fou rire inextinguible. Quand même... La jeune femme sentait l'inquiétude la gagner. Elle

craignait de ne plus rire longtemps. Une vague appréhension de l'avenir chassait peu à peu sa gaieté naturelle. Mais Elise n'était pas du genre à se laisser aller à la morosité ni au désespoir. Bien sûr, elle allait trouver du travail ! Il ne fallait pas baisser les bras le premier jour, à la première difficulté ! Ses réflexions la conduisirent jusqu'à l'école où elle trouva sa Lydie en larmes, seule dans un coin, son petit panier du goûter serré contre elle.

- Eh, ma chérie, que se passe-t-il ?

- La maîtresse m'a mis une fessée...

La petite tremblait, visiblement affolée. Pourtant, jamais elle n'avait présenté de problème de discipline, bien au contraire. Etonnée, Elise demanda des explications. La maîtresse était près de la retraite, usée par un métier qu'elle avait choisi, quarante ans plus tôt, par tradition familiale plus que par vocation, et son air rébarbatif en disait long sur son amabilité et sa patience avec les tout petits :

- Madame, je suis scandalisée. J'ai surpris Lydie et Mathieu dans les toilettes et je ne vous dis pas à quoi ils étaient occupés !

- Mais si, dites-moi. Voyons, qu'ont-ils fait de si horrible ?

- Oh ! J'en ai honte pour eux ! Lydie avait posé sa culotte et montrait son sexe à Mathieu ! Je les ai proprement corrigés tous les deux !

La petite fille protesta dans un sanglot :

- Maman, j'expliquais à Mathieu comment on fait les bébés...

- Vous rendez-vous compte ? A quoi pensent ces enfants à leur âge ? Des obsédés ! Mon Dieu, quelle génération ! Aussi, si les parents ne laissaient pas traîner des cassettes de films pornos, ou pire encore ! Il y en a qui ne se gênent pas, qui font l'amour sans se préoccuper de savoir si les enfants les voient ou non !

- Voyons, madame, vous ne voyez quand même pas un mal à ce que les enfants regardent leur différence ? Nous avons tous fait cela que je sache ?

- Sûrement pas ! Ça alors ! Pour qui me prenez-vous ? Des obsédés, voilà ! Si en plus les parents sont d'accord !

- Et toi, t'es pas obsédée, vieille chouette ?

- Pardon ?

Elise ne se contenait plus et l'institutrice prenait une belle couleur olive.

- Pardon, qu'avez-vous dit ?

- J'ai dit que vous étiez une vieille chouette. L'obsédée, c'est vous, espèce de mal baisée !

- Madame, je ne vous permets pas !

Les narines pincées, la « vieille chouette » tremblait d'indignation. Un attroupement s'était formé autour des deux femmes. Elise, au comble de la colère, ne savait plus ce qu'elle disait ni où elle le disait.

- Vous êtes une vieille conne... Une vieille conne acariâtre. Vous voyez le mal partout. C'est vous la tordue, pas eux. Sur ce, je vous salue. Lydie ira à l'école ailleurs. Je n'ai pas envie que vous la persécutiez et en fassiez une coincée comme vous. Espèce de pou !

Jamais de sa vie Elise n'avait insulté quelqu'un de cette façon. La grossièreté n'était pas dans ses habitudes mais son après-midi, perdue pour rien dans des locaux administratifs, lui laissait un goût amer et une furieuse envie de se venger. Elle avait trouvé sa victime.

- Ah, elle est belle votre société ! Vous ne croyez pas que je vais vous laisser martyriser ma petite ? Allez, viens, Lydie, on s'en va. Ne dis pas au revoir à la vieille.

Lydie restait bouche bée, les yeux agrandis par la stupéfaction. Docile, elle suivit sa mère ne reconnaissant plus l'auteur de ses jours. Sa maman, d'ordinaire si polie, si posée ! Sa maman qui venait de débiter des horreurs devant tous les enfants, des gros mots qu'elle, petite fille, n'oserait jamais répéter tant ils lui paraissaient



énormes ! Vraiment, Lydie se disait que les adultes avaient de drôles de façons...

Elle hasarda, prudente :

- Maman, tu as dit des gros mots... Tu as dit conne...

- Je sais, j'ai dit des gros mots...

- Mais à la maîtresse !

- Je sais, je l'ai dit à la maîtresse. Je ne le ferai plus.

- Maman, je vais plus aller à l'école maintenant ?

- Mais si, tu iras à l'école. D'ailleurs, nous allons déménager.

Il y aura une autre école près de notre nouvelle maison.

- Et je pourrai dire « conne » à la maîtresse ?

- Ah non ! Surtout pas ! On ne dira plus ce mot, d'accord ?

D'ailleurs, je vais aller me laver la bouche avec du savon.

- Dis maman, tu as vu la tête de la maîtresse ? Elle n'était pas contente, hein ?

- Pour ça non, elle n'était pas contente ! Mais alors, pas contente du tout !

Lydie contempla sa maman d'un regard où se lisait tout l'étonnement de l'enfance. Elise éclata de rire et la petite fille pensa que sa maman venait de faire certainement une farce qu'elle avait du mal à comprendre. Mais de voir sa maman heureuse, elle qui avait l'air si triste ces derniers jours, Lydie poussa un gros soupir de soulagement et rit à son tour. Une voix les fit sursauter.

- Vous me semblez de bonne humeur aujourd'hui, mademoiselle Elise ?

- Bonjour, commissaire, vous vous plaisez tellement en notre compagnie ?

L'ironie de ton n'échappa pas au représentant de la loi mais il ignora délibérément les propos d'Elise. Celle-ci commençait à être excédée par ce petit bonhomme trop gentil qui s'attachait à ses pas comme son ombre. Il semblait préoccupé :

- Mademoiselle, j'ai trouvé un objet l'autre jour, dans votre magasin... Un briquet. Pourriez-vous l'identifier ? Est-ce le vôtre ?

Elise reconnut tout de suite le briquet de Raoul, un « Dupont » en argent gravé à ses initiales. Elle blêmit.

- Oui, je le reconnais, c'est le mien. Un souvenir de mon grand-père. Je le cherchais partout. Merci de l'avoir trouvé. Voulez-vous me le rendre ?

- Un souvenir de votre grand-père ? Tiens, c'est bizarre, il me semble bien neuf...

- Je l'ai fait nettoyer, c'est pour cela qu'il semble neuf. Alors, vous me le rendez ?

- Je vous le rends... Ne vous énervez pas... Vous avez tort, Elise, de me mentir. Je suis là pour vous aider.

- Je n'ai besoin de l'aide de personne. Je crois vous l'avoir déjà dit. J'ai seulement besoin d'argent. On n'embaucherait pas dans la police, des fois ?

- D'accord, vous n'avez pas besoin d'aide. C'est dommage... Vous protégez des crapules, Elise. Soyez certaine qu'ils ne vous en seront pas reconnaissants. Je ne vous ennuerai plus. Je suis désolé, j'avais beaucoup d'amitié pour vous... Vous voyez, je prends ma retraite dans six mois. Je vais partir sur un échec. Je ne suis pas arrivé à faire blanchir un innocent. J'en ai parlé au procureur. Lui aussi vous croit coupable. Et encore, il dit que trois mois avec sursis, c'est un cadeau qu'on vous a fait... Voyez-vous, Mademoiselle Blanc, j'ai honte de moi.

Il avait dit cela d'une voix cassée, et Elise s'en voulut de sa dureté envers lui. Lui seul lui témoignait un peu de sympathie et elle le traitait par le mépris.

Mais sa peur panique des représailles de Raoul l'empêchait de réagir. Ils se quittèrent fort mécontents l'un de l'autre et un peu tristes. Elise faillit le rappeler mais une crainte plus forte qu'elle la retint.

Elle avait soudain perdu sa bonne humeur. Tout la ramenait à Raoul et à sa bande... Plus de doute à présent : c'était bien lui l'auteur du pillage. Si elle avait eu besoin d'une preuve matérielle, elle l'avait au fond de sa poche. Mais elle ne désirait qu'une chose : qu'il lui fichât la paix, qu'il l'oublîât. Alors, elle faisait la tortue et rentrait dans sa carapace devant le danger qu'elle sentait imminent. Il rôdait autour d'elle sans qu'elle pût imaginer comment il se matérialiserait. Allait-elle passer sa vie à vivre dans la peur ?

Lydie remarqua le changement chez sa maman et serra sa petite menotte dans la main protectrice. Il faisait froid et la petite grelottait plus que de raison. Tout changeait trop vite. L'attitude de sa mère, incompréhensible, les règles sociales - les grossièretés envers la maîtresse - le magasin de sa maman où elle aimait tellement regarder les fleurs et qui n'existait plus. Tout était mouvant, incertain. Elle n'avait plus que la main d'Elise à laquelle se raccrocher et s'y cramponnait désespérément.

- Maman, j'ai mal au ventre...

Elise comprit le désarroi de sa petite, et le monde, de nouveau, redevint lugubre. Elle tentait désespérément de la protéger, mais le danger les rattrapait, les devançait peut-être, et Elise se sentait impuissante. Les maux de ventre de Lydie devaient être contagieux car Elise sentit dans ses intestins une douleur caractéristique. Elles rentrèrent dans leur terrier cacher leur chagrin comme deux petits animaux craintifs se protègent de la cruauté des hommes.

Le lendemain, tout le quartier était au courant des frasques de la jeune femme, et si beaucoup étaient de la même opinion qu'elle au sujet de la maîtresse, aucun ne lui pardonnait sa grossièreté devant les enfants.

Dans l'immeuble, personne ne la salua plus et elle commença à subir des persécutions anonymes. Chaque jour, des obscénités ornaient sa boîte à lettres et une âme charitable vidait sa poubelle devant sa porte. Toute la bourgeoisie bien pensante de la cité

montrait la face cachée de ses mœurs. Elise, n'en pouvant plus, craquait lamentablement. Elle avait perdu jusqu'à l'envie de se maquiller et de s'habiller correctement pour sortir. Mais après quelques jours de repli sur elle-même, elle retrouva son esprit combatif, troqua ses minijupes contre un vieux jean délavé datant d'au moins dix ans et décida d'affronter la bêtise humaine.

Le syndic nommé pour régler le dépôt de bilan de la boutique, s'acharna sur elle sans pouvoir trouver la moindre faille dans sa comptabilité. A son grand regret, il conclut à une faillite non frauduleuse sans défaut de gestion, et le tribunal commercial fut plus clément que le tribunal correctionnel. Elle respira un peu, l'avenir pouvant être envisagé avec plus de sérénité que prévu. Maintenant, c'était par provocation qu'elle se promenait sur l'avenue. Ils devaient tous être contents ! Elle était dépossédée de tout, n'avait pas de travail, et peut-être espéraient-ils voir un huissier mettre ses meubles sur le trottoir ? Ce plaisir-là, ils pouvaient toujours l'attendre... Elle passait ses journées à chercher du travail et une assistante sociale lui fit obtenir rapidement le RMI.

La chance continua en sa faveur et elle trouva un emploi précaire dans une agence de publicité pour distribuer des journaux et des prospectus. C'était certes un travail fatiguant mais qui lui permit de trouver un logement dans la cité la plus mal famée de la ville où les gens « biens » ne s'aventuraient jamais.

De la résidence luxueuse où elle vivait depuis cinq ans, elle emménageait au premier étage d'un immeuble délabré datant des années cinquante dont les murs extérieurs s'ornaient de graffitis du plus pur style rococo, dans le pire appartement qu'elle avait pu trouver ! Une ancienne loge de concierge, petite, mal éclairée. Les deux chambres n'avaient pas de fenêtre, c'était plus simple pour laver les vitres... Par terre, du « gerflex » à la place du beau carrelage marbré, ainsi Elise ne craindrait pas que Lydie abîmât le parquet. Quant aux voisins, au moins, ce n'étaient pas des bêcheurs... Des troupeaux

d'enfants dévalaient les étages en faisant un bruit d'enfer et personne ne les réprimandait. Les bacs à sable du jardin public - mais pouvait-on nommer ce terrain vague un jardin ? - s'ornaient de crottes de chiens, et le soir des concerts de mobylettes déchiraient le calme relatif de la nuit. Tout cela n'empêchait pas les amoureux de se bécoter devant la porte et les enfants de rire comme tous les enfants.

Pour emménager dans ce petit paradis pour aveugles et sourds, Elise avait dû donner un mois de loyer d'avance, une caution et des frais d'agence exorbitants. L'agence de location n'avait pas honte et Elise pas le choix. Noël approchait à grands pas glacés.

Elle programma son déménagement pour un samedi après-midi, pluvieux bien entendu, et ne trouva personne pour l'aider. Elle loua donc une camionnette et entreprit son déménagement toute seule. Par chance, elle n'avait pas de gros meuble, mais la cuisinière était intransportable, au point qu'elle envisagea de la laisser dans l'appartement avec la machine à laver au risque de ne pas récupérer la caution. Elle se sentait capable de transporter le sèche-linge qui ne pesait pas bien lourd, et le canapé démontable. Son seul recours serait de payer le premier SDF qui se présenterait pour lui donner un coup de main... A condition d'en trouver un car dans ce quartier, aucun mendiant n'osait s'aventurer, ni même un colporteur ou un quelconque représentant. Les richesses des locataires étaient bien à l'abri, protégées par des gardiens consciencieux, des portes automatiques, des interphones et des badges, toute une armée de gens et d'objets, des sentinelles efficaces.

Elle avait descendu une bonne dizaine de cartons, lorsque le légionnaire fit son apparition. Le vaillant militaire enjamba lesdits cartons sans façon et rentra chez lui. Elise cracha devant sa porte, des larmes de rage lui remplissant les yeux.

Devant son nouveau logis, elle était trempée. Son dos la faisait souffrir et son désespoir prenait des allures de fin de monde. Elle lâcha un carton qui s'écrasa bruyamment. Elle s'assit par terre et se mit

à pleurer. Le locataire du premier sortit au fracas de vaisselle cassée. C'était un maghrébin avec un petit chapeau bariolé tissé main et des babouches.

- T'as besoin d'un coup de main, Mamoiselle ?

- Non, non, merci. Je vais y arriver toute seule.

- Tu rigoles Mamoiselle ou tu plaisantes ? Tu peux pas toute seule. Laisse-moi t'aider.

Elise protesta, sécha prestement ses larmes en espérant qu'il n'aurait rien remarqué, mais l'homme avait déjà saisi un carton et ouvrit la porte de chez elle comme s'il était chez lui.

- Et ben, t'as pas choisi le meilleur dis-donc ! Ça pue ici !

Puis considérant Elise avec étonnement il s'insurgea :

- Mais tu es toute trempée ! Viens à la maison. La femme elle va te faire le thé, ça te réchauffera. Tu es seule ?

Elise hésitait à lui faire confiance.

- Oui, je suis seule avec une petite fille.

- Et le père de la petite, où il est ?

L'homme ne semblait pas considérer sa question comme une indiscretion. Elise répondit :

- Il est parti...

- Le chien galeux ! Ils ont de drôles de manières les Français, hein ? Tu me dis qui c'est et je te le ramène à coups de pieds dans son cul...

Elise commençait à se détendre.

- Non, laisse, il n'en vaut pas la peine.

- Tu as raison. Allez, viens boire le thé.

Elle le suivit, pas fâchée de se réchauffer un peu, à tous les sens du terme.

Mohamed, la poussa dans l'appartement.

- Mariama, je t'amène la nouvelle voisine. Elle déménage toute seule. Pas d'homme à la maison. Donne-lui du thé, moi j'appelle Ali et Sidi. On va le lui faire son déménagement.

Elise essaya de protester mais c'était peine perdue. Mohamed avait le cœur gros comme un camion, et le sens du commandement.

- Ici, c'est pas les femmes qui décident. Alors tu dis rien, nous on fait.

Le ton était péremptoire et la décision sans appel. Pour une fois, Elise n'avait pas envie de brandir l'étendard du MLF... Elle était ravie de se faire prendre en charge sans poser de question.

Le soir, tout était réglé, installé dans son nouveau domaine, même la gazinière et le lave-linge. Bien sûr, l'arrivée de la tribu maghrébine n'était pas passée inaperçue chez la bourgeoisie « faux cul » de la résidence Des Lilas... La petite fleuriste s'en allait en les narguant... Laisant derrière elle des traces de grosses chaussures boueuses sur le beau carrelage de l'entrée. Ils n'osèrent pas montrer ne serait-ce que le bout de leur nez, de peur de se faire découper en morceaux par les « émigrés ». Elise en profita pour taguer toutes les boîtes aux lettres, mais Mohamed l'arrêta dans sa folie destructrice.

- Mamoiselle Elise, ça il faut pas. Laisse tomber. Le couscous t'attend à la maison. On est tes copains maintenant, non ? Alors arrête.

Elise posa la bombe de peinture d'un beau vermillon qu'elle avait achetée pour protéger les volets métalliques de la boutique avant de les peindre, et considéra son interlocuteur. Petit, maigre, d'une musculature nerveuse, une fine moustache ornant sa lèvre supérieure, il émanait de lui une sagesse communicative. Elise comprit qu'elle pouvait se sentir en sécurité avec lui. Elle lui tendit l'objet du délit :

- Tiens, prends-la. Moi je ne fais que des bêtises. Elle est moins dangereuse entre tes mains.

- Tu as raison. La colère gratuite ne sert à rien. Ces gens, ou tu les tues, ou tu les laisses. C'est des mauvaises gens.

Elise sourit. Mohamed n'y allait pas par quatre chemins... Mais la jeune femme se demandait si ce n'était pas là la solution à son problème...

Mariama contrastait avec son mari autant que Laurel avec Hardy... Au moins cent kilos de chair humaine donnaient l'impression d'une montagne : deux énormes seins qui auraient pu assommer un bœuf, et une paire de fesses ahurissantes... Mais un visage d'une extraordinaire douceur où brillaient des yeux rieurs. Elise l'aima tout de suite. Elle lui faisait penser aux déesses mères de la Préhistoire, ces statues opulentes trouvées dans les grottes. Mariama, mère de treize enfants, ce qui expliquait peut-être la rotondité de ses formes, menait la maison à la baguette. Elle adopta Elise sans manière et craqua littéralement devant la petite Lydie. Deux petites de plus à la maison ? Pourquoi pas ? Le porte-monnaie n'était pas grand mais le cœur immense.

En ce samedi soir, l'ambiance de l'immeuble avait des allures de carnaval. C'était la fête. Elise comprit qu'elle ne dormirait jamais ce soir-là de la semaine... Ses nouveaux amis avaient toujours quelque chose à fêter. En fait tout l'escalier B se réunissait chez Mohamed pour éviter les tracasseries de voisinage.

Il y avait le couple du premier, profitant de ce jour pour faire une trêve dans leurs problèmes conjugaux. Les autres soirs, on pouvait les entendre hurler des insanités et se jeter les assiettes à la figure jusqu'au bout de la rue. Cela faisait vingt ans qu'ils se battaient, et chaque personne un peu sensée se demandait pourquoi ils ne divorçaient pas. Pas d'enfant, pas d'obligations qui les contraignaient à vivre ensemble... Peut-être s'aimaient-ils après tout ? La femme, Mathurine, un prénom qui la mettait en butte à toutes les moqueries des gamins, passait ses journées en robe de chambre élimée, la tête ornée de bigoudis qu'elle ne retirait qu'à cinq heures du soir, heure de sortie du bureau de son époux. Elle lisait « Intimité » et autres romans photos à l'eau de rose qui lui faisaient oublier pour un moment les tracasseries de l'existence. Son mari, Emile, d'une bêtise rare, avait, chose extraordinaire, un emploi de comptable dans une entreprise de maçonnerie... Il était aussi large qu'idiot et se prenait pour l'intellectuel



du quartier à cause d'un CAP de comptabilité obtenu quelques trente ans plus tôt... Ce couple étrange lui faisait penser à un mariage contre nature entre une sauterelle et un gros bourdon... De quoi décontenancer les plus férus en zoologie...

L'autre couple, moins voyant, se tenait par la main comme des amoureux, ce qu'ils étaient d'ailleurs, étonnés par leur amour. Il y avait de quoi... Quatre vingt ans chacun, ensemble depuis deux ans, date à laquelle ils avaient eu le coup de foudre réciproque au hasard d'une rencontre dans un club du troisième âge. Ils avaient si peur de se perdre, à peine rencontrés, qu'ils se seraient bien fait greffer l'un à l'autre pour être sûrs de ne jamais se quitter. Un couple de petites souris craintives...

Mariama présentait ses invités à Elise un peu perdue. Une voix chaude vibra derrière elle. Elise comme piquée par un insecte se retourna.

- Vous êtes la locataire du premier ? Soyez la bienvenue, mademoiselle. Je me présente : l'abbé Rouget. Charles, pour les amis. Puis-je avoir l'honneur de vous compter parmi ceux-ci ?

Elise resta sans voix. Un curé ? Qu'est-ce que ce curé venait faire chez Mohamed ? Jamais de sa vie Elise n'avait vu un curé aussi beau. Il est vrai qu'elle n'avait pas l'habitude de fréquenter les églises, mais tout de même... L'espace d'un instant, elle regretta l'état du jeune homme. Dommage... Un visage de statue grecque dont les grands yeux bruns, ourlés de longs cils, regardaient les gens avec une bienveillance d'un autre monde. Cet homme ne devait jamais voir la laideur des autres...

- Oui, je suis la locataire du taudis du premier étage... Il paraît que ça pue à cause des égouts et du vide-ordures qui refoulent. Un palace pour les cafards. Dans la cuisine, les blattes courent sur l'évier. Si le cœur vous en dit, venez donc prendre un café...

- Mais ce sera avec plaisir. Si le nid n'est pas beau, l'hôte est charmant et l'oisillon adorable. Je viendrai, ne craignez rien. Mais

méfiez-vous. Je suis réputé être le plus casse-pieds de la cité. Je parle de Dieu sans cesse.

- C'est là toute votre conversation ? dit Elise conquise.

- Non, non, je peux parler cuisine, pêche, chasse, poésie, peinture, et tout ce que vous voudrez. Mais Dieu reste mon sujet favori. Le dimanche, je dis la messe en bas sur la place. Y vient qui veut. A part cela, j'ai une moto, je fume des pétards et j'aime le vin rouge. Etes-vous choquée ?

- Pas choquée, non, il m'en faut plus que ça. Etonnée seulement... Vous ne craignez pas les foudres du ciel ?

- Le ciel se moque pas mal de mes mœurs, ma fille. C'est plutôt ma hiérarchie qui me cause du trac. Et la hiérarchie se moque pas mal de la mansuétude du ciel. Il y a là une contradiction flagrante. Mais la hiérarchie catholique n'a pas peur des contradictions.

Elise, déroutée d'être appelée « ma fille » par un homme du même âge qu'elle, répliqua :

- Pourquoi rester curé, alors, si vous n'êtes pas d'accord avec eux ?

- Pas curé, abbé... Parce que j'ai fait le serment à Dieu de m'occuper de ses brebis. Envers et contre l'avis de ses soi-disant serviteurs, le pape par exemple. Je sers Dieu, pas le pape.

Elise, prise de vertige, commençait à se demander dans quel monde de fous elle était tombée. L'appartement ressemblait déjà à un souk arabe et un marché campagnard dans la pure tradition auvergnate... Il ne manquait que les bestiaux. Quoique... Si on rajoutait l'adepte fervent du seigneur qui gardait des brebis c'était complet.

Une petite fille de dix ans habitant l'immeuble d'en face, venait vendre des paniers en osier dont personne n'avait besoin. On troquait, on négociait des achats dont il valait mieux taire la provenance, magnétoscope, télé, ou tout simplement vieux vélo ou batterie de cuisine, le tout sous le regard indulgent de l'abbé. Tous

criaient, riaient, et dans un coin, deux noirs jouaient du tam-tam pour une petite française de quinze ans maigrichonne qui dansait.

Elise était saoule avant même d'avoir bu... Lydie courait avec la marmaille bigarrée et racontait à qui voulait l'entendre la fabuleuse recette de sa mère pour faire des bébés.

L'abbé regardait Elise avec des yeux très peu empreints de la chasteté requise pour son ordre, et la jeune femme se demandait comment elle avait pu survivre auparavant, loin de ses nouveaux amis.

L'ambiance de l'appartement devenait étouffante. Elle éprouva le besoin impérieux de retrouver sa solitude habituelle. Rejoindre son appartement lui parut impossible. Dormir encore moins... Lydie écroulée de fatigue gisait sur le lit d'Ali, le dernier-né de Mariama, pelotonnée dans les bras de son nouvel ami. La jeune femme n'eut pas le cœur à la réveiller. Elle quitta l'appartement trop encombré profitant d'un moment d'inattention de l'abbé. Dehors, le froid mordant l'agressa et la dégrisa. Elle releva le col de son anorak et frissonna en enfouissant ses mains dans les poches. Pourquoi se sentait-elle si en sécurité dans cette cité réputée si hostile ? Peut-être à cause de la température peu propice aux rencontres nocturnes ? Plutôt parce qu'elle avait l'impression que le ciel lui accordait un répit et que rien ne pouvait lui arriver en ce moment. D'ailleurs, l'idée de mourir ne lui faisait pas peur. S'enfoncer dans le néant comme dans du coton, oublier définitivement les laideurs de l'existence... Voilà qui pouvait faire rêver la jeune femme... Heureusement qu'elle avait Lydie pour accepter de vivre plus longtemps. Pour l'enfant elle n'avait pas le droit d'abandonner la partie. Pour l'enfant et pour elle-même.

Elise qui ne croyait en rien, n'avait ni religion, ni Dieu ni maître, était persuadée que la vie avait un sens caché inconnu des hommes, et que par conséquent, personne n'avait le droit de mettre fin à une existence ne lui appartenant pas. Mais si sa vie devait se terminer dans cette cité, par une nuit froide de décembre, elle n'en concevrait

du chagrin que pour sa fille, pas pour elle... Elle était si fatiguée parfois...

Déjà trois heures du matin... Elle frissonnait dans le vent aigre. Pourquoi avait-elle si peu envie de rentrer chez elle ? Cet appartement l'indisposait sans qu'elle ne pût en cerner les raisons. Elle n'était pourtant pas obnubilée par le confort, mais la résidence des Lilas lui manquait déjà. Pas les gens, seulement son logis : propre, spacieux, clair. A cette heure tardive, le silence de la nuit enveloppait la cité d'un manteau paisible. L'appartement de Mohamed était dans l'obscurité. Tous les invités étaient partis. Elle eut un peu honte d'avoir laissé Lydie, mais elle avait besoin de se retrouver, de réfléchir et faire le point. Pourtant, elle devait bien s'avouer que l'idée de dormir seule ne l'enchantait pas. Des pas résonnèrent dans son dos. La peur qui l'avait laissée tranquille depuis plusieurs jours, revint, terrifiante. Ses genoux se mirent à trembler et l'envie de hurler lui bloquait la gorge.

- Vous ne devriez pas vous promener seule la nuit, Elise. Vous tentez le diable.

Elle respira mieux. C'était l'abbé. Son costume sombre le faisait ressembler à un oiseau de nuit. La jeune femme eut un coup au cœur peu chrétien. Cet homme la fascinait plus que la religion le permettait. Mais comme Elise n'avait pas de religion, peu lui importait de détourner un prêtre de ses vœux. D'ailleurs, n'était-ce pas lui qui la cherchait ? Dans un but charitable, probablement, sans arrière-pensée. Tant pis pour lui, songea-t-elle. Elle avait tellement besoin d'aimer...

- Je ne suis pas certaine que le diable réside ici, mon père. Il se cache dans d'autres endroits plus vicieux.

- Je vous en prie, pas de « mon père » entre nous... Vous semblez bien amère ? La vie vous a-t-elle si peu épargnée ?

Elise ne répondit pas. Elle ne désirait pas lui raconter ses malheurs. Toujours ce refus d'inspirer de la pitié... Un orgueil démesuré l'empêchait de se confier à qui que ce fût. Le jeune homme paraissait

percer ses pensées. Son regard pénétrant fouillait jusqu'au fond de son âme. Elle se sentit gênée malgré l'obscurité.

Sous le lampadaire, elle lui dit, agressive :

- Pourquoi me regardez-vous de cette façon ? Ai-je l'air d'un monstre ?

- D'un monstre ? Non, ce n'est vraiment pas l'impression que vous faites. Vous avez l'air malheureux, comme prise dans un piège. Je prierai pour vous.

Prise d'une crise de fou rire nerveux, elle hurla presque :

- Prier pour moi ? Que voulez-vous que je fasse de vos prières ? Croyez-vous que ce soit de prières dont j'ai besoin ? Vous êtes vraiment de drôles d'oiseaux, vous les curés ! Vos prières ? Tout le monde s'en tape, figurez-vous ! Vous vous croyez au Moyen Age ?

Elle regretta immédiatement ses paroles. Elle l'avait blessé gratuitement, uniquement par dépit.

- Excusez-moi, je ne voulais pas être méchante. Pardonnez-moi de vous avoir fait de la peine.

- Vous ne m'avez pas fait de la peine. Le service de Dieu demande une dose immense d'humilité.

Tant d'abnégation irritait la jeune femme.

- Curé, sauf votre respect, vous me cassez les pieds avec votre sacerdoce. Venez boire un coup à la maison. Si toutefois vous n'avez pas peur d'être seul avec moi.

- Non seulement vous ne me faites pas de la peine mais en plus, si je vous regarde, c'est uniquement parce que je vous trouve jolie et à mon goût. Cependant, je suis désolé de ne pas pouvoir répondre cette nuit à votre invitation. Demain matin, je dis la messe à neuf heures. Je vous raccompagne parce que, quoi que vous en pensiez, le diable rôde dans la cité. Il y a seulement une semaine, on a retrouvé un type un couteau planté entre les omoplates... Je ne vous cache pas que sa mort n'a chagriné personne ici. C'était un dealer notoire qui distillait sa saleté de cocaïne dans la population mineure du quartier...

Même la police ne s'est pas précipitée pour enquêter. Bien que vous n'ayez rien d'un dealer, on ne sait jamais. Il ne fait pas bon, pour une femme, de se promener seule après dix heures du soir. Donc, je vous raccompagne et je rentre me coucher. Merci pour votre invitation. Un autre jour peut-être ?

Il la laissa devant la porte de l'immeuble et lui serra la main. Elise sentit un grand vide l'envahir. Sa main trembla dans la sienne comme une collégienne. Il y avait tant d'années qu'elle n'avait pas été amoureuse ! Une bouffée d'oxygène venait de souffler dans sa vie.

Mais était-ce raisonnable de s'amouracher d'un prêtre ? Toujours son besoin de complication ! Mais se jeter à la tête du premier venu n'entraînait pas dans ses habitudes, et ce soir, elle s'était comportée comme une catin sans scrupule. Que devait penser Charles de son attitude ? Elise reprit pied dans la réalité et se jura de faire des excuses le lendemain au pauvre abbé victime de ses avances. L'alcool et les soucis l'avaient poussée vers des extrémités déshonorantes.

\*\*\*

Un pâle soleil d'hiver tentait de percer la masse sombre des nuages quand Elise émergea d'un sommeil agité. Avait-elle, oui ou non, dragué effrontément le prêtre de la cité ? Sa tête lui faisait mal et une fameuse gueule de bois s'annonçait. Dans le brouillard cotonneux du réveil, sa soirée mouvementée s'inscrivait en pointillés et la laissait hagarde. Trop d'alcool, trop de folies... A moins qu'elle n'eut rêvé. Et où était donc Lydie ?

Peu à peu ses idées s'éclaircirent et la chaleur de la honte lui monta aux joues. Dehors, des gens chantaient sur la place. Elle s'approcha de la fenêtre. Charles, en habit de cérémonie, célébrait la

messe du dimanche matin. Les fidèles, peu nombreux, emmitoufflés dans leur manteau, chantaient des cantiques. Quelque part, une radio hurlait du rock. Elise alluma sa chaîne stéréo pour écouter les nouvelles, toujours tristes malgré l'approche de Noël. Le tout faisait une cacophonie infernale, couverte par la musique arabe qui descendait de l'étage supérieur.

On gratta à la porte. C'était Lydie accompagnée d'une bande de gosses bruyants. Elle s'écarta pour les laisser passer. Qu'elle fût en chemise de nuit ne les dérouta pas. Elle en reconnut certains, ceux qui avaient la vilaine habitude de chaparder dans son magasin. Ils lui sourirent et une petite effrontée eut même le culot de lui dire :

- Je vous connais, vous ! C'est vous qui avez le joli magasin de fleurs ! Même qu'un jour, je vous ai fauché une rose ! Vous vous en souvenez ?

Si elle s'en souvenait ? Elise revoyait l'enfant, prise sur le fait, nier l'évidence. Ses taches de rousseur et son nez retroussé avaient conquis la jeune femme à tel point qu'elle lui avait offert l'objet du délit. Tout le quartier l'avait appris, ajoutant une raison supplémentaire à leur exaspération envers elle. Pourtant, quelle était la valeur d'une rose ? Pour la fleuriste, deux euros, pour l'enfant, un trésor. C'était la première fois que la petite fille recevait autre chose que des coups. Elle avait pleuré en prenant timidement la fleur devant Elise consternée. Se pouvait-il qu'une simple rose eut pu remuer autant de boue ? Qu'importait à présent ? Elise revoyait le regard courroucé de la cliente témoin de la scène. Elle s'était empressée de colporter ses ragots sur toute l'avenue...

Elise se secoua comme pour se décharger du fardeau du passé. Elle voulait oublier. La petite insista, employant soudain le tutoiement :

- Tu sais comment on t'appelle avec les copains ? La gentille fée des fleurs. C'est pour cela qu'on n'est plus venu voler chez toi... T'en as plus des fleurs ?

- Non je n'en ai plus. Je n'en aurai plus jamais...
- Sois pas triste. Les fleurs, ça fane trop vite, de toute façon.

Tu vendras autre chose.

La bande bruyante ne permit pas à Elise de répliquer. Elle s'engouffra vers la sortie en piaillant.

La petite la considéra un moment la bouche entrouverte, laissant voir un trou à la place des incisives supérieures. Puis, satisfaite de cette rencontre inattendue, tourna les talons et disparut dans le couloir.

Elise cueillit au vol sa fille qui les suivait docilement.

- Toi, tu restes ici, bout de chou. Nous allons ranger ta chambre.

- Elle est pas belle ma chambre. Et puis, c'est pas ma chambre ! C'est pas chez nous ici ! Je veux retourner à la maison.

- La maison, c'est ici à présent.

- Et moi je l'aime pas cette maison. Elle est pas belle !

- Elle n'est peut-être pas belle mais, au moins, tu as des amis.

Non ?

Lydie fronça les sourcils en signe de profonde réflexion. Elle n'avait pas considéré la question sous cet angle. Elle sourit :

- C'est vrai, j'ai des amis. Même qu'Ali, je vais l'épouser. Il m'a dit : quand on dort avec une femme, il faut l'épouser. Alors, tu vois, j'ai dormi avec lui, il faut qu'on se marie.

Ali avait quatre ans et faisait encore pipi au lit. Pas de danger pour Lydie avant pas mal d'années... Elise rit :

- Pour le moment, la future mariée, au bain. Tu empestes le chien mouillé. Tu pourras aller jouer plus tard dans le bac à sable. Je me demande où tu es allée te traîner...

- Je m'ai pas traînée... J'ai fait un câlin au chien d'Ali. Dis maman, on aura un chien, nous aussi ?

Elise haussa les épaules... Un chien ! Et pourquoi pas un cochon d'Inde ou un lapin ? L'appartement était déjà bien assez petit



pour elles deux.... Il y avait déjà suffisamment de chiens dans l'immeuble, à son goût... Cette nuit, en rentrant, elle était tombée nez à nez avec un berger allemand hirsute qui avait maculé le carrelage de l'entrée d'excréments odorants. Sans compter l'animal lui-même, sans gêne au possible, qui l'avait suivie jusqu'à sa porte en humant sa petite culotte et en grognant... Oui, il y avait bien assez d'animaux dans l'immeuble, y compris les cafards courant le long du corridor !

- Pas de chien ! On n'en parle plus. Allez hop ! Au bain !

Dehors, les chants s'étaient tus. La messe se terminait dans un bruit de chaises métalliques... La place revenait à ses légitimes propriétaires. Enfants, chiens, motos modifièrent la musique transformant la place de l'église en place terrain de jeux de tous les dimanches matin.

Elise contemplait son nouvel univers avec tristesse. Ce n'était pas qu'elle avait aimé passionnément la résidence des Lilas, mais là-bas elle avait été une autre, elle avait été autre. Au fil du temps, sa vie s'était détraquée, imperceptiblement, glissant peu à peu vers la déchéance, un peu plus pitoyable chaque jour. Perdues les illusions de sa jeunesse, perdu son bel optimisme naturel, perdus tous les biens matériels acquis au prix d'un travail acharné... Il ne lui restait que des meubles sauvés du désastre par miracle. Ce n'était déjà pas si mal... Tout cela à cause de cet infâme Raoul. Elle le haïssait à présent avec une énergie dont elle ne se serait jamais cru capable. La peur, la haine maintenant, au point de le rêver mort la nuit, assassiné par elle-même. Elle, si douce, si paisible... Elle lui en voulait même de cette haine qu'il avait engendrée.

Lydie chantait dans la baignoire, Elise avait envie de pleurer. Mais elle ne pleurerait pas. Elle ne pouvait pas pleurer, comme si ses glandes lacrymales étaient vides, comme si c'était le Sahara dans ses yeux. Pourtant, autour d'elle, tout était humide : les murs de la maison où se décollait la tapisserie fanée, le ciel d'hiver bas au point de rejoindre la terre.

Un ciel d'hiver qui n'avait pas empêché Charles, le prêtre fou, de dire la messe en plein air, écouté par une poignée de fidèles aussi fous que lui... D'ailleurs, dans cet immeuble, tous semblaient fous... Fous ou seulement vivants, à l'inverse d'Elise triste comme une morte ?

Il était temps qu'elle se réveillât de sa longue nuit, de sa longue agonie. Fallait-il tuer Raoul pour renaître ? Le tuer par la pensée s'entend. Car Elise était incapable de la moindre action de violence. Pourtant, depuis quelques temps, elle en rêvait... Elle l'écrasait comme une bête malfaisante... La bête mythique des générations passées, le loup-garou hantant l'imagination des hommes depuis la nuit des temps. S'il est vrai que chaque homme porte en lui sa propre peur, celle d'Elise avait une identité beaucoup moins légendaire, un nom, un visage : Raoul. Chaque nuit, elle l'assassinait sauvagement et se réveillait épuisée, pantelante, avec le goût du sang dans la bouche. Se pouvait-il qu'elle devînt folle ? Elle le sentait rôder autour d'elle alors qu'elle ne l'avait pas vu depuis plus d'un mois... Son odeur la poursuivait. Une odeur de fauve à l'affût... Elle savait qu'il ne la lâcherait jamais. Son absence n'était qu'un répit, un jeu pervers, une chasse morbide où on laisse au gibier un certain avantage avant de le traquer. Elle eut froid soudain, ses poils se raidirent sur sa peau malgré la température clémente de l'appartement.

On sonna à la porte d'entrée. Elle resta pétrifiée, incapable de faire le moindre geste. Lydie appelait dans le bain, les rumeurs du dehors semblaient venir de l'autre bout du monde. Il ne pouvait pas l'avoir débusquée ici ! Non, ce n'était pas possible. Comme un automate, elle se dirigea vers la porte, le corps raide, tendu comme un arc, les dents serrées. Il n'y avait pas de judas pour voir à l'extérieur. Elle ouvrit lentement la porte, tomba nez à nez avec Charles étonné de son visage hagard. Des perles de sueur coulaient de ses tempes.

- Ma parole mais je vous ai fait peur ! Je croyais que vous ne vouliez pas m'ouvrir. Elise, qu'avez-vous ?

Elle ne pouvait pas répondre, trop occupée à desserrer ses mâchoires refusant obstinément de s'ouvrir. Charles s'adressa à elle comme à une enfant :

- Elise, votre fille hurle depuis dix minutes. On l'entend du bas de l'escalier. Que se passe-t-il ?

Elle sembla revenir d'un autre monde. Les cris de la petite jaillirent à ses oreilles. Elle se précipita à la salle de bain où l'enfant en pleurs tentait de sortir de la baignoire débordant sur le carrelage. Une petite rivière d'eau mousseuse glissait vers la salle à manger.

- Le trou d'évacuation s'est bouché... Cette petite aurait pu se noyer. Vous avez eu un malaise ?

Charles l'observait, désorienté. Elle serrait Lydie dans ses bras à l'étouffer. Il les fit asseoir, leur donna un verre d'eau, et attendit que se fût tari le flot de larmes de l'enfant.

Les cris avaient attiré Mariama dont les bras vigoureux, gros comme des jambons, s'étaient emparés de Lydie qui s'était lovée, tel un oisillon effrayé, dans la chair protectrice. Charles refoula la grosse femme vers la porte d'un geste amical, elle emporta son précieux fardeau à l'étage supérieur. Resté seul avec la jeune femme, l'abbé prit ses mains dans les siennes et les caressa doucement :

- Il faut me dire, Elise, ce qui se passe. Qu'est-ce qui vous terrifie à ce point ?

Mais Elise ne pouvait pas raconter. Ni son passé, ni les délires de son esprit torturé. Pas à lui, pas au curé... Elle se revoyait, enfant, derrière les barreaux du confessionnal, avouer penaude à un curé bourru les petits travers de son comportement. « Je demande pardon, mon père, parce que j'ai péché ». Suivait la litanie des faux pas : j'ai mangé trop de gâteaux, j'ai dit du mal de ma copine, j'ai fauché dans le porte-monnaie de maman... Ensuite, la possibilité de rédemption, agenouillée sur les bancs en bois dur, pleins d'échardes : trois Pater, deux Avé Maria, et le tour était joué. Malgré cette expiation hebdomadaire, elle se sentait toujours coupable de quelque chose. Elle

avait l'impression qu'un œil, comme celui de Caën dans la tombe, l'épiait en permanence du haut du ciel. Si elle racontait ses ennuis à l'abbé, elle se serait sentie coupable... Coupable de quoi ? « On se sent toujours fautif devant un curé, c'est tout », se dit-elle.

Comme au commissaire Le Poulain, elle mentit :

- Je n'ai rien à dire. Je n'ai rien fait.

- Je vous ferais remarquer que vous n'êtes ici, ni dans un commissariat ni au tribunal. Personne ne vous accuse de rien. De quoi avez-vous peur ?

- Je n'ai pas peur. J'en ai marre! J'en ai marre, marre ! Si ce n'était pas pour Lydie...

L'abbé mit une main sur sa bouche en chuchotant :

- Ne blasphémez pas, mon petit. Surtout ne blasphémez pas.

Je sais que parfois ce n'est pas facile de vivre mais vous n'avez pas le droit. Dieu est là pour vous aider.

Elise ne lui laissa pas le loisir d'achever sa phrase. La colère lui faisait perdre tout sens de la mesure.

- Vous savez ce que je lui dis, moi, à votre Dieu ? Vous m'emmerdez avec votre Dieu ! Foutez-moi la paix ! C'est tout ce que vous avez trouvé comme réconfort ? D'ailleurs, je n'ai besoin de personne. Que savez-vous, vous, de la difficulté de vivre ? On vous nourrit, on vous loge, et les seules âmes dont vous êtes responsable vous importent peu, après tout. Vous ratez l'éducation d'un marginal, et alors ? Qui vous en tiendra rigueur ? Vous passez à un autre. Peut-être ferez-vous mieux la prochaine fois ? Que savez-vous de l'angoisse parentale ? Ce n'est pas vous qui les nourrissez, vos ouailles...

- Ça suffit, Elise ! Je ne suis pas responsable de vos maux. Pourquoi vous en prenez-vous à moi ?

Les yeux gris métal de la jeune femme semblaient chauffés au fer rouge. L'instant d'un souffle, l'abbé y vit briller la folie meurtrière. Puis ils reprirent leur couleur normale, et la douceur du regard resurgit

du néant. Charles était mal à l'aise, incommodé par quelque chose qu'il était incapable de définir.

Elise avait retrouvé son sang-froid. Jamais elle ne s'était sentie aussi vulnérable. Il lui fallait rassurer le prêtre et se rassurer elle-même.

- Excusez-moi. J'ai des crises de migraines et ça me rend folle. Je perds le sommeil, j'ai des vertiges... Je suis désolée.

Peut-être le prêtre crut-il à ce mensonge ? Il la regarda un moment incrédule mais le regard d'Elise était limpide et rien chez elle ne pouvait faire penser qu'elle pût porter un secret trop lourd pour sa raison. Charles accepta l'explication et aussi l'invitation à dîner.

\*\*\*

Quand Elise n'était pas obsédée par le souvenir de Raoul, elle pouvait être d'excellente compagnie, gaie, avide de tout connaître, et Charles la fascinait.

A la fin du repas, il se roula une cigarette avec de l'herbe qu'il cultivait sur la terrasse de son appartement, au mépris des lois. L'odeur étrange emplissait la salle à manger et la fumée montait en volutes bleues vers le plafond. Elise ne savait plus que penser de ce prêtre marginal, séduisant, qui venait balayer sa vie d'un souffle vivifiant. Depuis longtemps, elle ne buvait du vin rouge que pour oublier. Là, elle déboucha une bouteille pour le plaisir. Il ne lui restait que quelques verres dépareillés, uniques rescapés d'un carton cassé lors du déménagement... Mais qu'importait le flacon... Son esprit errait de Charles à la bouteille, de la bouteille au logement presque insalubre qui constituerait, à l'avenir, son havre, son refuge. Mais elle baignait en compagnie de l'abbé dans une douce euphorie propre à l'optimisme, si bien que le décor, aussi laid qu'il pût être, avait un goût de paradis.

Des hurlements dans l'escalier les tirèrent de leur quiétude. Lydie revenait du jardin public, complètement affolée, suivie de la troupe bruyante des enfants. Ils parlaient tous à la fois, excités, envahissant la salle à manger, crevant l'ambiance comme une vulgaire bulle de savon. La chute était pénible, la situation presque grotesque. Pris en flagrant délit de libertinage, Elise et Charles ressemblaient à deux collégiens appréhendés en train de fumer dans les toilettes du collège. Mais les enfants ne remarquèrent pas leur trouble. Le plus grand tenta une explication, bientôt aidé par les autres et Elise ne comprenait rien.

- C'est un gros type, il est venu voir Lydie... Un type moche avec un air méchant. Il lui a parlé...

- Oui, un gros avec un uniforme bleu...

- Et un chien ! Même qu'il a un pistolet, et le chien un collier et une laisse.

- Tu dis n'importe quoi, il n'a pas de pistolet !

La plus noire des confusions présidait aux débats. Charles intervint :

- Taisez-vous tous ! Que s'est-il passé Lydie ?

La petite pleurait et tremblait.

- C'est un monsieur. Il est venu me voir et il m'a dit : je suis ton papa. Alors j'y ai dit : c'est pas vrai, mon papa il est mort. Il a ri et il a dit : ta maman c'est une menteuse. Ton papa, il est pas mort, c'est moi. Et moi j'en veux pas de ce papa ! C'est pas vrai, hein maman ? Il est méchant et il est laid. Mon papa il était gentil et il est mort...

Un silence épais comme du pudding anglais suivit les explications de l'enfant. Elle reniflait bruyamment attendant une réponse qui ne venait pas. Elise pétrifiée avait perdu l'usage de la parole. Sous les yeux inquisiteurs de Charles, ses lèvres tremblaient et son estomac se contractait comme chaque fois qu'elle pensait à Raoul. Lydie appelait au secours sa mère, de ses grands yeux bouleversés.

Tous les regards braqués sur Elise la figeaient. Le temps s'était arrêté, suspendu au-dessus d'eux par un fil invisible. Bras ballants, bouche ouverte en signe de profonde incompréhension, Elise s'interrogeait sur les raisons d'une telle persécution. Désormais, elle savait n'être tranquille nulle part. Où qu'elle pût se réfugier, il la retrouverait sans qu'elle sût par quel stratagème il pouvait être au courant de ses déplacements. Pourquoi s'en prendre à la petite ? Il n'allait quand même pas se prévaloir de cette paternité clandestine pour le seul plaisir de lui nuire ? Jamais un seul instant Elise n'avait imaginé que cet homme grotesque put être épris d'elle et en fût réduit à la tourmenter par amour, parce qu'il était incapable de le lui dire autrement... Cet amour donné par force, elle ne pouvait pas en vouloir, ni même concevoir qu'il put exister...

Les enfants attendaient une explication qui ne venait pas, et Charles, de son regard interrogateur, scrutait le visage de la jeune femme. Elise réalisa l'urgence de la situation et conclut, d'un air se voulant détaché :

- Cet homme dit n'importe quoi. Le père de Lydie est mort, et personne n'a le droit de dire le contraire. Je réglerai cette histoire le plus tôt possible. S'il revient dire des choses pareilles, j'irai voir la police.

Un souffle vivifiant sembla souffler soudain, assainissant l'atmosphère. Les enfants n'avaient pas besoin d'autres explications. Du moment que Madame Blanc le disait, c'était vrai. Elle ne pouvait pas mentir. La petite troupe se retira, emportant Lydie dans son sillage. Elise se retrouva seule, à nouveau, avec l'abbé, moins facile à berner que les enfants.

- Si vous me disiez, maintenant, le fin mot de toute cette histoire ? Je ne suis pas naïf, Elise, et votre version ne tient pas debout. Qui était le père de Lydie ?

- Ça ne vous regarde pas. Je n'ai de compte à rendre à personne.

- Ce n'est pas la peine d'être ainsi agressive pour une question aussi banale. Si vous me permettez un conseil, faites attention aux gens que vous fréquentez. Le monde est plein de crapules.

Elle le dévisagea, se demandant s'il faisait semblant d'être stupide pour lui soutirer des confidences ou s'il était plus niais qu'elle ne l'imaginait. Mais il avait l'air sincère, et cette touchante naïveté émut la jeune femme au point de faire naître des larmes au coin de ses paupières. Des larmes qu'elle refoula pour répondre d'un ton sec :

- Quand on vous demandera votre opinion, l'abbé, vous la donnerez. Pour le moment, ce n'est pas le cas. Ma vie privée ne regarde que moi.

- C'est dommage, j'aurais voulu être votre ami. Je vous aime bien, Elise. Je suis navré. Permettez-moi de me retirer.

Elle aurait voulu le retenir, lui dire qu'elle avait plus que de l'amitié pour lui, qu'elle avait besoin de lui, de sa présence, de la chaleur de sa peau sur la sienne et de la folie rafraîchissante qu'il apportait à sa vie. Mais comment dire tout cela avec un nœud obstruant sa gorge au point de l'étouffer ? Lui avouer ? Elle n'était pas sûre de ne pas le faire fuir. De plus, elle avait l'impression qu'en gardant son secret pour elle, elle préserverait les autres des éclaboussures. C'était sa vie, son danger, son combat. Inutile d'exposer qui que ce fut à la démence de Raoul. Elle le pensait prêt à supprimer quiconque se mettrait entre elle et lui. L'idée qu'il pût s'en prendre à Charles lui était insupportable. Mieux valait le laisser partir sans explication.

Elle refoula l'envie de se jeter dans ses bras et le poussa vers la porte sans ménagement avec une mauvaise foi écœurante.

- C'est ça, prenez congé. Si vous croyez pouvoir fumer vos cochonneries chez moi et me traiter comme une délinquante, vous vous trompez. Vous devriez surveiller vos propres fréquentations. Elles valent bien les miennes. Et gardez vos sermons pour les dingues qui vont vous écouter divaguer sous la pluie le dimanche matin...



- Vous devez avoir un gros problème pour vous comporter de cette façon, répondit l'abbé avec douceur... Je ne retiendrai même pas vos insultes, indignes de vous. Sachez seulement que je suis là et que vous pouvez m'appeler à tout instant. A bientôt.

\*\*\*

Le prêtre parti, Elise put enfin laisser libre cours à sa fureur. Rage impuissante, irrésistible désir de mutilation, désespoir sans fond. Elle craquait. Elle donna des coups de pieds dans les meubles, renversa les bocaux de verre rangés sur les étagères, répandant leur contenu sur le sol. Debout au milieu de sa salle à manger, elle se mit à se griffer le visage et à s'arracher les cheveux. Puis, soudain dégrisée, elle contempla dans la glace de la salle de bain les résultats du carnage. L'espace d'un instant, l'idée l'effleura qu'elle ferait bien de se faire soigner, mais il faudrait pour cela raconter sa vie à un psychiatre qui mettrait son nez dans des affaires ne le regardant pas. Le seul moyen de se soigner, d'ailleurs, aurait été de faire disparaître Raoul à tout jamais, et cela, c'était hélas impossible.

Après la tempête, le calme. La nuit tomberait bientôt et il ne restait qu'une chose à faire avant le retour de Lydie : le ménage. On aurait dit qu'un ouragan avait dévasté l'appartement. Elle prenait peu à peu conscience de l'état de délabrement de ses nerfs. Combien de temps pourrait-elle tenir avant de s'effondrer complètement ? Et que faire pour protéger Lydie de toutes ces horreurs ? Elise n'était plus en état d'y réfléchir sagement.

Ce fut un dimanche soir sombre. Dehors, la température avait encore baissé. Elise se préparait à passer une journée terrible. La voiture pleine de prospectus attendait en bas de l'immeuble. Ce serait une journée de fatigue à marcher, ses paquets sous le bras, de boîte à lettres en boîte à lettres, pour gagner un misérable salaire en

récompense d'un travail harassant. Mais elle n'avait pas le droit de se plaindre, c'était déjà un miracle si elle avait pu trouver du travail...

Mais marcher, marcher, toujours marcher et marcher encore... Dans son sommeil, elle marchait inlassablement. Les boîtes à lettres semblaient se multiplier à l'infini et les prospectus ressortaient comme par enchantement pour venir se ranger sagement dans son sac. Elle faisait toujours les mêmes gestes et le travail n'avancait pas. Le patron de l'agence hurlait, son visage se répercutait dans toutes les vitrines de la rue. Cette rue, bien sûr, c'était son avenue, celle de son magasin. L'épicier avait englouti sa voiture sous des tonnes de journaux périmés, et la vieille riait, grimaçant de toutes ses dents. Elle entendit hurler « au feu ! » et bondit hors de son lit en claquant des dents. Ce n'était qu'un cauchemar... Pourtant, les hurlements persistaient.

Elise se leva attirée par les cris au bas de l'immeuble et la sirène des pompiers. Elle ouvrit la fenêtre, le froid du dehors la glaça. En bas, sur le parking, sa voiture brûlait. Sa voiture et tous les prospectus de l'agence... La fumée montait vers les nuages emportant ses derniers espoirs. Plus de voiture, plus de prospectus, plus de travail... Le cauchemar recommençait.

Elle s'accrocha au balcon, incapable de détacher son regard du tas de ferraille se consumant sous ses yeux. En bas, quelqu'un hurlait son nom. Derrière elle, Lydie pleurait. Le monde se mit à vaciller et elle s'écroula, oubliant pour un court instant, l'horrible réalité des choses.

### CHAPITRE III

La jeune femme ouvrit les yeux sur un petit jour glauque, fané, qui tentait vainement d'éclairer la chambre. L'espace d'un instant, elle se crut dans son ancien appartement, un lundi matin ordinaire. Mentalement, elle prépara les commandes de fleurs de la journée. Allait-elle, oui ou non, agrandir le magasin ? Elle caressait ce projet depuis longtemps : annexer le petit entrepôt juxtant sa boutique et y organiser des expositions florales. Mais quelque chose ne collait pas. La tapisserie de sa chambre avait changé. Un papier minable remplaçait la toile murale et le plafond taché virait au gris. Pourtant, elle l'avait fait repeindre peu de temps auparavant... Tout était incongru. Que se passait-il ? Où était-elle ?

La mémoire lui revint et un goût acide emplit sa bouche. Elle avait du mal à déglutir. Un brouhaha de voix la ramena brutalement au présent.

- Je crois qu'elle se réveille. Vous pouvez lui parler mais ne la fatiguez pas trop...

C'était probablement la voix d'un médecin... Puis Charles parla.

- Ça va, Elise ? Vous pouvez vous vanter de nous avoir fait une belle frayeur. J'ai cru que vous alliez vous jeter du balcon.

Elle porta sa main à son crâne. Un bandage lui enserrait la tête, faisant une couronne sur ses cheveux. Elle balbutia d'une voix pâteuse :

- Que m'est-il arrivé ? Un accident ?

- Vous vous êtes évanouie et votre tête a heurté l'angle du balcon. Rien de grave, vous en serez quitte pour une belle migraine. Par contre, moi, j'ai quelques questions à vous poser.

Cette voix, Elise l'aurait reconnue entre mille. Le commissaire Le Poulain... Ce cher commissaire, toujours prêt comme un boy-scout... Toujours là quand on n'avait pas envie de le voir... Surtout quand on n'avait pas envie de le voir.

Elle ne répondit pas. Elle essayait de prolonger l'instant cotonneux, la sensation de flotter au-dessus d'un monde indifférent. Mais son esprit se raccrochait à la réalité malgré tous les efforts qu'elle faisait pour s'en échapper. Dommage... Elle implora le commissaire du regard, mais celui-ci entendait bien poser toutes ses questions indiscretes.

- Elise répondez-moi. Vous tenez encore à protéger vos agresseurs ? Qu'attendez-vous ? Qu'ils s'en prennent à votre propre personne ou à votre fille pour réagir ? Je vous répète la même question que le mois dernier : qui peut vouloir vous nuire ?

- Me nuire ? Je ne vois pas... Personne à ma connaissance. Je n'ai pas d'ennemis...

- Mon petit, ma patience a des limites. Vous ne pourriez pas faire un peu confiance à la police ? Nous vous protégerons. Soyez certaine que votre mutisme joue en faveur de ces crapules. Je vous en conjure, aidez-moi !

- Mais c'est un accident... Je ne vois pas pourquoi vous vous inquiétez...

- Désolé de vous contredire. Votre magasin, si vous voulez, disons que c'était un accident dû à votre négligence, ou une malveillance de votre part pour escroquer l'assurance. D'ailleurs, vous avez été condamnée pour cela, non ? En ce qui concerne votre voiture, je ne peux pas conclure à un accident. On l'a arrosée d'essence avant d'y mettre le feu. Puisque vous ignorez qui peut bien vous en vouloir à ce point, je vais être dans l'obligation d'interroger tous les suspects du quartier, et croyez-moi, j'en ai. Il y a pas mal de jeunes, ici, qui ont un casier judiciaire déjà chargé. L'abbé le sait bien, lui. N'est-ce pas monsieur l'abbé ?

De l'essence... Ainsi ils avaient osé...

La pièce tourne comme un manège, une ronde infernale où tourbillonne Elise, emportée par la folie. Le vent souffle, siffle à ses oreilles et tout bascule. Une envie de hurler à la mort comme un chien abandonné... Ne pas craquer, ne rien dire, et surtout que Charles ne sache jamais, jamais... Pourvu qu'ils laissent Lydie tranquille... Que va-t-il arriver ? Que vont-ils encore pouvoir inventer ? Sa tête explose en des milliers de feux d'artifice...

Le commissaire Le Poulain et Charles, abasourdis, contemplaient le visage de la peur, la même peur que sur ces masques de parade des danses chinoises... Elise jouait seule avec sa terreur devant un public novice. Ses spectateurs ne comprenaient rien à la pièce tragique qui se déroulait devant leurs yeux. Et Elise sentit le froid de l'angoisse glisser le long de son dos. Réagir, réagir vite, à tout prix, arrêter le cours des événements... Une seule pensée l'habitait, la hantait à présent : se débarrasser de sa peur, par n'importe quel moyen. Impossible de continuer à vivre dans un tel tourment. Et comme un oiseau pris au piège de sa cage, se cognant à d'invisibles barreaux, elle sentait la folie s'insinuer dans son cerveau, sournoisement. Se laver, se laver encore et toujours des souillures, se récurer la peau jusqu'à l'agonie, pour tenter d'enlever cette glue asphyxiant ses pores.

- Je voudrais prendre une douche... Je me sens sale. Laissez-moi prendre une douche.

- Vous faites ce que vous voulez, vous êtes chez vous. Mais n'oubliez pas que votre silence va attirer pas mal d'ennuis à des jeunes innocents... Réfléchissez-y. Cela me semble plus important que de prendre une douche. Demandez donc à l'abbé.

- Il a raison. Mes jeunes ne sont pas des anges mais je suis sûr qu'ils n'ont rien fait. Je ne les vois pas mettre le feu à votre voiture... Pourquoi l'auraient-ils fait ? Ils volent, ils se battent mais cet acte de vandalisme gratuit ne leur ressemble pas, ça n'a aucun intérêt pour eux. Ils auraient pu la voler, pas y mettre le feu. Et puis dans ce quartier,

vous apprendrez qu'on ne vole pas les pauvres... Tout le monde sait que vous habitez seule avec une gosse dans l'appartement le plus pourri de l'immeuble. Les femmes dans votre genre, pour eux c'est sacré... Ce sont de braves petits. La société ne les a pas épargnés, inutile de leur coller sur le dos des crimes dont ils sont innocents. Si vous savez quelque chose, dites-le.

- De braves petits ! s'exclama le commissaire. N'exagérons pas. Deux d'entre eux ont déjà été arrêtés pour des actes de pyromanie et trois autres pour viol. Vous avez une sacrée conception de la bravoure, vous... Elise, je vous attends cet après-midi dans mon bureau. Je m'occupe d'abord des « bons petits gars », comme dit l'abbé... Monsieur l'abbé, prenez soin d'Elise, elle a bien besoin d'un ange gardien.

Le commissaire se leva pesamment de sa chaise. Il lui semblait porter un fardeau encombrant. Jamais de sa carrière de policier il n'avait éprouvé autant d'affection pour la victime. Cette petite Elise, il lui semblait en être paternellement responsable. Il la voyait s'enliser, se perdre, sans pouvoir rien faire pour l'aider. La colère motivait son acharnement contre elle. S'il pouvait seulement la forcer à avouer son secret ! Car secret il y avait, il en était persuadé. Gégène pensait le deviner. Ce vigile malveillant avait déjà eu des démêlées avec la police sans que quiconque pût prouver quoi que ce fût contre lui. Les autres vigiles veillaient et fournissaient, à l'occasion, l'alibi nécessaire. Pour le commissaire Le Poulain, Elise était le seul espoir de coincer cette ordure. Deux fois accusé de viol par ses victimes, deux procès, deux non-lieux. Aucune preuve, seulement sa parole contre celle de jeunes filles traumatisées.

Le commissaire se souvenait avec révolte de Violette, une petite de quinze ans, complètement hagarde, quittant le tribunal, submergée de honte... Elle s'était suicidée quinze jours après dans la maison de repos où le médecin l'avait placée. C'était pourtant une adolescente saine, gaie, normale, pas plus portée sur le sexe masculin

que la plupart des autres filles de son âge... Quand l'avocat de la défense l'avait traitée de « Marie couche-toi là », elle avait pleuré comme une enfant qu'elle était encore. A ce souvenir, les poings de Gégène se serraient de rage. « Elise, mon petit, je t'en prie, aide-moi... Aide-moi à coincer ce salaud. Un mot de toi et je le tue de mes propres mains. Pour Violette, la petite fille trop tôt partie, pour les autres, passées et à venir, celles qui n'osent rien dire, comme toi, Elise... ».

Le commissaire sortit en traînant les pieds sur le Gerflex, laissant les traces noirâtres de ses semelles sur le sol, et l'odeur de son cigare éteint abandonné dans un cendrier.

Elise retrouvait lentement ses esprits et son sang-froid. Le jour se levait. Un petit jour terne, glacial, que l'idée de Noël ne parvenait pas à colorer. Noël dans trois jours... Pas d'argent pour acheter la poupée tant convoitée par Lydie, encore moins le landau... Plus de voiture, plus de travail. « Pourvu que l'assurance paye les dégâts, que le directeur de l'agence de publicité ne réclame pas le remboursement des prospectus... Pourvu que je ne craque pas... ». La tête de la jeune femme bourdonnait d'interrogations et d'incertitudes. Charles était là, ange gardien désigné par le commissaire, démon tentateur envoyé par le destin, spectateur dubitatif devant les événements.

- J'aimerais quand même comprendre. Vous connaissiez le commissaire ? Dans quelle circonstance l'avez-vous rencontré ? Que m'avez-vous caché de si terrible ? Qui protégez-vous ? Vous êtes de la Mafia ?

Elise éclata de rire. De la Mafia ! Pauvre Charles, loin de la réalité, enfermé dans sa naïveté de curé !

- Excusez-moi. C'est trop cocasse... De la Mafia ! Vous regardez trop la télé. Charles, vous êtes un ange, le commissaire a raison. Mais je vous aime et j'ai envie de faire l'amour avec vous. Vous êtes vivifiant comme une source en plein désert.

- Moi aussi, j'ai envie de faire l'amour avec vous, avoua le prêtre, mais je ne le ferai pas. C'est dur, parfois, d'être curé, ça ne met

pas à l'abri des faiblesses humaines, surtout pas de l'amour, mais le Christ aussi a eu sa croix. En comparaison, la mienne est bien légère. Je ne peux pas ne pas avoir envie de vous, mais je peux me battre contre ce désir.

- Et moi ? Que fais-je ? hurla Elise. Y avez-vous pensé ? Je n'ai rien promis, je n'ai rien juré ! J'ai besoin de vous. Vous êtes le seul qui puisse me redonner goût à l'amour, le seul avec qui je pourrai faire l'amour sans avoir à me sentir sale et me laver la peau jusqu'à ce qu'elle s'arrache de ma chair ! Vous ne devez pas avoir besoin de savon, vous, pour vous laver ! Vous êtes pur, clair, limpide ! J'ai besoin de vous pour me nettoyer de toute la crasse qui m'encombre, qui adhère à ma peau ! Je vous en prie, Charles, prenez-moi dans vos bras, embrassez-moi au moins ! Libérez-moi de moi...

- Vous seule pouvez vous libérer, Elise. Tout l'amour que je pourrais vous donner ne vous rendrait pas la liberté. Je ne peux que vous aimer dans ma tête, et c'est déjà un péché...

Elise pleurait, le nez dans son coussin, et Charles se retira la laissant aux prises avec ses fantasmes et ses obscurs démons.

Elle sanglotait, la douche coulait brûlante sur ses reins, rougissant sa peau comme un homard cuit. Elle n'en finissait pas de se laver et pensait devoir se laver jusqu'à la fin des temps. Faudrait-il qu'elle se jette dans la mer avec une pierre autour du cou pour ne plus avoir cette sensation de saleté perpétuelle ? Seuls, un grand fleuve du genre Amazonie ou l'océan Pacifique, pourraient avoir raison de la crasse accrochée à son esprit comme une sangsue. Ou la disparition de Raoul... La mort de son tortionnaire blanchirait à tout jamais sa conscience, sa raison, son corps... Mais qui pourrait en vouloir à ce monstre, elle mise à part, au point de le tuer ?

Un bruit de pas dans la salle à manger la tira de ses idées meurtrières. Une tête ronde, coiffée d'un fichu, passa la porte. Mariama que la vue du corps nu ne dérangeait pas, étrangère à toute idée de pudeur mal placée, venait constater que sa protégée était en bonne



santé. Satisfaite, mère poule prête à couvrir les œufs délaissés par les autres, elle s'enquit :

- T'as pas faim, Mamoiselle Elise ? C'est l'heure du petit déjeuner. Viens à la maison, Lydie t'attend.

Lydie ! Elise avait oublié Lydie ! L'énormité de cet acte lui apparut dans toute sa signification. Oublier Lydie, c'était un grave aveu de perte du sens de la mesure. Lydie, sa seule raison de vivre, son soleil, son île dans l'océan déchaîné.

Sa haine contre Raoul redoubla au point de prier le ciel, elle, l'incrédule, l'hérétique, d'attirer sur lui ses foudres et de l'anéantir à jamais. Elle aurait volontiers payé un tueur professionnel pour lui régler son compte... Une folie meurtrière incontrôlable s'emparait d'elle. Heureusement, elle ne se sentait pas capable de tuer qui que ce fût, sauf en rêve. Mais pour combien de temps ?

\*\*\*

Des murs couverts de graffitis, taches sombres sur le papier fané... Deux bancs identiques, impersonnels, inconfortables... Dans un recoin, un cœur gravé, barré d'une flèche, et cette phrase laconique, portant tout l'amour du monde « *Paulette aime Popol...* » Qui étaient ces deux amoureux naïfs, crédules au point d'imaginer qu'écrire des mots d'amour sur les murs d'un commissariat pouvait les protéger de la laideur du monde ? Elise voulait croire à deux Roméo et Juliette transis, injustement incarcérés à cause d'un amour interdit... Pauvres illusions pour essayer de donner à ce commissariat sinistre un air d'opérette dont il était loin d'incarner le décor... La réalité la happa sous les traits d'un agent en uniforme, peu romantique :

- Suivez-moi, le commissaire vous attend.

Ni bonjour, ni un mot gentil pour la rassurer. Un couloir minable aux couleurs d'urine, puis, une grande salle, grouillante d'une faune hétéroclite, où tous les yeux se braquèrent sur elle en même

temps, et la gêne qui lui fit baisser le regard devant ce déshabillage moral. Son cas commençait à attirer l'attention et la curiosité. Elise se sentait aussi mal que si elle s'était promené nue sur une plage où tous auraient été vêtus en costume-cravate et souliers vernis...

Violée physiquement quatre ans plus tôt, violée sans cesse par son bourreau, elle était à présent violée moralement par tous ces gens qui la dévisageaient, ceux qui prenaient du plaisir à la voir se taper la tête contre les murs. Que pouvait-il lui arriver de pire ?

Le corridor traversait des mondes sauvages, jungle inextricable habitée par des fauves humains, des mangeurs de chair et de cerveaux... Des lampes brillaient, brûlaient les visages, faisaient avouer des crimes jamais commis. Elise frissonna. Des voix la suivaient dans la pénombre. Des gouttes de sueur coulaient le long de ses tempes et elle tituba.

- Vous êtes malade, Mademoiselle ?

La voix la fit sursauter et reprendre pied avec la réalité. Elle n'était pas dans la jungle mais au commissariat, devant le bureau du commissaire.

- Non, non... J'ai rendez-vous avec le commissaire Le Poulain.

- Je sais parfaitement que vous avez rendez-vous avec le commissaire, je vous ai dit, il y a trois minutes, qu'il vous attendait. C'est pourquoi je m'inquiète pour vous. Vous n'êtes pas droguée, des fois ?

Sur la porte, faisant la nique à la plaque annonçant « commissaire Le Poulain » une inscription que personne n'avait encore songé à effacer « mort aux vaches » tracée au feutre rouge. Rien de bien original...

- Non, je ne suis pas droguée. Je ne sais même pas reconnaître une cigarette d'une autre. Je n'ai jamais fumé et je ne bois pas. Ça vous épaté ?

La porte s'ouvrit emportant la réponse du planton loin des sarcasmes d'Elise.

Derrière elle, la porte se referma sans bruit. Une chaise que l'on tire, un café fumant posé sur le bureau... Le décor s'humanisait. Une clairière au milieu de la jungle avec le roi des animaux en hôte accueillant. Jane sans Tarzan, dans un univers de bande dessinée façon Walt Disney... Quand allait-elle être mangé ?

- Buvez ce café, Elise. Il fait froid dans nos locaux. Vous avez l'air glacée.

Excellent le café... Dommage qu'il n'y ait pas aussi une bonne douche, indispensable après la traversée du désert. Mais on ne pouvait pas compter sur la police locale pour assurer le confort des voyageurs. Déjà cette route à dos de chameau... Un calvaire.

- Ça ne va pas ? demanda Le Poulain.

« *Tiens, le commissaire Le Poulain... Comment est-il ici ?* »

- Bonjour commissaire, dit-elle en lui tendant la main. Vous avez fait le voyage spécialement pour moi ?

- Je vous demande pardon ? dit Le Poulain interloqué

« *Bon sang ! Mais qu'est-ce que je raconte ?* »

- Excusez-moi, répondit Elise, je suis un peu fatiguée. La grippe, sans doute. Je vous écoute.

Décontenancé, le commissaire lui dit :

- Vous m'écoutez ? C'est parfait. J'ai arrêté deux suspects. Pas d'alibi pour hier soir, et la vilaine habitude de mettre le feu partout. Bien sûr, c'est la première fois qu'ils s'attaquent à une voiture et qu'ils utilisent de l'essence mais ils devaient bien un jour passer à des bêtises plus importantes. Evidemment, ils nient. Je vais les garder vingt quatre heures, le temps de les malmener un peu. Je suis sûr qu'ils vont avouer. Pas beaucoup de résistance cette génération, si vous voulez mon avis. A moins qu'ils ne soient innocents, bien entendu. Vous êtes la seule à pouvoir les disculper... Ou les enfoncer. Vous n'avez rien à me dire ?

*« Où est la sortie ? Il faut que je me sauve d'ici. Si Raoul me retrouve, il va croire que je l'ai dénoncé et il va m'envoyer ses tueurs... D'un autre côté, je ne peux pas envoyer ces deux jeunes gens en prison à vie. Dieu seul sait ce qui se passe dans les prisons du tiers-monde... »*

Sortant de son délire, Elise demanda :

- Que se passera-t-il si je ne porte pas plainte ?

Gégène s'étrangla de surprise. Effondré, il rugit :

- Si vous ne portez pas plainte, un ou des salauds vont encore s'en tirer la tête haute. Vous ne pouvez pas faire ça !

- Tant pis ! Ça vaut mieux que d'envoyer des innocents en prison. Donc, je ne porte pas plainte. Je suis désolée, commissaire.

Les yeux d'Elise avaient perdu cette couleur trouble qui les embrumait. Revenue au réel, consciente d'avoir frôlé la folie, elle n'avait plus qu'une envie : rentrer chez elle et se laver. Ensuite, sa décision était prise. Elle irait voir Raoul pour essayer de le raisonner. Tans pis si c'était se jeter dans la gueule du loup.

Le commissaire en aurait pleuré.

- Je vous en prie, ne faites pas l'enfant. J'ai besoin de vous et vous avez besoin de moi.

Il rajouta en criant :

- Vous devez porter plainte ! Sinon, vous êtes foutue ! L'assurance ne vous remboursera jamais. Qu'allez-vous devenir ? Vous avez pensé à Lydie ? C'est bientôt Noël. Et sa poupée ? Et son landau ? Vous avez de l'argent pour lui acheter son cadeau ?

Bien sûr que non, elle n'avait pas d'argent ! Mais pouvait-il comprendre, ce fonctionnaire, bien à l'abri derrière son bureau, les problèmes du commun des mortels ? Qui avait assez d'argent pour passer Noël confortablement dans la cité où elle vivait désormais ? Elle n'aurait pas de dinde aux marrons, pas de bûche glacée... Bien contente d'avoir rencontré des arabes qui lui faisaient le couscous et lui offraient leur amitié sans équivoque... Sinon, c'était des pâtes et des

œufs pour Lydie et elle... Elle regardait le commissaire et ses yeux verts brillaient de colère. Un fossé entre deux mondes.

Elle hurla presque :

- Non, je n'ai pas d'argent pour passer Noël ! Croyez-vous que je sois la seule ? Et puis, d'ailleurs, qu'est-ce que cela peut vous faire ? Vous croyez que je mangerais mieux si j'enfonçais quelqu'un ? Ne vous prenez pas pour Robin des bois, c'est un rôle qui cadre mal avec vos fonctions. Je suis désolée de ne pas pouvoir vous aider, j'ai assez d'ennuis. Joyeux Noël, Monsieur le commissaire.

Elle referma la porte discrètement derrière elle, sans même lui avoir serré la main. Gégène Le Poulain venait de vieillir de dix ans, et s'interrogeait sur le bien-fondé de continuer un métier qui le dégoûtait à présent, ou de prendre sa retraite tout de suite, sans attendre six mois de plus, pour aller s'occuper de son jardin. Mais sa colère et son obstination étant plus fortes que sa fatigue morale, il hurla dans son téléphone au planton qui s'endormait à l'accueil :

- Faites venir tous les flics qui roupillent au lieu de bosser ! J'ai besoin d'eux !

Elle allait voir, cette petite Elise si on pouvait prendre le commissaire pour un imbécile. Il la protégerait malgré elle !

Qu'on se le dise.

Le policier de service haussa les épaules et pensa :

« Ils avaient raison les collègues. Le Poulain perd les pédales pour une petite jeune de vingt-cinq ans... Si les commissaires se mettent aussi à débloquer maintenant, en qui peut-on encore avoir confiance ? »

Elise, pour sa part, était peu fière de sa sortie. Cet homme voulait l'aider, c'était évident. Un brave type en somme... Toute la tête de Lénine. C'était peut-être cette ressemblance étonnante qui lui donnait envie de se battre pour les opprimés ? Mais que pouvait-il faire

pour elle ? A part en tuant Raoul, elle ne voyait pas comment il aurait pu l'aider...

Noël dans trois jours et plus d'argent, seulement le R.M.I... Revenu minimum d'insertion... Minimum, ça ils pouvaient le dire... Rêves médiocres d'imbéciles, oui... Car après avoir payé le loyer, l'électricité, les impôts locaux - car, par-dessus le marché, la poubelle dans laquelle elle vivait était taxable - les charges en tous genres, sans parler du téléphone qu'elle ne garderait pas longtemps, il ne lui restait que les yeux pour pleurer. Alors Noël, hein ?

Noël, cette fête pour les nantis, les bourgeois cossus fêtant la naissance d'un petit pauvre qui n'avait même pas un toit pour s'abriter, un SDF en somme. Quelle dérision...

Dans les rues en fête, les guirlandes illuminées et les magasins tentateurs narguaient les pauvres gens, et donnaient aux honnêtes citoyens fauchés des idées presque malhonnêtes.

\*\*\*

Sur le trottoir, Elise hésita. A quoi bon se battre contre des moulins ? Raoul serait intraitable. Comment trouver un peu d'humanité dans cette bête humaine ? L'idée de ses petits yeux méchants derrière ses doubles foyers et ce regard fuyant, obscène, la salissait déjà. Mais il fallait essayer, pour Lydie, pour elle, pour ne pas devenir folle.

Son doigt meurtrit le bouton de l'ascenseur et ses ongles pénétrèrent au plus profond de la paume de ses mains. Son cœur se mit à jouer le tam-tam dans sa poitrine au rythme de ses tempes. Ses jambes faillirent la lâcher et trahir sa terreur. Il devait être seul à cette heure-ci. Sa femme travaillait à l'hôpital... Une infirmière inconsciente des activités annexes de son mari. Elise ne voulait pas lui faire de mal. Il fallait qu'elle soit absente ! A tout prix ! Elle manqua s'écrouler sur la porte en appuyant sur la sonnette.

Quelques minutes qui lui parurent des siècles, et la porte s'ouvrit sur son bourreau. Le seul fait de sa vue l'agressa au plus profond de son âme. En tenue d'intérieur, il était encore pire que dans son costume de vigile. Ce faux air d'homme tranquille, dans ses pantoufles, cette apparence de brave mari au foyer... Qui croirait Elise si elle osait avouer l'inavouable ? Elle lui aurait volontiers craché à la figure, mais paralysée par une angoisse incontrôlable, elle le fusilla de ses yeux inquiets de chat, suffisant, par leur seule lumière, à faire naître en lui les pires envies. Envies d'amour ou envies lubriques ? Où était la frontière ? Lui-même n'en savait rien, animal envoûté par sa proie, bourreau victime et bourreau exécuteur, pris à son propre piège.

La porte se referma derrière Elise alors qu'elle aurait voulu fuir, mue soudain par une force de haine destructrice. Raoul, imbu de sa propre suffisance, crut au retour de l'enfant prodigue, de l'amante aux abois. Il la fit asseoir, lui offrit un verre de gin qu'elle prit machinalement et but d'un trait. La brûlure de l'alcool lui redonna du courage. Sa main tremblait sur l'accoudoir mais elle dit d'une voix ferme :

- Je suis venue te voir pour te demander de me laisser tranquille. Fiche-nous la paix, avec la petite. Tu as eu ce que tu voulais, n'est-ce pas ? J'ai tout perdu. Que te faut-il de plus ?

Raoul la contemplait de ses petits yeux avides, le désir bafoué par cet aveu d'insoumission. Il n'avait qu'une envie : la saisir dans ses bras et lui prendre de force cet amour qu'elle refusait de lui donner. Mais l'endroit était mal choisi, l'instant aussi. Par bonheur pour Elise, l'épouse de Raoul pouvait rentrer d'un instant à l'autre et les surprendre. Raoul essaya de bluffer.

- Déshabille-toi. J'ai envie de toi. C'est pour cela que tu es venue, non ?

Il tendit sa main grotesque vers son chemisier mais elle recula d'un bond, les dents serrées, se mordant les lèvres de rage.

- Fous-moi la paix ou je te tuerai. Je n'ai rien dit à la police, bien que le commissaire Le Poulain ait des soupçons contre toi, mais ne t'avise plus de toucher à ce qui m'appartient, ni à la petite. Ne t'avise pas, Raoul. Je te hais, tu entends ? Je ne te laisserai plus faire, plus jamais !

Raoul commençait à avoir peur sans trop comprendre pourquoi la rage d'une femme sans défense aurait pu mettre sa vie ou sa notoriété en péril. En quoi les délires d'une femme accusée d'avoir mis le feu à son propre magasin pouvaient-ils l'atteindre ? Il l'ignorait mais quelque chose chez elle avait changé, basculé dans l'irrationnel au point de l'inquiéter. Mais fort de sa supériorité physique et sociale, il ironisa :

- C'est ça, tu me fais peur. Je ne vois pas en quoi le saccage de ton magasin et le feu à ta voiture peuvent avoir un rapport avec moi. J'ai de parfaits alibis.

- Qui t'a parlé de ma voiture ?

Raoul s'était trahi, mais peu lui importait. Achille, le propriétaire du bar, et l'épicier témoigneraient toujours pour lui. Qui pourrait prouver qu'ils avaient accompli leurs méfaits ensemble ?

- La rumeur publique, tu connais ? Tu reviendras manger dans ma main, mon petit. Sois-en certaine. Je ne te lâcherai pas de si tôt. J'aime ton corps, tu vois. Dommage pour toi. Va-t-en, maintenant. Je t'ai assez vue pour aujourd'hui.

- Je te tuerai, Raoul, ça ne peut plus durer. Je te tuerai, sois-en persuadé...

- Et avec quoi comptes-tu me supprimer, espèce de folle ?

- Avec mon laguiole, tout simplement.

- Avec ton laguiole ? Tu es cinglée, ma parole ! Tu me terrorises, c'est sûr !

Il partit d'un rire gras, tonitruant, et Elise sut à ce moment-là qu'une seule solution s'imposait à elle : tuer ce monstre ou se tuer elle-même pour ne plus vivre ce cauchemar. Elle le défia de son regard de



glace et le toisa de toute la hauteur de son mètre soixante. Mais Raoul ne comprit pas que son destin était irréversible et que le bout de femme, jadis à sa merci, devenait un réel danger pour lui.

Il la poussa dehors sans ménagement, jetant à ses pieds, pour tout au revoir, un billet de cent euros plus humiliant que des paroles. La porte claqua derrière elle. Elle ne se baissa même pas pour ramasser l'argent. Elle aurait pu acheter un beau cadeau de Noël à Lydie avec cette somme mais elle préférerait ne rien lui offrir. Cet argent maudit lui avait trop brûlé les doigts.

Qu'est-ce qu'il lui avait pris de menacer Raoul aussi bêtement, et avec son Laguiole en plus ? Fallait-il qu'elle soit désespérée pour préférer de telles inepties ! Pourtant, à tout bien réfléchir, ce n'était pas si stupide... Le seul problème était qu'Elise ne tenait pas à passer sa vie en prison... Ni mettre fin à ses jours, d'ailleurs, le suicide ne faisant pas partie de ses fantasmes. Elle était certaine, à présent, d'être capable de tuer Raoul de ses propres mains, à condition d'être certaine de pouvoir échapper à la justice...

La justice... Quelle justice ? Celle qui condamnait des innocents et laissait en liberté des monstres comme Raoul et sa bande ? Sans le savoir, elle venait de basculer dans un monde où le bien et le mal n'avaient plus de frontière... Seule, sa propre sauvegarde, sa survie physique et mentale, avaient de l'importance. A n'importe quel prix.

Elle remonta l'avenue, qui fut « Son » avenue, celle de son magasin, de sa position sociale aisée à une époque perdue dans la nuit des temps. Noël s'affichait aux vitrines comme un défi. Elle passa devant le bar où Achille frottait consciencieusement ses verres sur le comptoir. Elle l'interpella alors qu'il posait une chope à bière devant lui.

- Vous n'avez pas peur de mourir, Monsieur Achille ?

De saisissement, Achille lâcha la chope qui s'écrasa à grand bruit sur le carrelage.

- Pardon ?

- Vous ne me reconnaissez pas ? C'est moi, Elise. Je vous demandais si vous n'aviez pas peur de mourir. C'est bête, la vie, vous savez... On est vivant, puis on est mort, comme ça, stupidement. Personne n'est à l'abri de rien. Surtout pas des coups du sort. Alors, moi, à votre place, j'aurais peur. Je ne sais pas pourquoi mais j'aurais peur. Soyez prudent, Monsieur Achille. Bien le bonjour chez vous.

La bouche d'Achille s'arrondit en forme d'œuf lui donnant un air de poisson frit qui se demande encore comment il est passé de son étang natal à une poêle à frire.

Elise sortit sans attendre sa réponse et passa chez l'épicier. L'affreux bonhomme tournant le dos à la porte comptait ses sous. La voix d'Elise lui fit l'effet d'un coup de lance dans les reins.

- Vous avez raison, comptez vos sous, pour voir ce que vous allez laisser à votre veuve.

Il hurla presque :

- Que voulez-vous ?

- Moi ? Une bouteille de bain mousse grand modèle, je me sens très sale mais ce n'est pas la peine de crier, je ne suis pas sourde. Pourquoi avez-vous l'air aussi effrayé de me voir ? Ai-je l'air d'un fantôme ? Pourtant, je suis bien vivante, croyez-moi. Les fantômes ne sont pas dangereux, je n'en dirai pas autant des vivants, n'importe quel vivant, même celui qui semble le plus inoffensif... Même une femme.

- Je me fiche de vos menaces. Vous ne nous faites pas peur.

- Tiens, tiens, je vois que le téléphone entre crapules a bien fonctionné. Ainsi, je ne vous fais pas peur ? Vous tremblez de froid, sans doute ? Il me semble que vous avez les nerfs moins solides que ceux de vos copains. A moins qu'il ne vous reste un semblant de conscience... Tant mieux, ce sera plus amusant de vous supprimer.

Des perles de sueur coulaient le long des tempes de l'épicier, plus terrorisé par l'idée que Elise pût parler à la police, maintenant qu'elle semblait si déterminée, que par ses menaces de mort.

- Foutez-moi le camp ! vociféra-t-il. Je ne veux plus vous voir ! Tirez-vous, espèce de jobarde ! Qui croyez-vous impressionner ?

- Je vous en prie, Monsieur Bartal, restez poli. Des clients pourraient vous entendre. Ne vous inquiétez pas, je me sauve. J'ai été ravie de vous avoir revu. Dommage qu'il n'en soit pas de même pour vous.

La clochette de l'entrée tinta faiblement, à peine perceptible, pour signaler la sortie de la jeune fille. Elise ignorait le jeu qu'elle jouait, un jeu dangereux avec des dés truqués dès le départ. Elle aurait dû se confier au commissaire à présent qu'elle n'avait plus peur. Mais l'idée de devoir avouer le viol dont elle avait été victime lui était insupportable. La presse, tous les médias, seraient braqués sur elle. Elle deviendrait « la jeune femme qui a été violée par un vigile », avec son nom écrit en gros caractères sur les premières pages des journaux à sensations. Lydie apprendrait, l'horrible, l'inconcevable origine de sa naissance. Comment pourrait-elle comprendre la force d'amour de sa mère pour pouvoir la mettre au monde avec un géniteur autant haï ? Pour Lydie, son papa était un homme extraordinaire et il était mort sans pouvoir connaître sa petite fille qu'il aurait tant chérie. Elise comptait s'en tenir jusqu'à la mort à cette version de la conception de l'enfant. Un roman d'amour, pas un roman d'horreur. Pour que Lydie ne sache jamais rien, elle ne pouvait se confier à qui que ce soit, surtout pas à la police.

Dans son esprit fatigué, la réalité devenait mouvante, la vérité se perdait dans les brumes désormais constantes de ses phobies. Elle ne percevait plus très bien les frontières de ses rêves et celles de douloureux souvenirs qu'elle désirait enfouir au plus profond de son inconscient malade.

Pourquoi cet homme exécré se prétendait-il le père de Lydie ? De quel droit vouloir assumer une paternité usurpée à un mort ? Le père de Lydie était mort depuis si longtemps déjà... Quelque part, au Brésil, où ils avaient vécu le plus merveilleux des romans d'amour. Il était si beau, si tendre... Ils auraient pu s'aimer toute la vie mais Raoul

était venu dans ce roman où il n'avait pas sa place, voler la vie de cet homme tant chéri... Quelque part au Brésil où Elise, hélas, n'était jamais allée.

Dans l'avenue en fête, les guirlandes et les lumières brillaient dans ses yeux comme les rues de Rio, au cœur même du carnaval, laissant filtrer, malgré le froid mordant de l'hiver, la douceur exotique d'un autre continent, d'une autre vie. Elle souriait à des souvenirs inventés, plus forts que les véritables, mais Noël, impitoyable, la ramenait doucement vers la réalité. La pluie s'était calmée, mais le ciel gardait sa grisaille basse, semblant toucher les toits, et les voitures se ruaient à l'assaut des flaques pour arroser les pauvres piétons prisonniers des trottoirs. La météo avait annoncé de la pluie pour toute la durée des fêtes de fin d'année, et les passants encapuchonnés ne s'attardaient pas devant les vitrines. Chacun filait chez soi après avoir couru les magasins pour les derniers achats, personne ne regardant la détresse des autres, ni leur solitude, ni leur cafard.

Elise se sentait envahie par une tristesse insondable. Lydie n'aurait pas de cadeau. Pas de cadeau... Cette évidence résonna dans sa tête jusqu'à la porte de son immeuble où elle se précipita dans le ventre de Mariama occupée à laver consciencieusement les murs tagués. La grosse femme tentait de réparer les bêtises de sa progéniture dont les dons artistiques risquaient de ne pas plaire au gérant. Elle saisit Elise par le col du manteau et la força à lever les yeux. D'instinct, elle vit le danger. Mariama n'avait ni instruction, ni connaissance livresque en psychologie mais possédait un solide bon sens et une intuition quasi magique.

- Toi, tu vas faire une bêtise. Mamoiselle Elise, il faut te soigner. Qu'est-ce qu'il se passe dans ta tête ? Qui t'a fait du mal ?

Devant le mutisme de la jeune femme, Mariama choisit la seule solution raisonnable. Elle la prit par la main et la tira littéralement dans son appartement.

- Dis-moi où est ta fille.

- Chez Marinette.

- Très bien. Maintenant, tu racontes, il le faut.

Alors, Elise raconta, dans les moindres détails, sa pauvre aventure. A mesure qu'elle parlait, le visage de Mariama se crispait de colère. Mais pour Elise, c'était un poids qui s'en allait de sa poitrine, un peu d'air pur enfin, après des années d'étouffement.

Mariama ne connaissait pas les mots savants qui consolent mais elle prit dans ses bras Elise, hurlant à la mort comme un chien blessé. La jeune femme enfouit sa tête dans les deux gros seins parfumés au patchouli et se laissa bercer comme un bébé. Deux femmes, deux civilisations différentes, mais une même douleur devant la mutilation d'un corps, la même compréhension quasi charnelle de l'autre. Sous toutes les latitudes, les mêmes peurs, la même révolte de femme. Mariama comprenait la déchirure d'Elise, sa haine, sa pudeur. Elle caressait les cheveux blonds mouillés en chantant en arabe une mélodie enfantine surgie du fond de sa jeunesse, lorsque, à Ouargla, sa propre mère la fredonnait pour endormir les petits. Instants magiques, retour aux sources, où chacune rêvait son propre passé, l'embellissait ou le fabriquait impunément. Elise était à Rio, Mariama dans le désert algérien où elle avait vu le jour. Mariama était la Vierge Noire des cavernes préhistoriques, au ventre rebondi, aux fesses démesurément énormes, Elise le Jésus au féminin des peintures moyenâgeuses que Marie tenait dans ses bras, corps sans vie, à sa descente de la croix. Deux femmes, deux mondes, un seul amour...

\*\*\*

Dans la nuit sombre et humide, les cloches sonnaient à toutes les églises de la ville. Minuit... Au cœur de la nuit de Noël, les lumières brillaient même chez les païens. Mariama avait bien fait les choses, une fois de plus. Noël, chez les musulmans de l'immeuble, pouvait paraître incongru. Mais Mariama et Mohamed fêtaient tout :

même la Pâque juive avec l'épicier. Toutes les contradictions s'affichaient sans vergogne, les religions se mêlaient dans le même plaisir de l'amitié partagée. L'abbé avait improvisé une église de fortune au milieu de la place grâce à une vieille tente de l'armée, prêtée par les scouts des quartiers chics en mal de bonne action, qu'il avait montée, aidé par ses « petits » plus enclins à casser qu'à fabriquer quoi que ce fût. A minuit sonnant, ils entonnèrent « il est né le divin enfant » accompagnés à la guitare par le groupe « Los Diablos » composé d'un batteur noir, d'un chanteur slovaque chassé de chez lui par la guerre il y a bien longtemps, de deux guitaristes, l'un turc, l'autre marocain, et d'un bassiste français du cru, punk anarchiste, coiffé comme un iroquois. Sur les bancs de bois, personne ne songea à rire de cet étrange orchestre, ni de l'accent du chanteur rendant incompréhensibles les paroles du cantique. Peu importait. Tous hurlaient à pleins poumons « douce nuit, sainte nuit », et leur chant montait jusqu'au ciel où, peut-être, un Dieu unique, affublé de tous les surnoms, les regardait d'un air indulgent.

La pluie battait la toile, emportant la moitié des paroles dans son vacarme, et le froid rougissait les nez et les oreilles malgré les vêtements. Lydie, emmitouflée dans une couverture, s'accrochait à la main de sa mère préoccupée par une seule pensée : le Père Noël était en train de déposer les cadeaux au pied du sapin. Elise chantait sans conviction avec les autres, sa présence motivée seulement par son désir de faire plaisir à Charles et sa joie de partager des instants inestimables avec ses amis. Depuis longtemps, elle ne croyait plus en rien, surtout pas au Père Noël, et se demandait comment Lydie allait réagir devant la modestie de son cadeau une vulgaire poupée achetée à moindre frais dans une grande surface et quelques chocolats...

Los Diablos hurlaient comme les diables des fêtes païennes, presque en transe, et quelque part dans l'assistance, une voix vibrante entonna un Negro Spiritual repris en chœur par la foule en liesse. Elise se crut un instant à Rio et le monde autour d'elle se para de lumière.

Le ciel de Rio, la magie de Rio, l'amour de Rio... Puisse Lydie contempler un jour la baie de Rio dans toute sa magnificence !

Un ultime alléluia, un dernier amen dits avec ferveur par des musulmans dissidents, des fétichistes convertis en musulmans, des pas convertis du tout, réfractaires à tout dogme, et des catholiques sceptiques, la foule se dispersa, noire, brune, blanche, pour fêter la naissance d'un petit inconnu révolutionnaire vieux de deux mille ans. Les résidents de l'escalier B s'y ruèrent, admirant au passage les œuvres à moitié effacées des petits Ben Salid et les nouvelles boîtes à lettres installées par le concierge qui ne resteraient pas neuves longtemps. Ignorant l'ascenseur encore en panne, la petite troupe bruyante emprunta l'escalier et s'immobilisa, surprise, devant la porte d'Elise où trônaient deux énormes paquets enrubannés. Elise saisit la carte et lut : « Pour Lydie, de la part du Père Noël. » Rien d'autre que cette phrase laconique, pas même un nom ou un signe de reconnaissance. Lydie déballa, fébrile, le plus petit paquet sous les exclamations admiratives de ces familles peu habituées aux contes de fées devenus réalité. Une magnifique poupée brune regarda la petite fille de ses yeux presque humains. Elle disait maman dès qu'on la prenait, et cachait sous sa couche une invraisemblable collection de vêtements. L'autre paquet, beaucoup plus volumineux, dévoila un landau, exactement celui que désirait la petite fille. Le vichy bleu pâle abritait des draps en broderie anglaise immaculés et une petite couverture tricotée par des doigts habiles. Elise ignorait l'identité de cet étrange bienfaiteur. Sûrement pas Raoul... Il ne se moquait pas mal de Lydie, convoitant uniquement le corps de sa maman... Le commissaire Le Poulain, bien sûr ! C'était lui, cela ne pouvait être que lui. Elle le voyait tout à fait se faufiler dans le couloir sombre pour déposer son paquet, profitant de l'absence des résidents. Oui, le commissaire Le Poulain était le seul à savoir ce que désirait Lydie. Il était le seul aussi à avoir une femme capable de tricoter une couverture et coudre des

draps pour une petite fille défavorisée. La poupée qu'elle avait payée une misère avait disparu. Seuls subsistaient les chocolats.

Elise était émue au-delà de l'exprimable. De grosses larmes coulaient sur ses joues, de grosses larmes trop de fois refoulées qu'elle ne pouvait plus contenir, transformant son maquillage en rigoles noires sous ses yeux.

Depuis bien longtemps, elle n'avait pas eu un Noël aussi fastueux. Marinette était aussi de la fête, et le bonheur, ce soir-là, s'affichait sans partage au cœur du HLM. Bonheur prolongé jusqu'au bout de la nuit, lorsque les estomacs repus, les esprits assouvis aux vapeurs d'alcools à quatre sous, posèrent sur les problèmes des hommes leur voile d'amnésie. Bonheur si simple, si rare, bu comme un élixir précieux. Elise savourait à leur juste valeur ces instants fugaces. Assise près de Charles toujours empressé, toujours là pour elle, elle évitait de penser à Raoul, à sa bande, à la folie meurtrière qui montait en elle tel un océan à l'approche de la tempête. Instant de paix cachant un tumulte dévastateur. Charles couvrait la jeune femme de son regard dévorant se voulant chaste et le trouble d'Elise augmentait au fil des heures.

A l'approche de l'aube, chacun regagna ses pénates. Marinette élit domicile chez Elise et se proposa pour garder Lydie. Le regard de velours que coulait l'abbé sur sa protégée ne lui avait pas échappé, et malgré sa dévotion envers le créateur et les rites instaurés par l'église, elle n'aurait eu aucun scrupule à jeter sa « petite » dans les bras d'un homme de la religion. Tout, même un sacrilège, plutôt que cet infâme Raoul...

Dehors, un vent glacial s'était levé emportant quelques rares feuilles mortes oubliées par les balayeurs de rues, roulant les poubelles que des chiens solitaires éventraient gaillardement. La pluie avait cessé, et dans un ciel désormais pur, les étoiles semblaient vouloir indiquer aux hommes le chemin de la sérénité.



Elise prit la main de Charles et celui-ci ne la repoussa pas. Il n'y avait pas âme qui vive. Qui aurait pu surprendre cette pauvre marque de tendresse interdite et s'en ombrager ? Dieu lui-même, s'il existait, avait d'autres problèmes à résoudre que ce manquement passager à des vœux pieux. D'ailleurs, Elise n'en avait cure. Seul l'abbé luttait contre sa conscience et son désir jamais assouvi. Les yeux clairs de la jeune femme lui faisaient parfois oublier son serment mais son petit ange blanc devait être plus fort que son petit diable et le combat était inégal. Charles était né la foi chevillée au corps, et l'esprit de sacrifice caché dans ses langes... Son esprit luttait contre le désir tumultueux qui roulait dans son corps et le flot de sang bouillant dans ses veines. Une seule fois dans sa vie il avait aimé passionnément... A quinze ans, au bord d'une rivière dont il avait oublié le nom, une petite adolescente de son âge dont il ne se souvenait même plus du visage. Depuis, il avait promis à Dieu d'être chaste et de le servir envers et contre tout. Surtout contre cet amour. Il lâcha la main de sa compagne en montant l'escalier. Ses doigts errèrent un instant sur le visage de la jeune femme, ses lèvres effleurèrent ses lèvres, ses mains caressèrent son pull-over puis se retirèrent prestement, laissant Elise seule avec son désir à jamais inassouvi.

Elise dut dormir sur le canapé de fortune du petit studio, rejetée avec tendresse mais détermination. Non, jamais Charles ne trahirait ses vœux, aussi cher que pût lui coûter ce choix. Elise comprit que rien ni personne, pas même ses larmes ni ses déclarations d'amour, ne pourraient ébranler sa détermination. A quoi bon pleurer ? Les yeux grand ouverts jusqu'au petit jour blafard filtrant par les volets trop vieux, elle rêvait à Rio où il faudrait bien un jour qu'elle retourne sans jamais y être allée, laissant derrière elle ses amours déçus, ses haines éternelles, comme une vieille peau. Mais Rio était si loin, ce matin-là plus encore que les autres, qu'Elise avait peur de l'avenir.

Pourquoi fuir si loin ? Comment se débarrasser de Raoul ? N'allait-il pas la suivre jusqu'au bout du monde ? Il revenait toujours

hanter ses rêves leur donnant des allures de cauchemars. Charles dormait près d'elle, sa respiration tranquille la berçait. Elle aurait voulu pouvoir se reposer un peu, prendre la vie du côté des gagnants, pour une fois. Mais la vie lui refusait toujours ses bienfaits. Où s'était-elle trompée dans ses choix ? Hasard, nécessité, ou tout simplement destin tragique ? Était-elle tout simplement l'instrument inconscient de sa propre déchéance ou le spectateur impuissant ? Elle ne se posait même plus la question. Pour elle, il n'y avait qu'un seul responsable : Raoul, Raoul, Raoul... Toujours lui. Même Charles ne pouvait rien pour elle.

Il était sept heures du matin. Elle s'habilla sans bruit et quitta l'appartement. Jamais l'hiver ne lui avait paru aussi sinistre. Dehors, le soleil tentait une modeste percée comme un gros ballon rouge suspendu derrière les tours de béton. Le vent s'engouffrait sous le manteau de la jeune femme et tourbillonnait allègrement autour d'elle, seul témoin de sa déconfiture. Seule, Elise l'était. Le monde semblait l'avoir laissée tomber comme un vieil habit usé.

Des pas précipités la sortirent de sa léthargie. Elle se retourna brusquement mue par une intuition soudaine. Raoul était derrière elle, emmitouflé dans sa veste de cuir. Elle s'arrêta, faisant front, prête à se battre si elle y était acculée. Mais Raoul ne bronchait pas. L'espace d'un instant, Elise crut lire le désespoir sur ce visage dur. Elle faillit se laisser attendrir par l'affection qui transpirait dans son regard d'animal aux abois. Mais sa haine, plus forte que tout, plus forte que sa raison, dégoût constant pour cet amoureux refusé par tous les pores de sa peau, l'aveuglait au point de ne voir que de la bestialité dans son désir. Raoul semblait en proie à une agitation peu commune. Face à Elise, son souffle court saccadé l'empêchait d'articuler un mot. Il passa ses doigts sur le visage de celle qui l'empêchait de dormir depuis des nuits et des nuits, et balbutia :

- Tu viens de chez le curé. J'ai passé la nuit à guetter sa porte. Tu me trompes avec un curé... Je ne peux pas le supporter ! Tu es à moi ! A moi, tu entends ? N'y retourne plus jamais, ou je le tuerai ! Je t'aime, Elise, tu ne peux pas savoir à quel point. J'ai loué un studio pour toi, pour nous. Tu viendras... Il faut que tu viennes, sinon, je vais en crever.

- Et bien crève ! Crève et fous-moi la paix ! Je ne t'ai rien demandé, tu m'as prise de force. Jamais je ne t'aimerai, tu entends ? Jamais, jamais !

- Oh si ! Il faudra, si tu tiens à revoir ton curé en bonne santé. Sinon, tu ne pourras plus le reconnaître, ton joli copain, avec sa belle figure d'ange déchu. Quand je me serai occupé de lui, même la chirurgie esthétique ne pourra rien pour lui. Prends garde, Elise, je ne plaisante pas.

- Ne touche pas à Charles, Raoul, je t'en supplie, ne touche pas à Charles.

- Alors tu l'aimes à ce point, ce type ? Au point de me supplier, toi ? Si tu l'aimes vraiment, laisse-le tranquille et viens chez moi.

Ce disant, Raoul mit une feuille de papier dans la poche d'Elise et partit sans rien ajouter. Elle claquait des dents, de rage et de désespoir. Elle savait à quel point Raoul pouvait être violent. Charles risquait de faire les frais de leur querelle. Une seule solution s'imposait si elle voulait le protéger : aller chez Raoul et reprendre une relation qui lui donnait la nausée. Sur la route la ramenant chez elle, Elle sombrait définitivement dans la folie.

A cette heure-là, le bureau de tabac était déjà ouvert affichant, sur sa vitrine illuminée, un grand panneau du loto. Elise n'avait plus que cinq euros en poche, mais, comme tous les désespérés qui croient que la chance peut tourner d'un coup de baguette magique, elle misa sa seule fortune sur quelques numéros au risque de perdre irrémédiablement les derniers sous qui lui restaient :

10/15/22/32/45, numéro chance : le 3... Elle quitta le bureau de tabac, son petit bout de papier gris logé bien au chaud à côté de l'adresse de Raoul. Elle réalisa, en sortant, l'absurdité de son geste, haussa les épaules devant sa propre stupidité et rentra chez elle. De toute façon, elle ne serait pas allée bien loin avec cinq euros... Maintenant, elle n'avait plus rien du tout. Advienne que pourra... Puisqu'il fallait finir dans le lit de Raoul, elle le ferait payer cher... Cette idée la dégoûta complètement, mais elle chassa ses derniers scrupules en prenant une douche brûlante qui lui laissa longtemps un souvenir douloureux sur la peau.

\*\*\*

Huit heures. Le journal télévisé. Elise, plantée devant son petit écran, grignotait un beignet, huileux à souhait, cuit par Mariama en s'abrutissant de feuilletons débiles. Toute l'après midi, elle l'avait passée le nez rivé à la télévision, saoulée d'images. Après le journal, le loto. Elise attendit les résultats, sans illusion. Première boule, le quinze. Coïncidence... La deuxième boule la tira un peu de sa torpeur : vingt deux... Allons bon... Et si ? Elise se secoua pour ne pas rêver. La troisième boule descendit lentement sous ses yeux fascinés : quarante cinq. Le jeu semblait s'éterniser. Trente deux... Elise transpirait, tremblait, prise de panique. Dix, la boule roulait au ralenti. Complémentaire le six. On ne peut pas tout avoir... cinq numéros gagnants... Etait-ce possible ? Elise regardait son petit papier gris métallisé valant au plus bas, cent mille euros... Un trésor sur cinq centimètres carrés... La fin de ses soucis, une chance inouïe de pouvoir recommencer une existence décente. Oui, mais Raoul serait toujours là pour la persécuter, rien ne pourrait l'acheter, lui, surtout pas de l'argent. Lentement, dans son cerveau, une idée faisait son chemin, s'imposait, prenait toute la place. Une seule solution pour être tranquille définitivement. Plus de peur, plus de scrupules, la certitude de pouvoir

partir loin, impunément, se fondre dans l'anonymat d'un pays étranger, libre de toute entrave. Oui, mais Raoul au milieu de sa route... Raoul qui se vengerait sur Charles, sur Mariama peut-être ou Marinette... Plus de Raoul, plus d'ennuis. C'était là le secret du bonheur futur. Il fallait avoir la force d'aller jusqu'au bout... L'heure n'était plus à l'incertitude. Elise avait entre les mains son propre salut, mais pas celui de ses amis, pas celui de Charles en tous cas. Désormais, entre elle et Raoul, un combat sans merci s'engageait, un combat qui ne finirait que par l'élimination de l'un des deux combattants. C'était elle ou lui. De toute façon, Elise était déjà morte et tout l'argent du monde n'y pourrait rien changer.

Dans ses doigts fins aux ongles bien taillés, le petit Laguiole brillait. Elise caressait la tranche de la lame affûtée. Ce Laguiole, c'était son compagnon de route. Offert par sa mère il y avait bien longtemps, pour son anniversaire, à une époque où elle ne connaissait pas encore la tragédie de son existence, il n'avait servi qu'à couper du pain, des légumes ou des champignons dans les bois. Elle le destinait à présent à d'autres fonctions.

\*\*\*

Au-dessus de Genève, le ciel éclatait d'un bleu métallique. Les Alpes enneigées barraient l'horizon. Lentement, l'avion amorça sa descente vers la piste. Le cœur d'Elise faisait des bonds dans sa poitrine. Elle n'avait pas franchement peur mais ce baptême de l'air l'enivrait autant que les événements des jours passés.

Elle avait d'abord encaissé son loto dont le montant atteignait presque deux cents mille euros. Bien entendu, elle avait refusé de donner son nom et, le chèque dans sa poche, elle n'avait révélé son

gain qu'à Marinette. Celle-ci lui avait prêté l'argent nécessaire pour prendre l'avion pour la Suisse où elle comptait ouvrir un compte. Cet anonymat et sa nouvelle fortune la grisait. Personne, en France, n'était au courant de sa richesse. C'était indispensable pour mener à bien une entreprise dangereuse. Elise avait depuis longtemps perdu toute référence au bien ou au mal, toute notion de ce qui était interdit ou pas. Froidement, elle avait mis au point un plan machiavélique sans même se poser la question de la légitimité de son acte. Plan dont elle n'était plus responsable à force de désespérance.

Genève, les banques suisses où personne ne vous demande rien, la sensation de faire partie d'une confrérie de fantômes milliardaires, malgré la modicité de la somme, se glissant incognito dans la foule... Un carnet de chèque tout neuf, un numéro de code secret appris par cœur après les poches vides, le cauchemar de la pauvreté... Rio au bout de la route... Charles à tout jamais inaccessible et toujours Rio, ultime but de sa course.

Elise revint en France le jour même, personne n'avait remarqué son absence. Elle passa la porte de l'agence de voyage cinq minutes avant l'heure de la fermeture.

Aller à Rio ? Mais bien entendu, c'était faisable. Un passeport en cours de validité, un visa obtenu sous quarante-huit heures si elle le désirait. L'hôtesse était charmante, malgré l'heure tardive. L'enfant ? Pas de problème : cinquante pour cent du billet adulte.

- Vous partez quand ? Dans quinze jours ? Parfait. Disons le neuf janvier ? En liquide ? Aucun problème. Alors d'accord. Disons un billet touristique et un à tarif réduit pour le neuf janvier, dix huit heures trente. Vous avez droit à vingt kilos de bagages, plus ceux de l'enfant. Vous devez être là deux heures avant pour enregistrer les bagages et pour les formalités. Voilà des prospectus, vous pourrez rêver en attendant le départ. Vous connaissez quelqu'un là-bas ?

- Oui, le père de ma fille. Il m'attend.

- Le papa de votre fille est brésilien ? C'est merveilleux. Elle doit être très jolie, n'est-ce pas ? Le mélange des races donne toujours de beaux enfants. Je suis bien contente pour vous. J'espère que vous serez heureuse avec lui.

- Merci. Je l'espère aussi. Nous allons nous marier.

L'hôtesse écrasa une larme. Les histoires d'amour la faisaient toujours pleurer. Elle lisait « Nous Deux » et se nourrissait de feuilletons télévisés pour essayer de combler le vide de sa propre vie sentimentale. Elle serait bien partie, elle aussi, à Rio...

- Dans deux jours, revenez prendre votre billet et votre visa. Bonne chance.

Elise remercia et sortit. Oui, elle allait à Rio rejoindre le père de Lydie. Ignorant les bidonvilles y poussant comme des champignons, la misère aux portes de l'opulence. Elle vivait son rêve et s'y raccrochait désespérément.

Il lui restait quinze jours à tenir, quinze jours seulement pour régler ses comptes, pas un de plus. Après, elle pourrait se sentir propre, lavée de toute souillure, délivrée. A présent, elle devait faire attention à ne pas changer son train de vie. Le lendemain même, elle irait retirer des bons alimentaires à la mairie et prendre rendez-vous avec une assistance sociale pour demander une aide.

Absorbée par ses pensées, elle n'avait pas remarqué la filature dont elle faisait l'objet. Le commissaire Le Poulain, pas très fier de lui, hanté par son idée fixe, la suivait obstinément. Il la vit sortir de l'agence de voyage, pensa qu'elle était venue y demander du travail. Toute la journée il l'avait cherchée et attendue pendant des heures devant son appartement. Finalement, il l'avait retrouvée près de chez Marinette alors qu'elle rentrait de Genève et suivie jusqu'à l'agence. Pour le commissaire, Elise cherchait inlassablement du travail.

Cette filature devenait ridicule, ambiguë, et le commissaire commençait à attirer l'attention de ses supérieurs hiérarchiques. La vie

d'Elise était limpide. Qu'avait-il donc à s'acharner ? Elle avait fait l'objet d'une condamnation pour son magasin, soit. Mais concernant sa voiture, il n'y avait pas de plainte, pas de victime, donc pas d'enquête. Le préfet, mis au courant par le commissaire divisionnaire, se demandait si une retraite anticipée n'était pas à envisager pour Le Poulain...

Mais celui-ci ne se moquait pas mal des intentions de ses supérieurs. Il savait que l'heure de la retraite avait sonné, mais il ne partirait pas sans résoudre l'énigme qui empoisonnait sa vie. Il se décida à aborder Elise à l'arrêt du bus.

- Elise, venez avec moi. J'ai quelque chose à vous montrer. Ensuite, vous direz ce que vous voudrez. Vous saurez et serez seule juge des décisions à prendre.

Elise eut un haut-le-corps en entendant cette voix dans son dos. Encore lui, toujours lui accroché à elle comme une tique... Quand se déciderait-il à la laisser tranquille ?

A contrecœur, elle s'installa en face de lui dans le coin discret d'un bar. Le commissaire sortit de sa poche des coupures de journaux jaunies et froissées où s'étalaient, en gros titres, toutes les accusations portées contre Raoul.

« *LE SATYRE EN UNIFORME* » - « *UN NON-LIEU POUR LE VIOLEUR DE FILLETES* » - « *LE SUICIDE DE LA PETITE VIOLETTE* ». Une affaire qui avait déchaîné les passions quelques années plus tôt.

- Vous le reconnaissez ? Dix ans de moins... La même tête de sadique. Ah ! Croyez-moi ! Il a fait parler de lui, le bonhomme ! Aussi, sa tête me disait bien quelque chose... Puis, il s'est calmé. Peur des représailles, je présume. Mais au bout de dix ans, qui se souvient du vigile violeur ? Notez qu'il n'a pas été condamné... Manque de preuves. Même le suicide de la petite n'en était pas une. Mais moi, je



suis certain depuis le début qu'il était coupable ! Il faut qu'il paye. Ne croyez-vous pas ?

- Je ne vois pas en quoi tout cela me concerne. Si vous voulez l'arrêter, trouvez des preuves. Vous en avez ?

- Des preuves ? Non. Des présomptions, oui.

- Alors vous devez savoir mieux que moi que ce n'est pas suffisant. Pourquoi ne le laissez-vous pas tranquille ?

- Parce que la petite Violette, voyez-vous, je la connaissais comme je vous connais. C'est moi qui ai fait l'enquête à l'époque. Lisez ces articles, faites-moi plaisir.

Elise saisit les coupures de journaux et tenta de les parcourir d'un œil distrait. Mais les mots s'enfonçaient dans son cerveau comme des clous, ses yeux photographiaient les titres trouvant de nouvelles raisons de tuer Raoul.

Le commissaire l'observait, tendu. Il avait tellement espéré des confidences ! Mais Elise ne laissait rien paraître. Impassible, elle plia les coupures et les rendit à leur propriétaire.

- C'est moche tout ça. Si je pouvais vous aider, je le ferais. Mais je suis navrée. Je n'ai rien à vous dire. Ce type, je le connais à peine. Il a été gentil avec moi lors du procès. Et puis, ce qui s'est passé il y a dix ans ne me concerne pas. Fichez-lui la paix. Depuis tant d'années, il peut avoir changé.

- C'est cela, il a dû changer. Je suis un vieux gâteux qui m'occupe des affaires qui ne me regardent pas. C'est dommage, Elise. Je vous aime bien. Je suppose que vous avez vos raisons pour agir ainsi. La peur, sans doute. Comme toutes les autres. Notez, je ne vous blâme pas. Qu'aurais-je fait à votre place ? Allez, je ne vous importunerai plus. Au revoir Elise.

- Au revoir commissaire. Et merci pour le Père Noël.

- Le Père Noël ? Je ne le connais pas. Il y a bien longtemps que je n'y crois plus. Embrassez la petite pour moi.

Il paya les consommations et la laissa là, seule avec sa rage qui l'étouffait, incapable de faire un seul geste affectueux vers lui. Et pourtant, elle aurait voulu l'embrasser, lui demander pardon, le remercier, lui expliquer... C'était trop tard. Dans son esprit, elle ne pouvait plus faire marche arrière. C'était elle ou Raoul. Il ne violerait plus personne. Elise en faisait le serment en mémoire de Violette. Raoul ne nuirait plus et point n'était besoin du commissaire pour le condamner, ni des juges ni des lois.

\*\*\*

Dans la cabine téléphonique, elle trépirait. Raoul ne répondait pas. Pourtant, il fallait qu'il répondît. Oui, il le fallait. Le temps d'Elise était compté. Dernière sonnerie... Elle sursauta en entendant sa voix.

- Allô, Raoul ? C'est moi, Elise.

Grand silence à l'autre bout du fil.

- Raoul tu m'entends ?

Premier instant de surprise, jubilation profonde... Raoul reprenait ses esprits. Il savait bien qu'elle finirait par revenir. Peu en importaient les raisons. Elise, son Elise, l'objet de tous ses tourments, sa drogue et son poison... Elise était à l'autre bout du fil et, pour une fois, ce n'était pas lui qui était allé la chercher. Elle revenait lui manger dans la main, petit pigeon voyageur attaché à son maître... Peut-être venait-elle pour l'argent, peut-être à cause de ce maudit curé qu'elle protégeait amoureusement ? Où était la différence ?

Raoul voulait se persuader qu'elle finirait par l'aimer avec le temps, ou faire semblant... Il la voulait toute à lui, corps et âme. Depuis qu'il l'avait rencontrée son vice maladif s'était apaisé. Cette envie de posséder quelqu'un en dépit de sa volonté qui l'avait conduit au tribunal ne le tourmentait plus. Elise à lui, plus besoin d'aller violer d'autres filles... Il ne désirait plus qu'elle, particulièrement lorsqu'elle le

repoussait et qu'il était contraint de la menacer pour tenir son corps dans ses bras. La tenir dans ses bras, jusqu'à la fin des temps... Sa vie n'avait plus de sens. Il ne vivait que par elle, déchiré par son absence, meurtri par son mépris, physiquement dépendant au point d'en rêver la nuit et de se réveiller en hurlant son nom. Son existence et celle de sa femme devenaient un enfer. Il était temps qu'elle revînt.

La voix d'Elise poursuivait, flattant sa vanité :

- J'ai besoin de toi, Raoul. Il faut que je te voie.

- Moi aussi j'ai besoin de toi. Tout de suite si tu veux.

- Non, pas tout de suite. Ce soir chez toi.

- Ce soir ? Mais c'est impossible ! Ma femme ne travaille pas.

Demain, pas ce soir.

- Tant pis, c'est ce soir ou jamais. Tu prétends m'aimer et tu fais des difficultés pour me rencontrer. Si tu m'aimes c'est ce soir. C'est à prendre ou à laisser.

- D'accord, d'accord. Ne t'énerve pas. A vingt heures je serai dans mon studio. Je te préparerai un bon repas. Tu veux bien manger avec moi ? Je suis heureux, Elise, que tu te décides enfin. Tu verras, ce sera merveilleux tous les deux.

- C'est ça, ce sera fabuleux. Plus encore que tu ne l'imagines. Alors à ce soir.

Raoul ne releva pas le ton cynique de la dernière affirmation. Rien au monde ne pouvait lui faire entrevoir les intentions de jeune femme. Et Raoul n'était pas le genre d'homme à avoir des intuitions...

## CHAPITRE IV

« Liberté, liberté... Que de crime on commet en ton nom ! »... Elise se répétait inlassablement cette phrase sans arriver à se persuader de l'illégitimité de sa décision. Tuer Raoul n'était pas un crime mais une œuvre de salubrité publique, de libération.

Vêtue de son petit ensemble gris perle en jersey qui lui moulait les formes, elle s'apprêtait à sauver toutes les femmes de la ville. Elle les imaginait en danger face à ce fou furieux se nourrissant de plaisir licencieux. Dans le froid de janvier, une justicière venait à leur rescousse. Dans sa poche, son petit couteau bien affûté et astiqué battait la mesure sur sa cuisse. De temps en temps elle y plongeait la main pour s'assurer qu'il était bien là, fidèle au poste. Un petit couteau vengeur... Avait-elle vraiment pensé à tout ? Oui... Avec le couteau, les gants de plastique fin provenant d'une boîte de shampoing colorant... Ces petits gants que l'on met pour ne pas se teindre les doigts... Elle en avait eu l'idée en se colorant les cheveux, c'était l'idéal pour ne pas laisser d'empreintes et ne pas être gênée dans ses mouvements. Pratiques, légers, ils étaient comme une deuxième peau et permettaient des gestes précis. Elle avait emprisonné ses cheveux dans un foulard pour éviter d'en laisser un par mégarde sur les lieux. Elle n'osa pas penser « du crime ». Refouler cette idée rendait ledit crime obsolète.

Elle faisait le point en marchant, décidée à commettre, de sang-froid, le meurtre de son bourreau. Mais aux yeux des rares passants hantant les rues glacées, elle avait l'air d'une jeune femme tranquille pressée de retrouver son foyer. Ses talons résonnaient sur le trottoir au rythme de son cœur. Vingt heures... Elle était en retard... Raoul devait l'attendre avec impatience, vil insecte tout juste bon à être

écrasé, butinant des fleurs trop belles pour lui. Il l'attendait dans son affreux costume rayé, arborant un air de suffisance insupportable. Elle l'imaginait, fier de lui et de sa victoire sur « la femme... » Elle le détestait plus que jamais, puisant dans sa répugnance de bonnes raisons d'aller jusqu'au bout de ses actes. Violette, Elise, même combat.

Depuis l'instant où le commissaire lui avait montré les articles de journaux, elle ne pouvait plus respirer normalement. Une douleur atroce lui serrait la poitrine au point de l'étouffer et la rendait folle, ajoutant la souffrance à une haine obsédante. Elle ne réfléchissait plus, ne raisonnait plus. Tuer Raoul devenait sa seule raison de vivre. Elle se devait de protéger Lydie, pour que la petite ne sût jamais l'origine de sa conception. Enfant d'un viol... Quoi de plus terrible ? Quant au suicide de Violette, c'était le dernier argument décisif. Le commissaire l'approuverait sûrement... Il avait presque armé son bras par son acharnement à la convaincre.

Elle hâta le pas. Son petit ensemble gris n'était pas assez chaud pour la température de la nuit. Ce n'était pas le moment d'attraper une mauvaise grippe. Dans quinze jours, Rio... Rio au bout de son calvaire... Rio, plein les yeux, troublait sa vue. Il n'y avait pas de nom sur la sonnette. Anonymat bienvenu... Le quartier était tranquille. Ni chic, ni populaire, un quartier de bourgeois tranquilles, familial. Personne dans les rues, pas de témoins... Raoul avait choisi une petite résidence ordinaire pour abriter ses amours illicites.

Il mit un certain temps à venir ouvrir. Elise faillit s'enfuir, réalisant soudain l'horreur de la situation. Mais le sourire satisfait de Raoul la figea sur place. Il n'avait jamais douté de sa victoire, c'était inscrit dans cet air de triomphe qu'il arborait sans aucune pudeur, sans le moindre respect pour la perdante de ce jeu sordide. La porte se referma derrière elle, sans bruit. Prise au piège... Raoul la contemplait de ses yeux globuleux, vicieux. Qu'était-elle venue faire dans cette galère ? Comment s'échapper ? Une seule solution s'imposait encore

et toujours. Raoul inconscient de ce qui se tramait dans son esprit, se pavanait, content de lui.

- Viens, je vais te faire visiter mon nid. Je l'ai emménagé pour toi. Il est à ton image. Il te plaît ?

Elise jouait le jeu, décidée à aller jusqu'au bout.

- Génial, c'est génial... J'aime beaucoup.

- J'en étais sûr. J'ai même une proposition à te faire. Mais plus tard. Un doigt d'apéritif ?

Il prit deux coupes de champagne posées sur une petite table à desservir et les remplit du liquide mousseux.

Elise n'avait pas envie de boire d'alcool. Elle devait garder l'esprit clair.

L'appartement était sophistiqué, meublé sans goût, trop tape-à-l'œil. Sur le canapé en cuir noir, trônaient deux coussins brodés de fils d'or, très laids. Son nid... Il avait assez d'orgueil, de fatuité pour appeler cette horreur un nid...

A terre, un tapis qui avait dû coûter une fortune et une petite table, nappe blanche et chandelier en cristal, pour compléter le décor. Pas de plantes, pas de bibelots, rien de superflu... Seulement l'essentiel pour un dîner en tête-à-tête. Elise n'osait pas imaginer la chambre, probablement à l'image du salon : vide, impersonnelle, avec un grand lit aux draps de soie. Elle promenait sur le décor un regard inquisiteur que Raoul crut admiratif.

- Ça te plaît, hein ? J'étais sûr que cela te plairait. Mais tu pourrais poser tes gants, ils sont très chics, mais il ne fait pas froid ici. Tu devrais aussi oublier tes amis beurs, ma chérie, ce foulard ne te va pas, mais alors pas du tout.

Il éclata de rire puis ajouta en manière de plaisanterie :

- Tu as l'intention de m'étrangler avec tes gants ?

Elise sursauta. Elle gardait ses gants de cuir noir, non pour l'étrangler puisqu'elle avait décidé de se servir de son petit couteau

mais pour ne pas laisser d'empreintes chez lui. Pour le tuer, elle avait les autres gants, dans sa poche, plus fonctionnels.

Elle lui dit d'une voix mielleuse :

- Tu es gêné si je garde mes gants ? Je trouve qu'ils cadrent bien avec l'atmosphère de ton petit nid. Très bon chic, bon genre. Parfaitement indispensables pour peaufiner l'ambiance d'un dîner intime.

Raoul se rengorgeait, plus imbu que jamais de sa personne.

- Garde tout ce que tu veux, mon amour, pour l'instant. A condition que tu les ôtes tout à l'heure. Je n'aime pas les caresses avec des gants.

Elise faillit craquer en entendant « mon amour », mais elle se raidit et garda son masque de circonstance : le sourire figé, faussement angélique.

- Alors, nous passons à table ? Je meurs de faim. Repas au champagne, cela te convient ?

- Si cela me convient ? Mais c'est merveilleux. Je ne m'attendais pas à un accueil aussi « classe. » Tu fais des progrès.

Raoul étouffait de vanité. Elle lui mangeait dans la main... Il n'avait jamais imaginé une telle soumission même dans ses rêves les plus fous.

- Alors, trinquons à notre amour. Je te promets de te rendre heureuse.

- Tu me rends mon magasin ?

- Ton magasin ? Il n'était pas digne de toi, de toute façon. Tu ne m'en veux pas ? Tu m'as rendu fou avec ton mépris. J'ai vu rouge. Pour ta voiture aussi.

- Et Charles ?

- Charles ? C'est cet avorton de curé ? Ne me dis pas que tu es amoureuse de ce gringalet ? Ne sois pas stupide, Elise. Je t'aime moi. Je veux ton bonheur. Ce nabot, tout juste bon à dire des messes,

est incapable de te rendre heureuse. J'ai failli crever de désespoir quand tu m'as laissé tomber.

Puis il renchérit :

- Mange maintenant. Tu ne dois pas manger à ta faim tous les jours...

- A qui la faute ?

- Allons, ne sois pas amère. C'est fini maintenant. Du travail, je t'en trouverai.

Fini ? Bien sûr que c'était fini dans l'esprit d'Elise ! Raoul était loin de s'imaginer comment elle comptait mettre fin à son tourment.

- Tu as pensé quelquefois à Lydie ?

- Lydie ? La petite ? C'était un accident. Ecoute, pas de ça entre nous. Elle n'a pas besoin de moi ? Je ne pourrai jamais être son père. Ma femme, tu comprends ? Nous sommes bien tous les deux, Lydie doit rester en dehors de notre relation. Est-ce que tu comprends ?

Elise avait depuis longtemps dépassé le stade de toute compréhension. Si elle avait, un moment, eu de la compassion pour Raoul et son prétendu amour pathétique, ce reniement honteux de sa fille la plongeait dans un état proche de l'apoplexie.

Une migraine atroce l'empêchait d'être prudente.

- Violette aussi, c'était un accident ?

La voix de Raoul se durcit.

- Violette ? Quelle Violette ?

- Ne me dis pas que tu as oublié Violette ! La petite qui s'est suicidée après le procès. Tu t'en souviens ? Le commissaire Le Poulain m'en rabat les oreilles à longueur de journée. Tu te souviens de Violette ?

Les yeux de Raoul lançaient des éclats métalliques. Elise y vit un danger imminent.

- Ah, Violette, cette petite imbécile. Même pas un cadeau. Un tas d'os. Je n'ai éprouvé aucun plaisir avec elle. Si elle s'est suicidée,



c'est qu'elle n'était pas capable de vivre. On ne se suicide pas pour un viol. Une petite idiote, voilà ce qu'elle était.

- Non, on ne se suicide pas pour un viol. Il y a d'autres alternatives.

Raoul raila :

- D'autres alternatives ? Tu en as, toi, d'autres alternatives ? Comme de te soumettre, par exemple ? J'aime que tu capitules. Tu es intelligente, mon amour, mais tu as une âme d'esclave, au fond. C'est ce que j'aime en toi. Ton incapacité à te rebeller. Tu es mon jouet préféré.

- Tu as raison. Nous allons bien jouer ensemble. Ce repas est exquis. Si on passait aux actes ?

- Aux actes ? Quelle poésie, ma chère ! Enfin, nous sommes là pour ça. Tu as raison, ne soyons pas hypocrites. Quand tu veux. Tu en meurs d'envie, au fond...

Raoul prétendit caresser les épaules d'Elise mais elle se rebiffa en objectant :

- Attends, j'ai besoin de faire un brin de toilette. Où est la salle de bain ?

- A droite de la chambre, là. Je t'attends au lit. J'espère que tu as mis des dessous comme je les aime.

- Ne t'inquiète pas. Tu vas avoir la surprise de ta vie.

- Je n'en demande pas tant. Dépêche-toi. J'ai déjà trop patienté. J'ai besoin de ton corps autant que d'oxygène.

- De l'oxygène, tu n'en auras pas besoin quand je te tiendrai dans mes bras...

Il s'esclaffa :

- Voyez donc cette petite prétentieuse ! Tâche d'être à la hauteur de tes ambitions, mon jouet adoré ! Il y a trop longtemps que j'attends ce moment pour supporter d'être déçu.

Elise plongea un regard aigu chargé de haine dans les yeux de Raoul, si féroce que celui-ci perçut le changement d'attitude chez son jouet docile.

- Tu ne me jouerais pas un sale tour, des fois ?

- Moi ? Et quel sale tour veux-tu que je puisse te jouer ? Je suis entre tes mains, je n'ai pas le choix.

- Tu as raison. Nous n'allons pas nous disputer maintenant. Va te préparer, je t'attends dans la chambre.

Elise ferma la porte derrière elle et se dévêtit. Elle avait mis un petit body noir en dentelle, avec porte-jarretelles qu'elle avait acheté pour la circonstance. Autant faire semblant jusqu'au bout. Elle enfila les gants où transparaisaient encore quelques traces de peinture brune, glissa le petit couteau dans sa main et fit couler le robinet pour donner le change.

Au moment d'accomplir sa vengeance, le cœur lui manquait. Assassiner quelqu'un n'était pas une mince affaire. La justice était implacable en cas de préméditation et elle ne pourrait en aucun cas plaider la légitime défense... Mais il n'était plus temps de tergiverser. Trop tard pour faire marche arrière, trop tard pour regretter... Raoul s'impatientait. Le monstre n'était pas capable de profiter des derniers instants qui lui restaient, il vociférait et sa voix vulgaire décuplait la folie meurtrière d'Elise.

Elle sortit, referma la porte derrière elle et se dirigea vers la chambre.

Dans son cerveau anesthésié par un égarement irréversible, le scénario du meurtre s'organisait implacablement. Raoul était assis sur le lit, le dos tourné à la porte. Elle rentra sans bruit, posa ses bras autour du cou de celui qui était devenu à présent pour elle « La bête humaine », frotta la soie de ses dessous affriolants sur sa peau nue et, murmurant des paroles inaudibles pareilles à une mélodie, trancha d'un seul coup la carotide de Raoul dont le corps meurtri, pantin désarticulé, s'écroula sur le sol.

Un flot de sang souilla le bleu immaculé de la moquette. Elise pensa tout haut :

- Même mort, il n'a aucune classe... Il a l'air d'un cochon égorgé mais, lui, ne servira à rien. Il n'est même pas bon à faire du saucisson. Heureusement que mon couteau était bien aiguisé, je n'aurais pas aimé l'entendre couiner...

Ce fut la première oraison funèbre de Raoul.

Elise le contemplait d'un œil morne, enfin délivrée. Elle ne ressentait rien, ni écœurement, ni rancœur, ni regret, ni soulagement non plus. Raoul avait creusé lui-même sa tombe. Elise souleva la tête, dodelinant comme celle d'une poupée de chiffon, qui retomba sur le tapis moelleux. Elle ne parvenait pas à lever les yeux du corps informe sanguinolent et de la petite rigole rouge glissant comme un ruisseau. Le ruisseau de la liberté. Le rouge n'était-il pas le symbole de l'insurrection ? Elise venait de faire sa révolution, pour elle et pour toutes les femmes victimes potentielles du vice de Raoul. Là, gisant sur le plancher, il était inoffensif, presque pitoyable. La délivrance, enfin, la fin de son calvaire...

Une fatigue indescriptible la terrassa. Il fallait qu'elle dorme, qu'elle dorme à tout prix... Pourtant, elle eut encore la force d'essuyer toute trace de son passage, de nettoyer la salle de bain, de quitter l'appartement en catimini et de rejoindre, tel un zombie, le foyer accueillant de Marinette, havre de paix où elle pourrait puiser le courage de continuer à vivre.

\*\*\*

Marinette veillait, attendant le retour de son enfant prodigue. Lydie dormait dans la petite chambre sans fenêtre, loin de l'horreur du monde des adultes.

Un pas dans l'escalier, Marinette se précipita vers la porte d'entrée. Elise était sur le palier, hagarde, des taches rouges virant au brun maculaient son tailleur gris.

Elle leva vers Marinette un visage ravagé et d'une voix éteinte lui dit :

- J'ai tué Raoul, Marinette, je l'ai égorgé à coups de couteau. Je suis une criminelle. J'avais si peur... Pardonne-moi pour tout le souci que je te crée. J'ai commis un meurtre, de sang-froid, moi qui n'ai jamais pu supporter de voir mourir un oiseau. Pourquoi ? POURQUOI ?

- Mon petit, mon petit, tais-toi. Quelqu'un pourrait t'entendre. Rentre à la maison.

Elise suivit docile celle qui serait pour toujours sa seconde mère et s'écrouta dans ses bras en pleurant. Marinette lui murmurait des mots tendres, incapable de mal juger son enfant persécutée.

- Calme-toi, ma chérie. Calme-toi, mon bébé, je t'en prie. Marinette est là. N'aie pas peur, ma toute petite, personne ne te fera de mal. Tu n'as tué personne puisque tu as passé la soirée avec moi. Je le jurerai, devant Dieu s'il le faut.

Marinette mit Elise sous la douche, la lava et la coucha. Demeurée seule, elle entreprit de nettoyer les taches de sang sur le petit ensemble gris.

- Pourvu que la petite n'ait pas laissé d'empreintes sur les lieux du crime... songeait-elle avec angoisse.

Devant le danger, Marinette gardait la tête froide, réfléchissait, organisait la défense. Donc, Elise avait passé la soirée avec elle. Elles avaient joué aux dominos, bu du thé, dormi tôt. Ce commissaire qui fouinait partout l'inquiétait. Il faudrait endormir sa méfiance.

Mais qui se méfierait d'une petite mamé tranquille, assidue à la messe du dimanche, s'occupant d'œuvres de bienfaisance avec le curé et connue de tout le quartier ? Qui pourrait l'accuser de mensonge, elle qui se confessait trois fois par mois et dont le péché le plus

monstrueux était la gourmandise ? Que Dieu lui pardonne... Elle irait jusqu'au bout !

Pendant deux jours, les deux femmes vécurent dans une atroce expectative. Pas de nouvelles dans les journaux, le corps de Raoul n'avait pas dû être retrouvé. Seule sa femme devait s'inquiéter de son absence. Connaissait-elle le refuge de son mari ? Qui était au courant de sa soirée avec Elise ? Personne, apparemment. Elise avait réintégré son appartement, vivant au rythme habituel du H.L.M. Elle avait aussi repris ses investigations pour trouver du travail. Mais elle n'avait plus le goût à rien. Pourquoi, Raoul mort, ne trouvait-elle pas la paix tant espérée ? Son fantôme la poursuivait jusque dans ses rêves et des cernes bruns auréolaient ses yeux. Passant de crises d'angoisse incontrôlables à des moments d'espoir les plus fous, elle se rendait compte que sa raison vacillait. Il était grand temps qu'elle quittât cette ville maudite liguée contre elle pour rejoindre Rio où son amour l'attendait. Raoul, Raoul... A quoi l'avait-il acculée ? Meurtrière, folle, prisonnière peut-être bientôt... Même dans la mort il venait la persécuter. Trois jours à se ronger devant le journal télévisé, trois jours d'attente insupportable avant que la presse n'annonçât la terrible nouvelle.

### **Meurtre au champagne**

Hier au soir, la police a fait une macabre découverte dans un studio de la rue des Platanes. Le corps mutilé d'un homme, la cinquantaine, sauvagement égorgé.

L'homme avait dû fêter au champagne, avec son assassin, un probable contrat ou une réussite.

La police penche pour un règlement de compte entre vendeurs de drogues. La victime était déjà connue des fichiers de police pour des affaires de mœurs...

## **Le violeur assassiné**

Scénario sinistre hier dans un studio de la rue des Platanes. Le corps d'un homme gisant dans un bain de sang a été trouvé. La victime, égorgée, était bien connue des services de police.

Accusé de viol il y a près de dix ans, ayant bénéficié d'un non-lieu, cet homme n'avait plus fait parler de lui.

Qui a tué le violeur ?

Victime, père ou mari ?

### **Qui a voulu venger Violette ?**

La presse à scandale s'en donnait à cœur joie. La vie de Raoul et ses erreurs passées apparaissaient au grand jour, éclaboussant de boue ses relations, sa femme ridiculisée par des journalistes peu scrupuleux, ses anciennes victimes qui se seraient bien passées de cette publicité. La police, pour sa part, cherchait plutôt du côté des trafiquants de drogue et épluchait méthodiquement toutes ses allées venues, ses relations amicales. Seul, le commissaire Le Poulain persistait dans ses certitudes. Interviewé par les médias, il fit part à la France entière de ses convictions. Pour lui, Raoul n'avait jamais trafiqué dans des affaires louches. Ce crime sentait la vengeance. Les Français commençaient à se passionner pour cette histoire sinistre et Elise, terrifiée, se voyait déjà au banc des accusés.

Depuis deux jours, le scandale prenait toute la place dans les programmes de télévision, sur toutes les chaînes, comme si la mort

d'un simple citoyen de ce pays avait plus d'importance que les massacres perpétrés dans d'autres coins du monde.

La sonnette de la porte d'entrée retentit alors qu'Elise éteignait son poste, lasse et écœurée des ragots stupides.

Le poulain s'encadra dans la porte, l'air de quelqu'un qui n'a pas dormi depuis des jours.

- Bonjour Elise, puis-je entrer ?

- Je vous en prie, commissaire, faites donc. De toute façon, je n'ai pas le choix. Je vous attendais. Avec cette sombre affaire, j'étais sûre de vous voir d'ici peu. Allez-vous m'accuser d'avoir tué cet homme ?

Le commissaire s'assit machinalement sur le canapé alors qu'il n'y avait pas été invité. Elise nota la fatigue dans sa façon de se laisser choir au milieu des coussins. Une nuit blanche, dont elle était probablement responsable.

- Soyons sérieux, mon petit. Je ne vous accuse de rien. Je suppose que vous avez un alibi en béton pour la soirée de vendredi, n'est-ce pas ?

- Vendredi ? J'étais chez Marinette. Elle n'était pas très bien, alors j'ai passé la nuit avec elle.

- J'en étais sûr... Je pense que vous pourriez m'aider si vous le voulez... Toujours rien à me dire au sujet de votre relation avec ce type ? Notez que je ne suis pas chagriné par sa mort. Il n'y aura plus de cas « Violette » à cause de lui mais je fais mon boulot. Mes collègues enquêtent avec la brigade des stupéfiants... Mais moi, je n'y crois pas. Ce n'était qu'un minable, juste bon à terroriser des femmes, pas assez dans son pantalon pour se lancer dans des opérations dangereuses. Alors je pense que la vérité se trouve dans son comportement avec le sexe féminin. Peut-être une personne qu'il a jadis harcelée et qui a attendu patiemment l'heure de la vengeance. La preuve, ce repas et cette bouteille de champagne. On ne reçoit pas de cette façon des associés. Nappe blanche, couverts en argent, petite

lumière d'ambiance. Notez qu'en plus, il a été assassiné dans sa chambre, en petite tenue. Cela vous paraît normal, à vous ?

Elise se rendait compte qu'elle avançait sur une corde tel un funambule et que le moindre faux-pas la conduirait aux Assises. Elle avait retrouvé toute sa lucidité devant le danger imminent et répondit froidement :

- En quoi ce que je pense peut-il avoir de l'importance pour votre enquête ? Je ne suis pas spécialiste en criminologie. Commissaire, vous vous trompez d'adresse.

- Je le voudrais, Elise, de tout mon cœur je le voudrais. Mais je ne sais pas pourquoi, une intuition inexplicable me ramène chez vous. C'est votre propension à minimiser le rôle de ce type dans le pillage de votre magasin qui me dérange. Car, voyez-vous, le briquet que vous affirmiez être un souvenir de votre grand-père, sa femme l'a formellement reconnu en photo. Il est très caractéristique. Il lui venait de sa famille, d'un grand-père, d'ailleurs... Vous ne trouvez pas cela louche ?

- Pas du tout. Ce briquet était chez moi et EST à moi. Cela me paraît clair. Cette femme peut prétendre ce qu'elle veut. L'émotion sans doute...

- Vous avez raison. L'émotion... Pauvre femme. Elle vit un cauchemar depuis des mois. Son mari devenait fou à ce qu'elle dit. Fou à cause d'une autre femme... Au fait, nous avons mis en garde à vue pour quarante-huit heures, son copain, le propriétaire du bar. Je suis intimement persuadé qu'il sait quelque chose. Il ne vous a pas ratée, lui non plus, lors du procès. Tout ce petit monde m'intéresse beaucoup. L'arme du crime aussi. Pour l'instant, nous n'avons aucune idée de l'arme utilisée par l'assassin. Il s'agit vraisemblablement d'une arme blanche très affûtée, une petite lame comme un coupe-papier. Nous n'avons rien retrouvé, même pas des empreintes digitales, ce qui fait penser à un crime prémédité, bien organisé par une personne assez



connue de Raoul pour qu'il ne se méfie pas. Je penche pour une petite amie... Qu'en pensez-vous ?

- Je n'en pense rien. Je ne vois pas pourquoi vous me posez cette question. Je trouve que la chasse est un jeu stupide, et votre safari ne m'intéresse pas.

- Pardon ? Vous êtes certaine de vous sentir bien, Elise ? Pourquoi me parlez-vous de chasse ? Vous m'inquiétez, mon petit. Vous avez des yeux bizarres. Vous ne vous droguez pas, au moins ?

- Me droguer, moi ? Oh, non ! Rassurez-vous. Excusez-moi. De quoi me parliez-vous ?

- De rien. Reposez-vous. Vous feriez bien de vous faire soigner. Vos nerfs craquent. A bientôt.

Le commissaire ne lui posa pas la question délicate qui le tourmentait depuis quelques temps : pourquoi était-elle allée en Suisse ? Pourquoi ne lui avait-elle rien dit ? Que cachait ce voyage clandestin ? Il aimait trop cette petite pour la soupçonner de meurtre, mais tant de faits demeuraient obscurs : le briquet qui de toute évidence ne lui appartenait pas, ses dénégations quant à ses relations avec Raoul alors que le propriétaire du bar affirmait le contraire ainsi que la femme de la victime, ce voyage... La Suisse... Pourquoi la Suisse ? Et avec quel argent ? Probablement de l'argent mis de côté par Marinette, mais dans quel but ? On ne dépense pas des économies pour une simple promenade en avion... Le commissaire était inquiet pour sa protégée. Visiblement, elle perdait les pédales... Cette allusion à la chasse... Déjà une fois, dans son bureau, elle avait parlé de choses étranges... Le Poulain aurait tellement aimé pouvoir l'aider ! Mais Elise, de plus en plus hermétique, de plus en plus lointaine, repoussait son aide et il enrageait de ne pas comprendre.

\*\*\*

Le commissaire parti, elle se retrouva face à face avec elle-même. Pourquoi lui avait-elle parlé de chasse ? Sa mémoire commençait à défaillir et les maux de tête, qui l'avaient laissée tranquille pendant quelques jours, la refaisaient horriblement souffrir. Elle se ferait soigner à Rio... Si elle arrivait un jour à Rio...

Pour le moment, elle n'était pas à Rio et le présent prenait des allures de course contre la montre. Tout ce qu'elle avait voulu fuir la rattrapait et elle se sentait comme un rat pris au piège. Ses amis s'inquiétaient de ses disparitions et de la distance qu'elle mettait entre elle et eux. Mariama, qu'elle n'avait pas vue depuis quelques jours, trop occupée à régler ses affaires, vint aux nouvelles, inquiète.

- Bonjour, Mamoiselle Elise, tu vas bien ? Ce commissaire que nous avons vu à la télé, il est venu me poser des questions sur toi. T'as pas fait des bêtises, au moins ? Je ne te vois plus. Le curé aussi, il s'inquiète. Je croyais que toi et moi on était des amies et tu me caches des choses. T'as plus confiance en la vieille Mariama ? Cet homme dont tout le monde parle à la télé, c'était lui le père de la petite ? Le commissaire m'a posé des questions sur lui : si je le connaissais, si je t'avais déjà vue avec lui... J'étais très embêtée mais je n'ai parlé de rien. Seulement, j'aimerais savoir. Je suis ton amie, n'est-ce pas ? Si tu as besoin d'aide, nous sommes tous là.

- Je sais que vous êtes là mais je ne tiens pas à vous créer des ennuis, vous en avez bien assez avec les enfants qui font des bêtises. Moi je n'ai pas d'importance.

- Pas d'importance ? Pas d'importance ? Tu veux mettre Mariama en colère, dis ? Tu ne sais pas qu'ici tout le monde t'aime ? Alors si t'as fait une bêtise, comme les enfants, tu le dis à Mariama !

Elise s'effondrait devant tant d'amour.

- Pire qu'une bêtise, Mariama, pire qu'une bêtise. Je suis un monstre et vous ne m'aimerez plus si je te dis la vérité. Je suis folle et

dangereuse et le meilleur service que je puisse vous rendre, c'est de me tenir loin de vous.

- Et bien quoi ? Tu l'as tué ce type ? C'est toi ? Je me fiche que tu l'aies tué ! Il l'avait sûrement mérité. Et si tu étais la fille de Mohamed, c'est lui qui l'aurait fait ! Ou un de mes garçons ! Maintenant, raconte-moi. Il faut que Mariama sache.

Elise se mit à hurler, incapable de contrôler ses nerfs.

- Oui, je l'ai tué ! Je l'ai égorgé avec mon couteau ! Je n'en pouvais plus ! C'était lui ou moi ! Jamais il ne m'aurait laissée tranquille ! Je vais finir en prison ou à l'asile. Le commissaire va venir m'arrêter et vous, vous serez complices de meurtre parce que vous saviez. Laissez-moi. Je ne veux pas vous entraîner dans ma perte ! Je suis complètement détraquée, Mariama, je suis cinglée, j'ai des hallucinations parfois et je ne sais plus dans quel monde je me trouve. J'ai besoin de calme, de repos, d'oublier. Jamais je ne trouverai la paix ici. Cet homme a fichu ma vie en l'air et même mort il me persécute. Comment vivre avec cette ombre qui se promène à mes côtés ? La nuit, je l'entends ricaner, je vois son visage baigné de sang grimaçant de douleur et la blessure à son cou qui s'ouvre comme un gouffre. J'ai peur d'y tomber dedans... Il veut m'entraîner avec lui. J'ai peur, Mariama, encore plus peur qu'avant. J'ai l'impression qu'il va me suivre au bout du monde...

- Va-t-en ! Il ne te suivra nulle part ! C'est dans ta tête tout ça ! Tu veux des sous pour partir ? Avec Mohamed nous avons fait des économies pour aller voir la famille en Algérie, si tu veux, je te les donne et tu t'en vas. D'accord ?

- Non, pas d'accord. Tu es vraiment un amour et je te remercie. Garde tes économies et va chez toi. Il faut que je te fasse un aveu : j'ai gagné de l'argent au loto et j'ai pris un billet pour Rio. Là-bas, personne ne me connaît. Je serai tranquille... Si j'ai le temps de partir. Mon avion est dans une semaine. D'ici là, le commissaire peut trouver

que je suis l'assassin. Il me soupçonne déjà. Il n'a aucune preuve mais je lui fais confiance pour en trouver, il est très fort.

- Je croyais qu'il t'aimait bien ?

- Oui, il m'aime bien, mais quand il saura, il ne m'aimera plus. Tu peux le croire. Si j'avais tué Raoul sur un coup de folie, passe encore. Il aurait pu être indulgent. Mais j'ai préparé mon crime. Il ne peut pas fermer les yeux. Et puis, il aime son métier. C'est un homme honnête et intègre. Il ne peut pas protéger un assassin. Tu vois, je suis perdue.

- Pas encore, c'est court une semaine. Il ne t'a pas dit que tu devais rester à la disposition de la police ? C'est ce qu'ils disent quand ils soupçonnent quelqu'un. Je le sais. C'est ce qu'ils ont dit à Mustafa quand il a chipé la moto. Tu vois, il ne sait rien, ce commissaire. Tu te fais des idées.

- Espérons que tu aies raison... Mais je ne peux pas tuer Raoul une deuxième fois pour me débarrasser de son fantôme. Et ce spectre qui me suit, c'est pire que tout. Maintenant, je l'ai en permanence à mes côtés, il ne me lâche plus. Je le sens qui me frôle, qui me touche comme un souffle froid. On dirait qu'il cherche sa vengeance. Je ne sais plus où aller... J'ai peur... J'ai si peur...

- Balivernes, tout ça ! Les fantômes n'existent pas ! gronda quelqu'un dans leur dos.

Les deux femmes sursautèrent en entendant la voix de Charles. Elise flottait dans un brouillard cotonneux. Tous rentraient chez elle comme dans un moulin. Charles avait-il entendu ses aveux ? Le commissaire avait scrupuleusement épluché ses relations et Charles n'avait pas échappé à son interrogatoire. Un piège insensé se refermait sur elle, inexorablement.

- Non, les fantômes n'existent pas. Ce n'est que ta conscience qui te parle. Pas besoin de justice pour te punir, tu te punis toi-même. Regarde donc la réalité en face !

Mariama, rouge de rage, l'invectiva en lui mettant ses gros seins menaçants sous le nez :

- Vous le curé ! Laissez-la tranquille ! C'est facile de parler quand on est un homme habillé en robe ! Vous ne risquez pas de vous faire violer, vous ! Et faites attention ! N'allez pas raconter ce que vous savez à ce commissaire ! On vous aime bien, ici, mais vous vous attireriez de méchants ennuis...

- Ce n'est pas la peine de me menacer, Mariama. J'ai trop d'affection pour Elise, vous le savez mieux que personne. Je voudrais la protéger contre elle-même.

Puis s'adressant à Elise il s'enquit :

- Et toi ? Que comptes-tu faire maintenant ? Tu es en danger mais pas à cause des fantômes. Je refuse de te voir en prison. La justice des hommes ne peut pas se substituer à celle de Dieu. Qui sait si Dieu lui-même n'a pas armé ton bras...

Mariama lui coupa la parole, suffoquée :

- Et bien vous, au moins, vous ne manquez pas de culot ! Remarquez, si ça vous arrange de mêler Dieu à cette histoire, libre à vous. L'essentiel, c'est que la petite s'en sorte. Moi, le reste, je m'en fous. Et qu'Allah soit avec elle... Je vous laisse.

Elle ajouta à l'intention d'Elise :

- A bientôt, ma chérie. Ne perds pas courage. La grosse Mariama sera toujours là.

Une gêne profonde suivit son départ. Elise n'osait pas regarder Charles dont les yeux noirs, profonds, semblaient sonder son âme. Il rompit le silence et la douceur de sa voix lui donna envie de pleurer.

- Voyons, Elise, tu aurais pu me parler de tout cela. J'aurais essayé de t'aider. Pourquoi es-tu aussi renfermée ? Ce type que tu as tué - excuse-moi d'être aussi direct mais je ne vois pas comment dire autrement - figure-toi que je le connaissais bien. Une ordure. Lui et ses collègues ont déjà eu des démêlées avec mes petits gars. Tu sais qu'ils

ne sont pas des anges et que, parfois, ils méritent ce qui leur arrive mais pas au point de rentrer le visage tuméfié, couvert de bleus, avec un bras cassé de surcroît. C'est pourtant ce qui est arrivé plus d'une fois. J'ai eu beau protester, faire signer des pétitions, me plaindre à la police, rien ne les a arrêtés. Même à l'évêché ils m'ont conseillé de laisser tomber... Tout cela pour te dire que des raisons de tuer cet homme, on peut en trouver des milliers. Mais entre l'envie et le passage à l'acte, il y a un mur que la plupart des gens ne franchiront jamais. J'ignore la quantité de souffrance qu'il te faut avoir emmagasinée pour devenir un assassin mais je te plains. Seulement, la société n'admet pas qu'on se fasse justice soi-même. Que vas-tu faire, à présent ?

- Partir... Je vais partir à Rio.

- A Rio ? Mais pourquoi à Rio ? Tu ne pouvais pas trouver une destination moins farfelue ?

- A Rio parce que j'aime cette ville. J'ai l'intention d'y créer un centre d'étude des végétaux et d'ouvrir un magasin de fleurs et de plantes médicinales. Avec tout l'argent que j'ai gagné, je pourrai m'en sortir.

- Mais à Rio ! C'est aussi la misère, les bidonvilles, la drogue ! Tout le monde s'en contrefiche de la botanique et des fleurs, à part pour le carnaval ! Mais où es-tu allée pêcher cette idée ?

- Tout d'abord, tu ne sais rien de ce que tu avances, c'est seulement ton opinion personnelle. Et tu oublies, ensuite, que si je suis recherchée par la police, plus je serai loin, mieux ça vaudra. Je me ferai oublier. C'est ma seule chance.

- Mais moi, je ne t'oublierai jamais. Et Rio, c'est trop loin pour un pauvre abbé fauché... Et comme dit Mariama qui est une femme extraordinaire : que Dieu, Allah et toutes les divinités de tous les peuples du monde te viennent en aide...

- Je t'aime Charles... Je pourrais te payer le voyage. Pars avec moi.

Charles caressa ses cheveux et murmura :

- Je le sais et je t'aime aussi... C'est pour cela que je me sauve. Ne rajoute pas à ma peine. Tu sais que je ne te suivrai jamais malgré tout l'amour que je te porte. Mon destin est ici, mon devoir aussi. Essaie de ne pas m'oublier à Rio.

La sonnerie du téléphone mit un terme à des déclarations d'amour, vouées de toute manière à un avortement précoce, et Charles en profita pour s'éclipser. Maudit téléphone sonnait le glas de ses amours ! Plus jamais Charles ne reviendrait lui faire des aveux contraires à son sacerdoce !

Elise décrocha et d'une voix pleine de colère s'enquit :

- Allô ? Ici mademoiselle Blanc. Qui est à l'appareil ?

A l'autre bout du fil, le silence. Puis un grand rire désagréable et une voix suave chargée de menaces.

- Du calme, mademoiselle. Vous reconnaissez ma voix ? Tant pis, moi je reconnais la vôtre. Comment allez-vous ?

- Qui êtes-vous ? C'est une plaisanterie ?

- Pas du tout, pas du tout. Je n'ai pas le cœur à plaisanter alors que mon ami vient de décéder. Je venais vous présenter mes condoléances.

- Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

- Allons, pas de panique. Quand on perd un être cher en commun, on peut se considérer comme amis, non ? Le chagrin rapproche.

- Qui êtes-vous, à la fin ! Allez-vous me dire ce que vous me voulez ?

- Vous parler d'amour. J'ai bien connu un homme qui vous aimait passionnément. Il en est mort, d'ailleurs...

- Je me fous de vos histoires ! Qui êtes-vous ?

- Allons, vous ne me reconnaissez pas, Elise ? Vous vous souvenez quand même d'Achille ? Rappelez-vous... Vous m'avez demandé si j'avais peur de la mort.

- Laissez-moi tranquille, je n'ai rien à vous dire.
- Dommage. Moi si. Raoul avait un rendez-vous galant vendredi. Un rendez-vous avec vous. Il me l'a dit. Il était tellement heureux ! Un rendez-vous qui lui a coûté la vie...
- Ce n'est pas moi ! Il était déjà mort quand je suis arrivée. J'ai été prise de panique, je me suis enfuie.
- Je veux bien le croire mais la police, elle, pensez-vous qu'elle vous croira innocente quand elle le saura ?
- Pourquoi ne le leur avez-vous pas dit ? Ils vous ont gardé pendant vingt-quatre heures, vous auriez dû en profiter pour m'enfoncer, vous êtes un spécialiste...
- L'homme ricana :
- Ah ! Ah ! Nous voilà au cœur du problème. C'est que j'ai le cœur tendre mon petit...
- Le cœur tendre ? Espèce de crapule ! Vous avez certainement une saloperie derrière la tête ! Allez-y ! Annoncez la couleur !
- Ho là ! Jeune fille ! Pas de grossièretés ! Vous n'avez pas les atouts de votre côté, alors du calme. Reprenons les négociations. Raoul vous a laissée bien seule, avec sa pauvre petite fille, sans papa. Je pense qu'il est de mon devoir de vous soutenir, si vous voyez ce que je veux dire. Je serai le parrain de votre enfant, en quelque sorte. Comme ça, Raoul pourra reposer tranquille. Alors, qu'en dites-vous ?
- Que vous êtes une sale ordure ! Je n'ai pas de temps à perdre avec vos menaces ! Je n'ai pas peur de vous !
- Et bien vous avez tort ! Ce commissaire qui m'a interrogé vous soupçonne fortement. Je pense qu'il serait ravi de savoir qui était le papa de votre petite... Voilà une information propre à changer le cours des investigations policières. Trafiquant de drogue ! Pauvre Raoul ! Comment peut-on être aussi bête pour croire une telle ineptie ? Par contre, ce commissaire, il n'est pas bête du tout...



- Ça suffit ! Que voulez-vous de moi ? Je n'ai pas d'argent, vous devriez le savoir !

- Vous savez très bien ce que je veux. Ce soir, après le dernier client, je fermerai à minuit pile. C'est à prendre ou à laisser. Sinon, demain matin, direction le commissariat et je préviens les journaux. Imaginez votre nom en gros titres sur « LA PAROLE EST A VOUS... » Vous ne voulez pas votre nom à la une ? Alors à ce soir et pas d'entourloupette...

Le déclic du téléphone tira Elise de la torpeur dans laquelle elle s'enlisait. Elle resta un moment l'écouteur à la main, suspendu dans un geste d'impuissance. Comment faire front ? Pouvait-elle assassiner tous ceux qui voulaient lui voler sa liberté ? Oui, mille fois oui plutôt que de vivre encore une relation amoureuse qu'elle exécrait. Se laisser seulement frôler par cet individu lui était inconcevable. Le raisonner ? Etait-il possible d'émouvoir ce monstre ? Le sang sur ses mains lui semblait moins insupportable que la caresse de cet individu. La mort, rien que la mort comme unique verdict... Dans deux jours, le départ et Rio pour laver les outrages et les souillures... Sa décision était déjà prise : elle ne manquerait pas le rendez-vous avec son deuxième crime.

Ses valises étaient prêtes, rangées discrètement sous le lit. Dans l'appartement rien ne laissait présager un départ imminent. Le ménage était fait, la vaisselle sagement rangée dans le placard. Elise ne mangeait plus, ne lisait plus, ne touchait plus à toutes ces reliques qu'elle abandonnait comme une vieille peau. Mue totale, renoncement absolu... Lorsque l'avion amorcerait sa descente vers Rio, Elise Blanc n'existerait plus. De toute façon, elle était déjà morte.

\*\*\*

Les douze coups de minuit sonnèrent à l'horloge de la ville. Elise avait perdu toute notion d'humanité. Bête traquée jusqu'à

l'épuisement, elle utilisait ses derniers atouts, rassemblait ses dernières forces pour l'assaut final. Pour pouvoir vivre libre et même, vivre tout court, pour ne plus sentir l'odeur de la peur sur ses vêtements, pour redevenir la maman de Lydie, seulement une maman humaine, pas une biche blessée, aux abois. Ce soir, elle était la chatte sauvage acculée, prête à griffer et à mordre pour survivre.

Le rideau métallique était baissé, un filet de lumière filtrait discrètement à son intention. Il était là à l'attendre, plus méchant que Raoul, cupide, obscène, sans l'excuse de l'amour. Tuer Raoul avait été si facile ! Celui-ci ne se laisserait pas berner. Elise espérait naïvement pouvoir encore éviter le pire. En l'achetant, peut-être ? Le bonhomme se laisserait sûrement convaincre de se taire pour de l'argent. Forte de cette hypothèse qui lui éviterait de se rougir les mains une fois de plus, elle avait pris mille euros... De quoi acheter un premier silence... Son petit couteau caché dans sa poche serait là comme ultime secours.

Le bougre avait fait les choses en grand : lumières tamisées donnant au bistrot un air de boîte de nuit, musique douce... Qu'espérait-il donc, ce présomptueux ? Qu'elle se jette dans ses bras en le suppliant ? La colère d'Elise redoubla à la vue de cet affreux bonhomme en costume cravate, habillé comme pour une soirée de fête, prêt à vendre son silence pour un corps de femme qu'il était incapable de séduire autrement que par un vil marché ! Elise regrettait presque Raoul qui, lui, avait au moins l'excuse de l'aimer... Le cafetier avait un air triomphal et ne cachait pas sa grossièreté.

- Alors, ma poulette, on est venu faire un petit câlin à tonton Achille ? Comme on dit : Paris vaut bien une messe, hein, mon trésor ? C'est dur de se voir accusée de meurtre à vingt-cinq ans, surtout quand on a un enfant à élever, n'est-ce pas ? Alors, si on est gentille, tonton Achille va tout arranger.

- Ça suffit ! Arrêtez vos simagrées ! Je ne suis pas venue ici pour bêtafier mais pour négocier. D'abord, je n'ai pas tué Raoul, mettez-vous ça dans la tête !

- Pas tué... Pas tué... C'est vous qui le dites. Un tribunal n'est pas obligé de vous croire. Il y a tout le contexte : invitation, soirée intime... Vous faites un suspect de premier ordre. Et même si vous sortez innocentée, le scandale éclabousse toujours de boue ceux qu'il approche. Vous ne serez pas la seule impliquée, d'ailleurs. J'ai entendu dire que ce curé qui vit dans votre cité et avec lequel vous avez des relations peu convenables, était un marginal peu recommandable : drogue, mœurs dépravées... Pas bien joli, tout ça !

- Vous êtes une vraie ordure ! Vous ne méritez pas de vivre.

- Comme Raoul ? Allons, pas de gros mots. Venez trinquer à notre amitié... Un peu particulière, je vous l'accorde. Je vous trouve assez bien foutue à mon goût... Quoiqu'un peu trop maigre... Il n'y avait que Raoul pour vous trouver parfaite, et ce curé dépravé...

Elise, accoudée au comptoir, regardait haineusement Achille rire de sa propre bêtise. Content et sûr de lui, prêt à se payer un silence qu'il estimait sans prix.

- Et bien, allez raconter vos fadaises à qui vous voudrez. Vous n'aurez rien de moi. Vous êtes un vrai salaud, je ne vous laisserai pas me toucher. Même du fric vous n'en aurez pas. Allez voir les journaux, amusez-vous ! C'est votre parole contre la mienne. Moi j'irai raconter que vous aviez un rendez-vous avec Raoul, ce soir-là. Quelle preuve avez-vous du contraire ? C'était le jour de fermeture de votre bistrot. Où étiez-vous à l'heure du crime ? Quel est votre alibi ? Moi j'en ai un. Alors, permettez-moi de me retirer.

- Ah ça, petite ! Tu ne t'en tireras pas aussi facilement ! Je te veux et je t'aurai. Viens ici !

Achille dont les yeux pleins de hargne avaient viré au rouge sang, saisit Elise par le bras mais la jeune femme, plus leste, réussit à se dégager et se rua vers la sortie. Il la rattrapa, bouscula une table et la poussa de toutes ses forces. Elise perdit l'équilibre et s'effondra sur le carrelage. Sa tête heurta le pied de la table et un mince filet de sang dégouлина le long de ses tempes. Le cafetier se rua vers elle,

maintenant une main de fer sur sa bouche pour étouffer ses cris. Tout le poids de son corps l'écrasait l'empêchant de se débattre. Sa grosse main velue cherchait à dégrafer son soutien gorge et des râles de plaisir le secouaient. Elise avait peur, peur comme jamais. Au comble de l'horreur, elle sentait craquer la soie fragile de son corsage, et les doigts malhabiles fouiller dans les parties intimes de son anatomie. Elle réussit à dégager un bras et plongea sa main dans sa poche. L'immonde individu ne réalisa pas le danger. Il s'écroula sur la lame ouverte du petit laguiole et un flot de sang jaillit de sa poitrine. La douleur et l'étonnement crispèrent ses traits. Il balbutia :

- Ainsi c'était toi...

- Oui, c'était moi. Adieu, monsieur Achille.

Elle poussa le corps qui pesait très lourd sur le sien et se dégagea de l'étreinte du mourant.

- Aidez-moi, Elise...

- Non, vous pouvez crever tranquille. On vous attend en enfer. Moi, je vais à Rio.

Elise s'assit à côté de lui, le contemplant avec indifférence.

- Elise, par pitié.

Achille mourut dans un râle qui, cette fois-ci n'était pas de plaisir, et Elise réalisa soudain le danger de la situation. Elle venait de tuer Achille en état de légitime défense, mais ce crime la dénonçait pour celui de Raoul. Même mort, même blessure, même arme... Il ne fallait pas que quelqu'un la surprît...

Elle regarda partout si elle n'avait rien laissé traîner lui appartenant, essuya les pieds de la table, de plus en plus affolée. Pas de traces, il ne fallait pas laisser de traces. Sur Achille ? Mon Dieu, sur Achille. Ils allaient trouver ses empreintes sur lui. Elle l'essuya aussi, et le dégoût la submergea : Elle avait laissé le couteau dans la plaie. Elle dut l'arracher et resta là, l'objet du délit à la main, complètement tétanisée.

Soudain, dehors, un bruit de voix la tira de la léthargie dans laquelle elle s'enfonçait.

- Hé ! Les mecs ! C'est allumé chez Achille ! Allons boire un coup chez ce vieux grigou ! Holà ! Achille ! C'est l'Alphonse ! Tu payes un coup ?

- Il n'est pas là... Tu vois bien... ou alors il est à la cave.

- Tu parles ! Il était tellement saoul qu'il a oublié de fermer !

- C'est louche, ça. Achille, oublier de fermer ! Même saoul comme une barrique il n'oublierait pas son bistrot ! Il y tient trop ! Allons voir.

Prise au piège ! Où se cacher ? Prise en flagrant délit ! Elise, affolée, ne réfléchissait plus. Se sauver ! Sauver sa peau ! S'enfuir ! Mais comment ? Au fond du bistrot, une porte. Elle s'y précipita, manqua dégringoler la volée d'escaliers descendant à la cave, tandis que dehors les copains d'Achille essayaient d'ouvrir le rideau métallique. La pièce, remplie de tonneaux, donnait sur la rue en contre bas. Le loquet était fermé. Elise eut toutes les peines du monde à tourner la clef dans la serrure. Dans la rue, les hommes soulevaient le rideau. Elise, prise de panique, laissa tomber son Laguiole. Dans le noir, impossible de le retrouver... Il fallait partir, partir vite... Dans le bar, le rideau métallique s'ouvrit bruyamment. Dans un ultime effort, la clef tourna dans la serrure et Elise s'enfuit dans la nuit, emportant la clé mais abandonnant son petit couteau dénonciateur, rempli d'empreintes. Où était-il tombé ? Elle avait entendu un bruit d'eau, un « plouf », peut-être le son de sa chute dans un tonneau.

Tout se brouillait dans sa tête. Que faisait-elle dans cette rue sordide, à cette heure de la nuit ? Pourquoi ses doigts collaient-ils dans ses poches ? Qu'avait-elle perdu de si important ? Ah oui... Son couteau... Mais pourquoi son couteau ? Plus rien n'avait de sens. Elle se mit à courir droit devant, ne sachant plus où elle allait ni pourquoi elle devait s'enfuir et se cacher.

Son instinct la conduisit chez elle, son nid, sa bauge, son terrier où, comme un animal poursuivi par le chasseur, elle alla se réfugier pour sauver sa peau.

Mariama la trouva prostrée dans l'entrée de l'immeuble à cinq heures du matin en sortant les poubelles. Ses doigts, en glissant, avaient laissé des traces de sang sur les vitres et son visage, ravagé par les larmes, portait des marques brunes séchées.

\*\*\*

A huit heures du matin, Elise, gavée de somnifères, dormait à poings fermés dans le lit de Mariama et les vitres de l'immeuble brillaient de propreté. Lydie était à l'école et lorsque le commissaire sonna à la porte de la jeune femme, la grosse Mariama, armée de son balai, l'interpella :

- Qu'est-ce que tu lui veux, à Elise, monsieur le commissaire ?

- Lui parler. Où est-elle ?

- Chez moi. Elle est malade. Elle dort.

- Malade ? Ah bon... Pourtant, elle est sortie hier soir, non ?

- Hier soir ? Pas du tout. Elle était chez nous. Vous comprenez, quand elle est malade, elle vient dormir à la maison, à cause de la petite.

- Chez vous ? Bizarre... Vous êtes certaine de ce que vous dites ?

- Non mais des fois ? Est-ce que tu me traiterais de menteuse ? Tu crois que Mariama a perdu la boule, peut-être ?

Mariama, employant soudain le tutoiement, brandit son balai devant le commissaire et ses gros seins dansaient de colère contenue. Elle les mit presque sous le nez de Gégène, inquiet de la tournure que prenait la discussion.

Mariama lui susurra :

- Peut-être tu veux que j'appelle Mohamed pour qu'il te dise si elle était chez nous ou pas ? Peut-être tu veux lui dire que sa femme est une menteuse ?

Un attroupement s'était formé sur le palier, tous les habitants de l'immeuble présents à cette heure-là désirant se régaler de l'inévitable bagarre. La journée, il n'y avait pas beaucoup de distraction dans le HLM... A part les éternels vols de mobylettes, les radios hurlant à fond des musiques hétéroclites, il n'y avait pas tellement d'occasion de rigoler... Le commissaire entrevit le danger et s'empressa de battre en retraite.

- Non, non. Ce n'est pas la peine, je vous crois. Quand elle ira mieux, dites-lui que je passerai la voir ce soir, chez elle. Bonne journée Madame Ben Salid. Mes amitiés à votre mari.

Mariama lui répondit par un juron en berbère qu'il ne comprit pas, et qu'il fit semblant de ne pas entendre pour éviter d'envenimer la situation.

Les badauds déçus se retirèrent dans leurs appartements et Mariama éclata d'un rire tonitruant soulevant sa grosse poitrine en soubresauts rythmés.

Le commissaire quitta l'escalier B conscient d'avoir été ridiculisé par cette montagne de chair ambulante, sans en éprouver la moindre rancœur. Quelque part, dans son inconscient, il était heureux de ces barrières protectrices dressées autour de sa favorite. Comme il aurait voulu pouvoir l'innocenter ! Mais chaque indice le ramenait à elle, inévitablement.

L'épicier, mort de peur, s'était spontanément présenté au commissariat dès la parution de la nouvelle de la mort du cafetier. Ses aveux concernant sa responsabilité dans le saccage du magasin de la jeune femme avec ses deux compères Raoul et Achille, les menaces proférées par Elise, prenaient une autre dimension dans ce contexte de mort.

Pourtant, le commissaire était la risée de ses collègues persuadés d'un règlement de comptes entre truands. L'affaire était, à présent, entre les mains de la brigade anti gang de Marseille et l'enquête n'était plus du ressort de la police judiciaire locale. Le commissaire divisionnaire pria Le Poulain de retourner à ses enquêtes négligées dont les dossiers s'entassaient sur son bureau. Malheureusement, à son grand désespoir, Gégène ne pouvait penser à autre chose, et toutes ses réflexions le conduisaient à Elise. Le comble, c'était tous ces alibis qui, loin d'innocenter la jeune femme, la rendaient de plus en plus coupable à ses yeux. Le matin même, Marinette avait affirmé avoir passé la nuit avec Elise, assurant que celle-ci ne l'avait quittée qu'à l'aube pour rejoindre son domicile. Ensuite, en revenant de chez Mariama, il avait rencontré le curé, et celui-ci avait certifié avoir dormi avec elle. Le curé, amant d'Elise à présent ! Le commissaire aurait donc tout entendu en cette étrange matinée.

Fallait-il que ces gens-là l'aient pour justifier de telles inepties ! L'abbé était prêt à perdre sa réputation, à être excommunié pour sauver son amie et lui, Gégène, s'acharnait à prouver sa culpabilité contre l'assentiment de tous, et même de ses supérieurs.

Et pourtant... Pouvait-on laisser un crime impuni ? S'évanouir dans la nature un assassin sous prétexte qu'il était aimé de tous y compris de soi-même ? Sa conscience se révoltait contre ce constat, et ses sentiments de bon père tranquille trouvaient des arrangements peu orthodoxes. Et si Elise avait été sa fille ? Qu'aurait-il fait ? L'aurait-il dénoncée, condamnée comme il s'app préparait à condamner Elise ? D'un autre côté, aurait-il eu de la mansuétude si l'assassin lui avait été inconnu ?

Cette question, n'importe quel juré d'Assises se la serait posée, et qu'aurait-il répondu ?



\*\*\*

En sonnant à la porte de la jeune femme, à huit heures du soir, le commissaire Le Poulain n'en menait pas large. Toutes ses certitudes policières partaient à la dérive.

Qu'allait-il lui dire ? Quelle preuve apporter pour confirmer ses doutes ? Il n'avait que des présomptions, rien de concret, que son intime conviction et des accusations sans preuves, peut-être pure malveillance. Le dos voûté, dans son pardessus noir, il se sentait sinistre tel un oiseau de proie détesté par tous. Personne ne lui saurait gré de sa réussite s'il arrivait à inculper Elise.

A quelques mois de la retraite, qu'avait-il à gagner à cette infamie ? Une sortie éblouissante ? Son nom dans les journaux ? Et des remords jusqu'à la fin de sa vie. Sans compter sa femme qui, pour la première fois de leur longue existence commune, le regardait comme un monstre sans cœur. Elle refusait de continuer à dormir avec lui, de lui faire à manger, de laver ses vêtements, poussant même le culot jusqu'à le traiter d'infâme « collabo. » Et la petite Violette qui, du Paradis, descendait toutes les nuits dans sa chambre à coucher pour lui faire des reproches !

Mais nom d'un chien ! Croyaient-ils pouvoir tous laisser bafouer la justice et l'ordre public ?

Le visage d'Elise, ravagé de fatigue et de manque de sommeil, dans l'embrasure de la porte, l'empêcha de se donner une réponse. Elle avait pleuré toute la journée, alternant les moments d'optimisme fou et de prostration profonde. Demain serait le grand jour, celui du départ à Rio, et elle n'était pas certaine de pouvoir s'enfuir. Avoir attendu si longtemps pour rien ! Et ce commissaire qu'elle avait cru si longtemps son ami, acharné à la détruire, son seul obstacle à sa liberté si proche et si inaccessible !

Elle lui ouvrit la porte et l'introduisit au salon où Lydie faisait de savants découpages. La petite le reconnut et sauta sur ses genoux

sans façons. Gêné, le commissaire... Pas du tout dans son assiette devant cette enfant aux yeux candides, déjà peu épargnée par les laideurs de la vie, qui croyait en lui, lui le papa Noël d'un soir, le grand-père occasionnel et tendre pour ce bout de femme sans papa, sans amour masculin... Le commissaire se détestait et détestait son boulot, le plus vil du monde. Lydie enfonça un clou déjà profondément fiché dans le cœur du commissaire.

- Bonjour papi. Tu veux bien que je t'appelle papi ? J'en ai pas. Pourquoi tu viens plus nous voir ? Tu veux que je te montre ce que le papa Noël m'a apporté ?

L'enfant se précipita dans sa chambre et revint triomphalement.

- La voilà ! C'est ma poupée ! C'est Fanny. Elle est belle, hein ?

Une énorme boule obstruait la gorge du commissaire et Elise vint à sa rescousse en écartant gentiment sa fille.

- Va jouer dans ta chambre, ma chérie. Le commissaire et moi nous avons à parler.

- Tu viendras me faire un bisou avant de partir ? Hein, papi ? Tu verras mon landau et aussi ma dinette. Bye, bye.

Elle s'éclipça en mettant une tape à la poupée Fanny qui avait dit un gros mot devant le monsieur et mis ses doigts dans le nez.

Un silence gêné remplaça le babillage enfantin. Le commissaire reprenait lentement ses esprits.

- Bon, Elise, vous n'avez toujours rien à me dire ? Savez-vous que je suis très embêté ? Vous avez trois alibis, pas un de moins. Vous avez dormi chez Marinette, chez Mariama, et l'abbé soutient qu'elles ont menti pour le couvrir, pour préserver sa réputation car, paraît-il, vous et lui avez des relations amoureuses clandestines. Donc, hier soir, vous étiez chez les deux menteuses de service ou chez un parjure sans vergogne. Vous couchez avec le curé, mon petit, ou dois-je le compter au nombre de mes menteurs invétérés ? Trop d'alibis

c'est aussi ennuyeux que pas du tout, si ce n'est pire, vous savez. J'aimerais entendre la vraie version de votre bouche.

- J'étais chez Charles. Nous nous aimons et je ne vois pas en quoi la justice des hommes est concernée par notre aventure.

- Et bien voyons ! Vous étiez chez le curé ! Vous vous fichez de moi, Elise, vous et votre bande de cinglés prête à tout pour vous couvrir ! Je vous aime bien mon petit...

- Alors laissez-moi tranquille, commissaire, je vous en supplie. J'ai déjà eu assez de malheurs. Je vous en conjure, laissez-moi. Laissez-nous toutes les deux. Vous n'entendrez plus jamais parler de nous. Je vous le promets.

- Je le voudrais bien, mais je mène une enquête et j'ai prêté serment. Je vous laisse. Demain matin je vais perquisitionner au bar. Peut-être y trouverai-je des indices pour vous innocenter ?

- Peut-être. Au revoir, commissaire. Bonne chance.

Le commissaire se retira laissant Elise plus angoissée que jamais. Son Laguiole la dénoncerait. Le commissaire était le seul à savoir qu'il lui appartenait. Demain, le jour du départ. Le jour du départ, du départ...

\*\*\*

Gégène n'avait pas pu trouver le sommeil. Sa femme était partie dormir chez une amie. C'était la première fois qu'elle découchait en quarante ans de mariage. Elle avait emporté sa valise sans même lui dire au revoir. En rentrant de chez Elise, il avait trouvé un petit mot sur la table : je m'en vais. Ce n'était pas la peine de se poser la question de savoir pourquoi. Déjà, la rumeur publique colportait ses ragots dans toute la ville. La presse se gaussait du policier amoureux d'une jeune beauté qui l'avait probablement éconduit et qu'il s'acharnait à tourmenter. Mais Madame Le Poulain n'avait cure de ces méchantes

langues. Elle connaissait son Gégène. Non, il n'était pas amoureux d'Elise, il était amoureux de son boulot, et pour elle c'était pire.

Il avait essayé de dormir dans le lit conjugal déserté mais n'était pas arrivé à trouver le sommeil. Il avait erré du lit au canapé et bu beaucoup de bière, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

A neuf heures du matin, un mal de tête épouvantable lui troublait l'esprit.

Le bar était mis à sac par des policiers aguerris à la recherche d'indices. La brigade des stupéfiants fouinait dans tous les coins et se moquait maintenant sous cape du vieux commissaire timbré persécutant une pauvre fille sans défense. Persuadés de trouver de la drogue cachée, ils soulevaient même les lattes du plancher et le lambris mural.

Le Poulain, conscient d'indisposer ses collègues, tournait en rond. Ses pas le conduisirent dans la cave. L'eau suintait du plafond et dégoulinait le long des murs. « Besoin d'un peu de travaux l'arrière boutique » se disait le commissaire fin connaisseur en matière de bricolage. Quelques tonneaux recueillaient l'eau des fuites, on entendait le clapotis discret des gouttes y tombant.

Il s'approcha machinalement et se pencha au-dessus de l'un d'eux. Quelque chose brillait dans le fond éclairé par une ampoule pendue au bout d'un fil douteux. « Dangereuse son installation » pensa le commissaire. Il plongea son bras dans le tonneau, mouilla sa manche, et en retira un petit couteau en nacre. Un petit couteau qui ne devait pas être là depuis longtemps puisqu'il n'était pas rouillé.

Ce petit couteau il l'avait déjà vu quelque part, mais où donc ?

La mémoire lui revint comme une gifle. Le petit couteau d'Elise. L'arme du crime, l'indice qui la condamnait.

« Tu viendras me faire un bisou, papi ? Tu viendras me faire un bisou ? Laissez-nous commissaire, je vous en prie... Laissez-nous. Vous n'avez pas honte de persécuter cette pauvre fille ? Si c'était la notre, vous auriez affaire à Mohamed... Je l'aime Monsieur le

commissaire. Y a-t-il un mal à ça ? Et que retiras-tu comme satisfaction si tu l'envoies en prison ? »

La tête du commissaire s'emplissait des cris de l'escalier B, des yeux rieurs de Lydie, des reproches de sa femme. Il mit le couteau dans sa poche et sortit. Lui seul savait qui en était propriétaire. Si un inspecteur de la brigade des stupéfiants l'avait trouvé à sa place, personne n'aurait jamais pu remonter jusqu'à Elise. Personne. Sauf lui, le commissaire Le Poulain...

\*\*\*

*« Les passagers à destination de Rio sont priés de se présenter à la salle d'embarquement »*

Elise sursauta, sortit de sa torpeur et, saisissant sa valise prit la main de Lydie émerveillée de faire un beau voyage. La petite vivait un conte de fée, Elise n'osait pas encore respirer tranquille. Allons... Encore quelques mètres et elle aurait franchi la porte de la liberté... Encore quelques mètres...

- Elise, attendez...

Cette voix... La voix du commissaire au dernier moment, à l'instant de la délivrance. Elle avait dit adieu à tout le monde, les larmes aux yeux, embrassé Mariama sa grosse amie plus fidèle que ne l'avaient été toutes celles perdues dans la brume des souvenirs, l'abbé son seul amour dont elle garderait longtemps le goût du dernier et unique baiser d'amour, promis à Marinette de lui payer le voyage lorsqu'elle aurait trouvé un logement. Et voilà que la voix du commissaire venait tout gâcher, tout piétiner. Des larmes de désespoir roulaient sur les joues de la jeune femme et la petite Lydie ne comprenait pas pourquoi son conte de fée tournait au drame. Pourquoi sa maman pleurait-elle, elle qui était si joyeuse quelques minutes auparavant ?

- Mademoiselle Elise, vous oubliez quelque chose... Votre petit couteau...

Les yeux exorbités, Elise regarda l'instrument de sa vengeance et de sa perte. Comment l'avait-il trouvé, cet homme diabolique ? Fallait-il toujours qu'elle perde ? Il lui semblait entendre ricaner Raoul et Achille du fond de leur tombeau.

Le commissaire poursuivit :

- J'ai donné ma démission mon petit. Je pars cultiver mes légumes dans ma maison de Lozère. Voilà votre couteau. Faites attention de ne plus le laisser traîner n'importe où à l'avenir. Il pourrait tomber en de mauvaises mains. Je vous le rends. Pour solde de tout compte. Bon voyage. Fais-moi un bisou, Lydie. Fais un bisou à papi Gégène. A bientôt peut-être.

Il vola un baiser à la petite Lydie et posa le Laguiole dans la main d'Elise. Il avait même pris le temps de le laver.

« *Dernier appel... Les passagers à destination de Rio sont priés de se rendre à la salle d'embarquement.* »

- Vite, Elise, ne vous mettez pas en retard. Non, non, ne me dites pas merci. C'est moi qui dois vous remercier de m'avoir rendu ma jeunesse. Celle où je traquais les truands... Pas les victimes. Filez vite.

Elise était incapable de prononcer un mot gentil, de faire un seul geste amical envers le commissaire. La langue française ne possédait pas les termes adéquats pour lui dire tout l'amour qu'elle éprouvait pour lui en ce moment. Elle n'aurait pas assez de toute une vie pour le remercier. Elle saisit sa valise, le baiser de Lydie et son sourire furent les seuls souvenirs qu'elle lui laissa en guise d'adieu.

Pour Le Poulain, c'était le rayon de soleil qu'il garderait pour toujours en plantant ses salades dans sa Lozère natale. Il lui sembla que, de sa poitrine, disparaissait un énorme poids l'empêchant de respirer depuis longtemps.

\*\*\*

Dix heures du matin. En France, à la Une des journaux sur toutes les chaînes de télévision, les journalistes écrivaient :

*LE CRIME DU BAR DEMEURE IMPUNI  
LA POLICE TENUE EN ECHEC PAR LES TRAFIQUANTS DE DROGUE  
DERNIERES NOUVELLES: LES COMPLICES AURAIENT FUI A  
L'ETRANGER, PEUT-ETRE EN AFRIQUE...*

Le Poulain était euphorique.

- C'est ça, ils sont en Afrique. Madame Le Poulain, nous, nous rentrons chez nous. Pourvu que les petites s'en sortent à Rio. Elles n'y connaissent personne. Je n'aime pas ça. Pourvu qu'Elise ne se jette pas à la tête du premier venu, elle est si fragile... Tu vois, au risque de prendre des libertés avec la morale, au point où j'en suis, j'aurais préféré qu'elle parte avec l'abbé. Au fait, fais-moi penser à envoyer des légumes à la grosse Mariama pour sa marmaille quand nous serons à la maison. Cette montagne de chair humaine mériterait la légion d'honneur. Oui, la légion d'honneur.

Le commissaire Le Poulain avait l'air perplexe.

- A quoi penses-tu, lui demanda sa femme inquiète. Il y a un problème ?

- Un problème ? Non. Des solutions, peut-être. Tu te souviens de cet inspecteur que j'ai rencontré à un congrès ? L'inspecteur Lamiras. Tu te souviens ? Il est en poste à Rio, me semble-t-il. Il avait perdu sa femme et il était papa d'un petit garçon...

- Qu'as-tu derrière la tête ?

- Rien, oh, rien... Mais quand même. Je vais l'appeler... Elise toute seule à Rio, décidément, cela ne me plaît vraiment pas. On y trouve de tout, là-bas, n'est-ce pas ? Le pire et le meilleur. Elle a connu le pire, cette petite...

Gégène avait l'air d'un enfant prêt à faire une bonne blague. Sa femme le regarda avec tendresse. Elle l'admirait plus que jamais.

Rio trois heures du matin.

*« Mesdames et Messieurs, veuillez attacher vos ceintures, nous amorçons notre descente sur Rio. La température extérieure est de trente degrés, il est trois heures du matin. La compagnie vous souhaite un agréable séjour et espère que vous avez fait bon voyage. A bientôt sur nos lignes. »*

- Bonjour Mademoiselle, bienvenue à Rio, lui dit le douanier en lui rendant ses papiers. Mais faites attention, les rues ne sont pas sûres.

- Ne vous inquiétez pas je saurai me défendre. Oui, me défendre. D'ailleurs, je ne suis pas toute seule, je viens rejoindre le père de mon enfant. Il m'attend.

\*\*\*

Devant l'aéroport, un jeune homme aux yeux tristes, noirs comme du charbon, saisit la petite Lydie et la hissa sur ses épaules. D'une voix zozotante, l'inspecteur Lamiras dit en Français :

- Je viens de la part du commissaire Le Poulain. Il m'a demandé de veiller sur vous.

- Il ne fallait pas vous déranger, répondit-elle. Je m'appelle Elise, et vous ?

Mais, dans son fort intérieur, elle ne le crut pas. Si cet individu croyait se faire passer pour un ami de Gégène, il était bien naïf. Il finirait comme les autres. Le petit couteau était bien caché dans ses bagages, elle avait eu le temps de le glisser dans le sac de Lydie avant de monter



dans l'avion. Elle chercherait le père de sa fille dût-elle y passer le reste de sa vie, et éliminerait tous ceux qui se mettraient en travers de sa route, comme ce faux policier qui la prenait pour une imbécile.

Gégène n'avait pas mesuré le degré de déséquilibre de la jeune femme. La folie avait depuis longtemps, et irrémédiablement, rongé son cerveau malade.

Elle se laissa tout de même conduire, remettant à plus tard l'élimination de ce cancrelat, sans doute un de ces petits malfrats dont Charles lui avait dit de se méfier...

Elle avait tout le temps d'endormir sa méfiance. Tout le temps...

## **Du même auteur**

Policiers :

Le sang de la miséricorde  
Sous les pavés la plage est rouge  
Panique sur les quais  
L'Ombre des prédateurs  
Femmes hors contrôle  
Thriller humour  
Les pieds dans le plat

Nouvelles

Les caprices du vent (humour noir)  
En nos sombres jardins

Aventure

Le preta de l'île singulière  
Le preta de l'île singulière tome 1 : les noces sacrilèges  
Le preta de l'île singulière tome 2 : la dernière danse  
L'été de la Dame en blanc  
Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin tome 1 Un mur de trop  
Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin tome 2 Le pouvoir des livres

Trous noirs à l'abbaye Saint Félix de Monceau

Pour enfants :

L'île à l'envers  
Le voyage fantastique du chroniqueur du roi

Poésie

Des Peaux aiment  
Témoignage :

Comme un parfum de soufre

### **Parus chez Clairdeplume34**

#### **Thrillers : collection clair'obscur**

*Véronique Terny-Lecigne*

Meurtre au chant des vagues

*Maurice Nougaret et Michel Lemaire*

La folie des hommes

Etat de choc

*Maurice Nougaret*

Que meurent les pécheresses

*Marco Libro*

Treize lunes de sang

OMERTA 69

*Béatrice Galvan*

*En corps inconnu*

#### **Recueils de poésies : collection Plum'envol**

Coucher de soleil sur la mer    Joseph Teyssier

Bois brut suivi de Dune    Jean-Christophe Moussiégt

Entendez-vous cette chaleur jaune    Laetitia Gand

Tant qu'il y aura des mots    Sylvie Rispoli

Des mots pour dire la vie    Sylvie Rispoli

Memoria    Angela Nache-Mamier

#### **Romans d'aventure : collection plum'vagabonde**

Maurice Nougaret

1361... Du sang et des larmes

Reconquista

Un morceau de toile cirée

Demi-tour nord du Mont-Blanc    Alain Campos

**Recueils de nouvelles collection plum'vagabonde**

J'ai quelque chose à vous dire Marie-France Alias

C'était écrit dans le sable Claude Muslin

**Sur le patrimoine Clair de terre**

Chroniques frontignanaïses Maurice Nougaret

Regard sur le vingtième siècle Jean Valette

Chemins de femmes en Languedoc Any Alix Brouilhet-Davidson

Schappes de soie Any Alix Brouilhet- Davidson

La Dame de Baronnie Georges Château

Arc en ciel Alain Chassagnard

**Témoignage :**

La soixantaine esseulée Anny Vallée

Un jour je suis mort Jean-Marc Gomez

Une vie à vivre Claude Muslin

Et le ballon sera toujours rond Daniel Monteil

Achévé d'imprimer juin 2017  
Par lulu.com  
Pour les éditions associatives clairdeplume34  
ISBN 978-2-37524-014-4  
<http://clairdeplume34.over-blog.com>

